JOHN A. SEAVERNS

LE MARQUIS DE L'AIGLE

RÉFLEXIONS
D'UN VIEUX VENEUR

SUR

LA CHASSE DU CERF

PRÉFACE PAR LE COMTE D'HAUSSONVILLE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

MANZI, JOYANT & C^{ie}, ÉDITEURS-IMPRIMEURS

24, boulevard des Capucines, 24

RÉFLEXIONS
D'UN VIEUX VENEUR

RÉFLEXIONS D'UN VIEUX VENEUR

SUR
LA CHASSE DU CERF

PAR
LE MARQUIS DE L'AIGLE

PRÉFACE PAR LE COMTE D'HAUSSONVILLE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MANZI, JOYANT & C^{ie}, ÉDITEURS-IMPRIMEURS
24, boulevard des Capucines, Paris

PRÉFACE

Voici un livre de belle humeur française, écrit avec gaieté, bonne grâce, d'une langue excellente et claire, amusant pour tout le monde, utile pour quelques-uns.

Nul n'était mieux préparé pour l'écrire que le marquis de L'Aigle. Il est, en effet, maître d'équipage depuis 1893. Cet équipage qu'il dirige, il l'a reçu de son père; il le transmettra à son fils. S'il est, en effet, un goût atavique, c'est celui de la chasse à courre. « C'est dans le sang », comme disent les gens du peuple. Les preuves en abondent. Les grands équipages de l'Ile-de-France, de la Normandie, de l'Anjou, de la Touraine, de la Vendée, du Poitou ceux des... Boisgelin, des Chezelles, des Puységur, des d'Andigné, des Champchevrier, des du Luart, bien d'autres que je pourrais citer sont tous héréditaires. Ils ont passé de père à fils, souvent de grand-père à petit-fils. Parfois l'héritage remonte plus haut; ainsi la première chasse de l'équipage de L'Aigle a eu

lieu en 1790. Chez ceux qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas conservé l'héritage, le goût est resté. Après ces grands noms de la vénerie française, je n'ose parler de moi, obscur. Je ne puis cependant me retenir de dire que mon arrière-grand-père a été le dernier grand louver-tier de France, que mon grand-père et mon père ont eu un équipage, et que j'avais sept ans lorsque j'ai vu forcer mon premier sanglier. C'est sans doute à cause de cela que, de tous les plaisirs de la vie, le plus enivrant, aussi longtemps que j'ai pu le goûter, le plus regretté depuis que j'ai dû y renoncer, a toujours été pour moi la chasse à courre. Il n'y a que la musique que je mettrais en balance.

Le goût, ce n'est pas assez dire, la passion de la chasse à courre n'est pas seulement héréditaire chez les maîtres d'équipage : elle l'est aussi chez les *piqueux*, pour commencer à parler la langue de la vénerie. Il y a des dynasties de piqueux. A vingt-trois ans, j'ai chassé avec un Chopelin qui dirigeait l'équipage Boisgelin d'autrefois ; c'est encore un Chopelin qui dirige l'équipage Boisgelin d'aujourd'hui. Le vieux père Lefort, originaire de Seine-et-Marne, qui avait été valet de chiens chez mon grand-père, et qui a fini garde-chef chez M. Alfred Sommier, au château de Vaux-le-Vicomte, a peuplé de ses fils et petits-fils les équipages de l'Ile-de-France. Il en est de

même des Cauvain de l'Oise. Je suis certain qu'en Poitou, en Vendée, on pourrait citer d'autres exemples de ces dynasties. Formés ainsi à la chasse dès leur enfance, entrés dans un équipage dès leur jeunesse, successivement valet de chiens à pied, valet de chiens à cheval et piqueux, ayant vieilli dans le métier, ces hommes arrivent à une expérience, à un flair, à une sorte de divination auxquels ne sauraient croire ceux qui ne les ont pas vus travailler. Ils ne le cèdent en rien à ces Indiens suivant leurs ennemis à la piste dont parlent les romans de Cooper et dont les prouesses enchantaient notre enfance.

Je me souviens, entre autres, d'un certain Basseville avec lequel j'ai chassé d'abord en forêt de Villefermoy avec l'équipage du comte Greffulhe, et ensuite en forêt de Fontainebleau avec l'équipage Lebaudy. Je lui ai vu faire, un jour, quelque chose que j'ai jugé tout à fait remarquable. Deux ou trois chiens rapprochaient un cerf qui avait vidé l'enceinte où il avait été rembuché, avant qu'on ne vînt frapper à la brisée. Ces choses-là arrivent. Les chiens chassaient froidement : ils semblaient balancer. Basseville, à cheval, se mit à faire à l'œil la route qui bordait l'enceinte. C'était une route ferrée, à peine humide. Tout à coup il s'arrêta. « Notre cerf passe là », s'écria-t-il. Un valet de chiens à pied s'approcha : « Non, dit-il, j'ai fait la route ce matin ;

c'est une des voies du relevé. — Je vous dis que c'est lui, répliqua Basseville. Cet animal-là ne passe pas d'assurance; il passe d'effroi, appelez les chiens. » Il voulait dire par là qu'il ne passait pas tranquillement, au pas, comme un animal qui va, le matin, au gagnage, mais au galop, comme un animal poursuivi. On appela les chiens; cinq minutes après, l'animal qui s'était tapi dans l'enceinte voisine bondissait devant eux. Ainsi, du haut de son cheval, sur une route ferrée, Basseville avait reconnu de quel train marchait un animal. Un Huron ou un Mohican n'aurait pas fait mieux. L'hérédité, l'instinct, l'éducation, l'expérience, qu'il s'agisse d'un maître d'équipage ou d'un piqueux, il ne faut pas moins que toutes ces conditions réunies pour faire un bon veneur.

*
* * *

A quels instincts secrets de notre nature répond chez l'homme le goût de la chasse à courre? J'aime autant ne pas trop approfondir la question. Il faudrait, je le crains bien, reconnaître que c'est à un instinct un peu carnassier, quelque chose qui n'est pas, après tout, très différent de celui de la bête féroce qui poursuit sa proie lorsque celle-ci cherche à se dérober par la fuite. J'aime mieux chercher une explication plus noble.

Pour moi, ce que j'ai toujours passionnément

aimé dans la chasse à courre, c'est la part d'imprévu, d'inconnu, j'oserai presque dire d'aventure, qui en est inséparable, ce n'est pas assez dire, qui en est le fond même. On sait comment une chasse à courre commencera, à quelle heure, dans quel endroit. On ne sait ni où, ni comment elle finira, quelles en seront les péripéties, dans quel pays elle vous conduira. Ce que j'écris là amènera peut-être un sourire sur les lèvres de ceux qui, de leur vie, n'ont assisté, en fait de chasse à courre, qu'à une brillante Saint-Hubert en forêt de Chantilly ou de Rambouillet, voire même de ceux qui chassent habituellement le cerf avec les équipages des environs de Paris. Je reconnais, en effet, que, depuis quelques années, surtout depuis que non seulement des voitures, mais des automobiles suivent les chasses et sont toujours là pour ramener les invités au train de cinq heures, après l'hallali ou même auparavant, la part d'inconnu et d'aventure a singulièrement diminué. Mais, dussé-je me donner le ridicule, assez fréquent chez les vieilles gens, de parler de ce qui se faisait de leur temps, je pense surtout à la chasse telle qu'on la pratiquait autrefois, et ceci me contraint à un aveu qui, aux yeux des grands veneurs, me fera peut-être quelque tort.

Je reconnais que la chasse au cerf est la plus belle de toutes, la plus noble, la plus royale. C'est

la chasse à courre par excellence, parce qu'elle est la plus difficile de toutes, sauf, me suis-je laissé dire, celle du chevreuil qu'on pratique surtout dans l'Ouest et que je n'ai jamais chassé; mais cependant je suis obligé de confesser que je préfère la chasse au sanglier. Je reproche à la chasse au cerf d'être un peu monotone et de manquer précisément d'imprévu, sauf dans les pays de petites forêts coupées par des débuchés. Qu'il y ait dans la forêt un étang, c'est là, neuf fois sur dix, que la chasse finira. La chasse au sanglier est, au contraire, plus variée : plus mouvementée à l'attaque, plus incertaine dans son parcours, plus dangereuse parfois à la fin. Je demande la permission de dire comment on chassait le sanglier dans mon jeune temps, c'est-à-dire quelques années avant la Guerre, et cela non pas dans quelque province reculée, mais en Seine-et-Marne et dans l'Yonne, pays où j'ai beaucoup chassé autrefois.

*
* * *

On partait le matin, vers huit ou neuf heures, suivant que le rendez-vous était plus ou moins loin, à cheval, au pas, suivant les chiens que précédait un valet de chiens à pied, menant parfois soi-même en main les chevaux des hommes qui étaient partis de grand matin pour faire le

bois, et qui ne devaient monter à cheval qu'au rendez-vous. On y arrivait vers dix heures. On entendait le rapport des hommes. Ils mangeaient le déjeuner froid qu'on leur avait apprêté, s'habillaient et montaient à cheval à leur tour. On allait alors frapper à la brisée dont le maître d'équipage avait fait choix et l'on entrait en chasse vers onze heures.

Souvent l'attaque ne se passait pas sans incidents. Si l'animal détourné était seul, dans une enceinte un peu fourrée, s'il était bien armé, on ne savait jamais s'il ne renverrait pas les quelques chiens qu'on avait déhardés d'abord pour le mettre sur pied, et s'il ne faudrait pas, pour l'obliger à vider l'enceinte, découpler la harde tout entière. Il n'y avait pas moyen de faire autrement si les animaux étaient en compagnie, ce qui était le cas le plus fréquent. Les valets de chiens à pied, parfois le second piqueux qui avait donné son cheval à tenir, entraient sous bois avec les chiens pour voir ce qui allait se passer. Tout à coup on entendait un hourvari formidable. C'étaient tous les chiens se recriant à la fois parce qu'ils étaient tombés sur la compagnie de sangliers. Si un cri aigu dominait, c'était un chien blessé, et le maître d'équipage, resté dans l'allée, se désespérait déjà, ne doutant pas, souvent avec raison, que ce ne fût le meilleur. Ou bien c'étaient des vagissements d'enfant; les chiens étaient en train de

dévorer un marcassin. Cependant les sangliers se dispersaient; ils sautaient les allées bordant l'enceinte, les uns celle-ci, les autres celle-là; c'était au maître d'équipage à rapidement faire choix de celui sur lequel il voulait rallier les chiens, au premier piqueux de veiller à ce qu'il n'y eut pas plusieurs chasses. Mais souvent les chiens s'étaient ralliés d'eux-mêmes, et la chasse commençait.

Parfois elle avait, je le reconnais, l'inconvénient d'être trop courte. Si l'animal était un peu lourd, si c'était un solitaire, trop tôt il faisait tête aux chiens, généralement dans un endroit de la forêt un peu épais. On entendait les abois; c'était le moment critique; les péricépéties de l'hallali commençaient. Piqueux, maître d'équipage, tout le monde mettait pied à terre pour se porter au secours des chiens. Lorsqu'on arrivait, il y en avait déjà parfois quelques-uns de blessés qui gisaient à terre, les entrailles pendantes. Quelquefois, à la vue des hommes, le sanglier, ayant repris haleine, repartait. Il fallait suivre les chiens à pied, non sans peine, dans le fourré. Quelquefois, au contraire, il se dégageait des chiens et chargeait les hommes : ceux qui n'étaient pas armés tâchaient d'aviser quelques branches auxquelles ils se suspendaient et laissaient passer l'animal sous leurs pieds. Ceux qui avaient une carabine l'attendaient de pied ferme et le visaient venant sur eux, mais il fallait que la balle

l'atteignit à la tête ou au cœur, sinon il n'en devenait que plus dangereux. Il n'était pas sans exemple que les choses finissent mal. C'est un de mes souvenirs d'enfance d'avoir vu revenir à Gurcy chez mon père, une charrette, où il y avait un gros sanglier mort, deux chiens qui n'en valaient guère mieux et un homme assez grièvement blessé à la cuisse. Le plus souvent une balle bien placée mettait fin au drame. Mon père, qui était un admirable tireur à balle, se chargeait généralement de la chose; ou bien, si les chiens tenaient le sanglier coiffé, un homme hardi le servait au couteau.

Parfois, au contraire, la chasse tournait tout autrement. Qu'un bon ragot, un peu léger, ou même un sanglier à son tiers an eût commencé par fatiguer les chiens dans les fourrés, et gagné ainsi un quart d'heure, voire une demi-heure d'avance, il prenait le contre-vent et filait en ligne droite. Les chiens, obligés de se coller à la voie, qui était haute, ne le menaient pas vite et il augmentait encore son avance. A la suite des chiens, on faisait parfois ainsi deux ou trois lieues en ligne directe, surtout si l'animal cherchait à gagner quelque forêt lointaine d'où il était venu, car le sanglier est un animal très voyageur qui change souvent de forêt, et l'on traversait des pays peu connus. Parfois, surtout s'il débuchait, et traversait des terrains lourds, les chiens le rejoignaient, et le forçaient en plaine. C'était un hallali

brillant qui rassemblait les paysans des villages environnants. Parfois, au contraire, à la tombée de la nuit, vers cinq heures, tout espoir étant perdu, il fallait arrêter les chiens. On mettait pied à terre; on sonnait des requêtes pour rassembler ceux qui avaient pu rester en arrière. On les couplait tous, puis on faisait retraite, au pas, toujours au pas, c'était un principe absolu, et, d'ailleurs, il le fallait bien, car les chevaux étaient fatigués. La retraite durait ce qu'il fallait de temps pour regagner le logis, deux heures, trois heures. On rentrait quelquefois à huit ou neuf heures du soir. Combien souvent, étant enfant, je me souviens qu'on s'est mis à table sans mon père. Arrivé à quelque distance du chenil, l'équipage prévenait de son approche; il sonnait, suivant les circonstances, ou l'hallali et la retraite prise ou la retraite manquée, plus généralement, la rentrée au chenil, les hommes n'aimant pas beaucoup à sonner la retraite manquée. Toute la maisonnée s'avancait sur le perron. Le maître d'équipage et ses invités mettaient pied à terre; ils étaient un peu transis, mais, lors même qu'il avait fallu sonner la retraite manquée, personne ne songeait à se plaindre. On avait été entraîné très loin : donc on avait fait une belle chasse.

Jeunes gens, jeunes gens, qui, à partir de cinq heures, commencez à chasser le train, voilà comment nous chassions quand j'avais vingt ans.

Dites si, dans la chasse ainsi pratiquée, il n'y avait ni imprévu, ni inconnu, ni aventure.

*
* *

Qu'on ne me croie pas cependant hobereau à ce point de ne pas apprécier la chasse au cerf. Je reconnais que, lorsqu'un beau dix-cors, portant haut la tête, saute une allée, serré de près par toute la meute, lorsque, n'étant pas encore sur ses fins, il traverse, les chiens nageant après lui, un étang, dont il ressort, il y a là un spectacle d'une élégance, d'une noblesse, que la chasse au sanglier n'offre jamais. Il y a aussi, dans la chasse au cerf, un charme : c'est le train. Lorsque, dans une forêt un peu claire, comme par exemple Chantilly ou Compiègne, un cerf file en ligne droite et sans faire de retours, vigoureusement poussé par des chiens très vites, lorsque vous avez entre les jambes un cheval bien allant, qui ne tire pas, mais qui n'a pas besoin d'être poussé, lorsque les chiens sont bien gorgés et crient à pleine voix, lorsque les hommes sonnent presque sans interruption des bien-aller, ce sont des moments d'excitation, d'ivresse même, dont la mémoire ne se perd jamais et peut revenir inopinément dans des circonstances assurément très différentes.

Qu'on me pardonne un souvenir très personnel.

J'ai pris part à toutes les opérations du siège de Paris comme officier d'ordonnance du général Princeteau qui commandait l'artillerie du corps d'armée du général d'Exea. La veille de la bataille de Champigny, j'avais couché avec mes camarades de l'état-major, par terre, dans une petite maison délabrée qui était contiguë au fort de Nogent. Je passai une nuit assez agitée. Pourquoi ne l'avouerai-je pas ? Je n'avais jamais vu le feu et j'avais peur d'avoir peur. Nous montâmes tous à cheval de grand matin, mais je fus laissé en arrière pour convoyer une batterie qui s'était égarée et la remettre dans son chemin. L'ordre que j'avais reçu étant exécuté, j'étais pressé de rejoindre mes camarades ; je piquai un temps de galop. J'avais un excellent cheval que nous avons depuis surnommé dans la famille : le cheval porte-veine, car il a fait sous mon beau-frère, le marquis d'Harcourt, une campagne en Afrique et la première campagne de France, Reichshoffen, Sedan, sous moi, toutes les affaires du siège de Paris, de-rechef, sous mon beau-frère, toute la Commune et jamais aucun de ceux qu'il a portés n'a reçu la moindre égratignure. Ce cheval était très allant et il fallait plutôt le retenir. Je me souviens très nettement qu'en tournant au galop, sur la bonne jambe, la route qui descend du fort de Nogent à la Marne, j'eus un ressouvenir de chasse à courre ; je ressentis une sorte d'excita-

tion, d'ivresse joyeuse et, instinctivement, je fre-donnai entre mes dents un bien-aller. A partir de ce moment je fus tranquille et j'eus la certitude que tout irait bien. Je pourrais être tué, mais je n'aurai pas peur. *

*
* * *

Dans la chasse à courre, il y a encore une chose que j'aime : c'est un legs du passé. Les traditions de la vénerie française remontent à l'Ancien régime. Il est surprenant qu'elles aient pu traverser notre époque démocratique sans subir la moindre altération et qu'elles soient plus respectées que jamais. Les principes, les préceptes, les usages de la chasse à courre, sont les mêmes que ceux expliqués par du Fouilloux, dans son célèbre *Traité de la Vénerie* dont la première édition est de 1560.

La langue est demeurée intacte, et c'est une langue à part qu'il faut connaître pour la comprendre. Qui saurait, par exemple s'il n'a été élevé dans la vénerie, que la *nappe* d'un cerf, la *paroi* d'un sanglier, veut dire sa peau; qu'un *pavé* est toujours une grande route, lors même qu'elle est dépavée depuis longtemps, que : se *méjuger* signifie, pour un animal, avoir une allure irrégulière et qu'on dit toujours : en forêt de... et non pas : dans la forêt de... La langue de la vénerie, comme la paume, a fourni au langage

courant bien des métaphores usuelles dont chacun se sert, sans en savoir l'origine. « La République est aux abois ! » dit un jour à la tribune, M. Baudry d'Asson, le fougueux député de la Vendée qui était un veneur émérite, et Gambetta, du haut du fauteuil présidentiel, répliqua assez drôlement : « J'engage M. Baudry d'Asson à se servir d'expressions moins cynégétiques », mais il ne savait probablement pas que, lorsqu'un animal est forcé, les chiens qui l'entourent aboient d'une façon particulière à laquelle l'oreille d'un veneur ne se trompe pas un instant. Mon père, qui était aussi un grand joueur de paume, expliquait souvent à ses confrères la signification de certaines comparaisons qui ont passé de la langue du jeu de paume dans la conversation courante, ainsi l'expression : peloter en attendant partie. Depuis la mort de M. le duc d'Aumale qui s'y entendait comme il s'entendait en toute chose, j'ai la spécialité de leur expliquer les termes de vénerie qui se rencontrent souvent dans le dictionnaire de l'usage. C'est ainsi qu'à la lettre B, lorsque nous en sommes arrivés au mot *brisée*, non seulement, je leur ai expliqué doctement ce que c'était qu'une brisée, mais j'ai ajouté, pour leur édification, qu'un valet de limier faisant suite d'un animal et rencontrant la brisée d'un camarade qui l'avait dépisté avant lui devait interrompre sa quête et ne pas « aller sur la brisée »

du camarade. D'où la métaphore bien connue.

La vénerie française a également hérité de l'ancien régime certaines traditions de politesse, de cérémonie, au maintien desquelles on reconnaît tout de suite un équipage héréditaire, ou encore un équipage nouveau formé par quelqu'un qui sait son affaire. Je n'en citerai qu'un exemple. Les piqueux et valets de chiens à cheval devant toujours suivre au plus près des chiens, sont obligés, en galopant dans les allées, de dépasser les invités; c'est à ceux-ci à les laisser passer, de même qu'ils ne doivent jamais devancer le maître d'équipage. Mais les hommes d'un équipage bien stylé ne dépasseront jamais un cavalier, fût-ce à plein galop, sans se découvrir et mettre un instant leur cape à la main. Parfois même les hommes d'équipage puisent dans l'éducation qu'ils ont reçue, non seulement d'excellentes manières, mais un véritable esprit d'à-propos. J'ai beaucoup chassé avec un certain Hourvari qui avait été formé à l'équipage du duc de Valençay et qui avait passé ensuite à celui de M. le duc d'Aumale. On voit qu'il avait été à bonne école. Hourvari avait l'allure et les manières d'un père noble de la Comédie-Française. Il a fini à l'équipage Lebaudy qu'il menait admirablement. Un jour, c'était en forêt de Fontainebleau, le cerf venait de sauter une allée : les chiens n'étaient pas encore passés. Quelques cavaliers impatients se prépa-

raient à partir au galop, sans s'inquiéter de fouler la voie ou d'enlever les chiens. D'un geste, sa cape à la main, Hourvari les arrêta : « Messieurs, leur dit-il, tant que le premier piqueux n'a pas passé, personne ne doit passer; ce n'est pas l'homme, c'est la fonction. » A combien de circonstances de la vie, à combien de visites officielles, cette formule ne s'applique-t-elle pas? Je me souviens qu'il y a plus de vingt ans, alors que j'avais l'honneur de représenter M. le comte de Paris, je dus, comme directeur de l'Académie, rendre visite au jour de l'an à M. Carnot, alors président de la République. Quelques royalistes en furent scandalisés et prirent la peine de me l'écrire. J'aurais pu leur répondre, comme Hourvari : « Ce n'est pas l'homme, c'est la fonction. »

*
* * *

Je me suis laissé entraîner par mes impressions personnelles et mes souvenirs trop loin du livre de M. le marquis de L'Aigle. J'y veux revenir avant de terminer pour redire encore combien ce livre est agréable et utile. Ceux qui ont la prétention de savoir un peu ce que c'est que la chasse à courre, — on a pu s'apercevoir que je suis du nombre, — y trouveront encore beaucoup de choses qu'ils ignoraient; ceux qui ont tout à apprendre y feront leur éducation. Ils ne sauraient

se mettre à l'école d'un meilleur maître, ni dont les leçons soient plus attachantes, car elles sont entremêlées d'anecdotes spirituellement contées. Je ferai cependant à M. de L'Aigle un reproche que les auteurs prennent rarement en mauvaise part : son livre est trop court. Il y manque un chapitre sur les fanfares.

Les fanfares ne sont pas seulement la gaieté de la chasse à courre. Elles en sont aussi la poésie et en accompagnent les épisodes. Parfois elles sont entraînantes et vous emportent avec elles, ainsi le débuché. Parfois elles sont éclatantes comme un chant de triomphe, ainsi l'hallali; parfois elles sont lamentables, ainsi la retraite manquée. Il en est même qui ont une certaine mélancolie, comme *les Adieux des Piqueux* ou *les Adieux à Chantilly*, fanfares de fantaisie, je le reconnais, mais qui, bien sonnées et dans l'esprit des paroles, — car toute fanfare a des paroles, — font penser au vers de Vigny :

Dieu ! Que le son du cor est triste au fond des bois.

Vigny n'était pas un veneur. Il faut lui pardonner d'avoir dit le cor, au lieu de : la trompe.

Il appartenait à un maître comme le marquis de L'Aigle de dire quand il faut sonner, ce qu'il faut sonner, et aussi quand il ne faut pas sonner. Il y a là, dans son livre si complet, une petite

lacune. Pour ceux qui veulent véritablement s'instruire, cette lacune peut être heureusement comblée par une charmante petite plaquette due à Madame la duchesse d'Uzès que je me permettrai d'appeler la « grande maîtresse de la vénerie française », et qui, en fait de connaissance de la chasse à courre, pourrait le disputer au marquis de L'Aigle. Je renvoie à cette plaquette les jeunes veneurs qui voudraient compléter leur éducation.

Ce qui achève de faire de l'ouvrage de M. le marquis de L'Aigle une publication tout à fait rare, ce sont les illustrations. Le marquis de L'Aigle n'est pas seulement un veneur, il est encore un aquarelliste. Il ne manie pas seulement la plume mais aussi le pinceau, et, le pinceau à la main, de prosateur il devient poète. Rien de joli, de vivant, de bien vu, comme les aquarelles qui, presque à chaque page, reproduisent quelques épisodes du texte ainsi replacés dans leur cadre, quelques scènes de chasse auxquelles on croit assister. M. de L'Aigle a un sentiment très juste de la nature, des échappées de forêt, des debuchés, des quêtes du matin quand l'aube se lève à peine, des *bat-l'eau* quand le soleil se couche, des passages de rivière, des étangs. Tout est rendu avec des couleurs vives et sobres, avec un art qui n'enlève rien à la vérité. Comme on a le sentiment, en lisant le livre, que l'auteur raconte ce qu'il sait, de même en regardant les illustrations

on a le sentiment que l'aquarelliste peint ce qu'il a vu. L'amateur d'art qui feuillera ce livre éprouvera un plaisir égal à celui du veneur qui le lira. Les vieux aimeront à se souvenir, les jeunes à s'instruire, et, comme le veneur se double chez moi d'un académicien qui a le droit d'être un peu pédant, je terminerai par ce vers que tout le monde connaît et dont peu de personnes savent l'auteur :

Indocti discant et ament meminisse periti.

AVANT-PROPOS

ART du conteur est de réduire l'action à ce qu'elle a d'original et d'intéressant, rien que cela ; soyez original, soyez intéressant et vous serez un conteur charmant, nous dit Marmontel, et, après lui,

tous ceux qui ont le goût de la lecture. Seulement, si beaucoup s'exercent dans ce genre hérissé de difficultés, combien peu y réussissent ! Original ! Je crains fort qu'en parcourant les lignes qui vont suivre, l'on vienne répéter ce mot de Chamfort : « Les livres d'à présent ont l'air d'être faits en un jour avec les livres faits de la veille. »

Qu'est-ce, en effet, que l'œuvre du plus beau génie, sinon la plus vaste des compilations, la plus condensée et la plus éblouissante ? Comment, si l'on veut parler chasse à courre, ne

pas suivre la voie que nos ancêtres nous ont tracée avec tant d'autorité !

Il faut bien se résigner à répéter les doctrines que nous ont enseignées les du Fouilloux, les Salnove, les Sélicourt, les Gaffet de la Briffardièrre, les Leverrier de la Conterrie, les d'Yauville et autres célébrités non moins estimées des veneurs. Leurs sages préceptes ont si peu changé depuis lors.

« Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis tant d'années qu'il y a des hommes et qui pensent. »

« Nous ne faisons que nous répéter les uns les autres », avait déjà écrit Montaigne avant La Bruyère. Paroles décourageantes, mais toujours vraies.

L'on raconte qu'un jour Renan proposa à un jeune homme désireux de faire une thèse le sujet suivant :

De quibusdam ineditis jam editis.

Ce mot d'esprit paraphrase l'axiome classique français :

« Rien n'est nouveau sous le soleil » et sauvegarde un peu, je l'espère, la tâche téméraire que j'ai entreprise aujourd'hui de mettre sur pied ce petit livre.

Cependant, si j'ai eu l'audace de ne pas garder pour moi seul les « réflexions d'un vieux veneur », c'est qu'il m'a paru original, pour le coup, de

jeter en marge, au fur et à mesure que ma plume courait sur le papier, quelques croquis sans prétention, susceptibles d'animer et d'égayer un texte souvent banal, à force d'avoir été publié, qui n'enseignera rien de nouveau aux fidèles disciples de saint Hubert.

De plus, ce titre que j'ai choisi avec intention me permettra de sortir, à l'occasion, des limites étroites d'un « traité de vénerie », pour divaguer à mon aise en marge de mon sujet.

Au fond, « la meilleure science que nous pouvons apprendre (après la crainte de Dieu), n'est-elle pas de nous tenir et entretenir joyeux, en usant d'honnêtes et vertueux exercices, entre lesquels je n'ay trouvé aucun plus utile et plus recommandable que l'art de la vénerie? »

Ainsi s'exprimait au xvi^e siècle Jacques du Fouilloux, notre premier maître, et c'est sous ses auspices que son élève respectueux se place pour se faire pardonner ce modeste opusculé et les illustrations qui accompagnent le texte.

MARQUIS DE L'AIGLE.

I

LE CHENIL ET LA NOURRITURE DES CHIENS

QUELS que soient les anciens livres de chasse que vous ouvriez, vous en trouverez peu, sauf d'Yauville, où les auteurs aient pris la peine de décrire l'installation d'un chenil modèle.

Pourtant, les conditions hygiéniques sont aussi nécessaires au chien qu'à l'homme, et il tombe sous le sens que, pour avoir des animaux vigoureux et sains, il convient de ne rien négliger aussi bien à l'égard de leur propreté qu'à celui de la salubrité de leur logement. Sur ce dernier point, l'architecte le plus distingué commettra erreurs sur erreurs, s'il n'est pas dirigé par un chasseur ayant acquis assez d'expérience pour déterminer l'emplacement et la disposition du logis destiné à un équipage.

Si on laisse à l'artiste, qui ne connaît ni les mœurs, ni les habitudes des chiens, ni les travaux usuels de ceux qui les soignent, la liberté absolue de ses conceptions, tantôt il mettra le chenil des mâles à côté de celui des chiennes, tantôt la cuisine et ses dépendances seront placées à l'opposé de la cour où ils prennent leurs repas ou bien le valet de chiens, par le choix de son logement, ne pourra exercer sur eux aucune surveillance. L'habile homme croira répondre à vos recommandations de salubrité en construisant des bancs en marbre, faciles à laver, il est vrai, mais dont l'inconvénient, auquel il n'aura pas songé, sera d'infliger des rhumatismes à vos animaux. S'agit-il des fenêtres, il oubliera que ces derniers sont munis de jambes à ressorts d'acier, et il pratiquera des ouvertures dans le mur à la hauteur convenable pour qu'ils puissent aisément prendre la clef des champs. Toujours en vue de l'hygiène, il construira la salle où ils couchent dans des proportions si vastes, si élevées que les pauvres bêtes gèleront en hiver. Je n'en finirais pas d'énumérer les bévues d'un architecte auquel on aurait l'imprudence de laisser son entière liberté d'action. Son excuse est que ses études n'ont pas été dirigées en vue d'un

travail aussi spécial. Je crois donc rendre service aux veneurs appelés à construire un chenil, en leur donnant le plan détaillé d'une installation complète. Celui du Franc-Port, que j'ai fait édifier récemment, me servira de type, car, à l'usage, j'ai constaté si pratiques ses dispositions qu'à quelques années de distance, je n'en modifierais aucun détail.

Avant de se lancer dans la construction d'un chenil, il est nécessaire de le proportionner au nombre d'animaux et d'hommes qui devront l'habiter. Dans l'espèce, le chiffre supposé en hommes sera de quatre et en chiens de quatre-vingts.

Quant à son exposition, la meilleure sera l'est ou le sud, car le nord, avec ses vents froids, convient mal au tempérament du chien, toujours friand de la chaleur qui lui est salutaire quand il repose. De plus, l'on doit choisir un endroit un peu élevé, dont le sol ne soit pas marécageux.

Peu importe que les matériaux employés soient en briques, en pierres, en ciment ou en plâtre même, pourvu que l'emplacement soit sec et bien orienté. Mais ce que l'on doit rechercher à tout prix, c'est une canalisation d'eau abondante, permettant de laver

largement cours et salles où dorment les chiens, et servant à alimenter les bassins contenant leur boisson. A cet effet, ces cours et ces salles seront briquetées, bétonnées ou pavées, sans quoi, la terre vite imprégnée d'urine exhalerait des odeurs fétides nuisibles à leur santé. Seule, la cour d'ébats restera dans son état naturel, pour que les chiens, en jouant, ne glissent pas et ne puissent se blesser.

La construction principale comprendra le grand chenil, à côté duquel habitera un valet de chiens, afin d'être à portée des batailles qui viendraient à surgir pendant la nuit. Une lucarne percée dans le mur de séparation est obligatoire, et, la plupart du temps, la voix de l'homme suffit à faire renaître le calme, sans qu'il lui soit nécessaire de quitter son lit pour séparer les combattants.

Sur trois côtés de cette grande salle s'élèveront, à 30 centimètres au-dessus du sol, des bancs en chêne de 1 m. 50 de largeur, percés de trous. Ils seront garnis d'un rebord capable de maintenir la paille destinée au couchage des chiens, et doivent être installés de telle manière que l'on puisse facilement les remuer pour les nettoyer, soit en les relevant, soit en les déplaçant.

LE CHIENIL DU FRANÇ-PORT

Pour compléter d'une façon sommaire l'ensemble des dispositions à prendre dans le grand chenil, il est important de revêtir les murs auxquels sont adossés les bancs d'un lambris en bois, qui isolera les chiens de la fraîcheur de la pierre, et de donner aux dalles qui recouvrent le sol une pente suffisante pour que l'eau provenant du lavage s'écoule dans le trou pratiqué au centre de la pièce.

Enfin, le détail suivant, nullement obligatoire, n'est cependant pas à dédaigner, surtout quand la chaleur de l'été devient accablante. Je veux parler d'un appel d'air dans le plafond, qui sert aussi, lorsqu'on a pris soin de placer le grenier au-dessus du chenil, à faire descendre directement par cet orifice les bottes de paille destinées à la litière.

Du côté opposé du bâtiment se trouveront cinq ou six petits chenils donnant accès sur des cours en proportion avec eux, séparées les unes des autres par une grille. C'est là que seront relégués les chiens malades ou blessés et les chiennes en chaleur. Dans chacune de ces grilles de séparation sera pratiquée une porte qui permettra, le jour où ce sera nécessaire, de laisser la circulation libre entre les différentes cours et de servir de pas-

sage à une plus vaste, située à l'autre extrémité. Tous ces petits chenils, garnis chacun de leur banc, sont adossés à un couloir d'où il est aisé d'exercer une surveillance par des lucarnes munies de barreaux et de volets. Avez-vous un chien dont la maladie soit assez suspecte pour qu'il soit imprudent à un homme de l'approcher, vous pourrez, par cette ouverture, l'observer sans danger.

Une partie du bâtiment sera occupée par le logement du piqueur ; une autre servira aux visiteurs, qui trouveront là un abri en cas d'averse ; enfin, il est indispensable de prévoir un petit chenil dont l'utilité ne se fait sentir que pendant le temps de la chasse. A cette époque, il arrive souvent que, le soir, des chiens manquent à l'appel, soit que, fatigués, ils se soient couchés en rond au pied d'un arbre, attendant un peu de repos pour rentrer au bercail, soit que, égarés, ils retrouvent leur route avec peine, soit, encore, qu'ayant chassé un animal autre que celui de meute, ils aient été entraînés au loin. Dans la nuit, ces retardataires opèrent leur retraite vers leur logis, et, par la porte de ce petit chenil, dans le panneau de laquelle une ouverture a été pratiquée, ils viennent se coucher sur le banc, après

avoir trouvé, à côté, un bon souper qu'ils s'empressent de déguster avant de s'endormir.

Une autre construction, séparée seulement de celle que je viens de décrire par un large couloir, renferme la boulangerie, le four à pain, la chaudière servant à cuire la viande, le garde-manger, la pharmacie, la pièce où sont rangés trompes, couples, fouets, brosses, etc., le bûcher et la salle où le personnel lave son linge.

Au-dessus du fourneau, il est sage de mettre le réservoir d'eau qui alimente le chenil en entier, afin que la chaleur de la chaudière, qui montera par la cheminée le long de ses parois, empêche, en hiver, le liquide qu'il contient de se geler.

La description d'un établissement quelconque ne se comprend facilement qu'à la condition d'être accompagnée d'un plan à l'appui. Je crois donc utile de donner celui du rez-de-chaussée, le reste ne présentant guère d'intérêt pour le but que je poursuis.

COMMENT DOIT-ON NOURRIR LES CHIENS ?

Autrefois, on leur donnait du pain de froment. D'Yauville préconise le pain d'orge, et il a raison. « Ce pain, dit-il, se fait exprès, tous les jours, avec de la farine d'orge dont on n'a pas séparé le son...

« Il ne faut pas que le pain soit trop tendre ni trop rassis ; ce dernier inconvénient est beaucoup moins à craindre que le premier. Le poids de la farine augmente à peu près de deux cinquièmes pour l'eau que l'on y met pour le pétrin, de sorte qu'un setier de farine pesant cent soixante-quinze livres doit rendre environ deux cent quatre-vingt-dix livres

de pain, ou trente-quatre pains de huit à neuf livres chacun. Les chiens seront suffisamment nourris lorsqu'on leur donnera habituellement deux livres et demie ou tout au plus deux livres trois quarts de pain chacun par jour, divisées en deux repas. »

D'Yauville, on le voit, prétend qu'il faut chaque jour pétrir le pain. Cela me semble exagéré. Mettons que l'on procède trois fois par semaine à cette laborieuse opération pour 80 chiens, et ce sera suffisant. Par exemple, sa recommandation de travailler la farine avec peu d'eau, afin qu'il devienne « rassis », qu'il soit le plus dur possible, est une excellente mesure.

On s'est donc fourni de farine d'orge brute de très bonne qualité, et, trois fois dans la semaine, on la pétrira. Pour chaque fournée, il faudra utiliser 250 à 300 kilogrammes de farine. Réduite en pâte, on lui donnera une forme en mettant dans une sébile la quantité voulue pour la remplir. Cette écuelle, dont le diamètre est de 35 centimètres environ, contient une douzaine de kilogrammes de pâte. Ainsi, avec ces 250 à 300 kilogrammes de farine pétrie, on remplira une trentaine de sébiles, après quoi, les pains ainsi préparés

LA SOUPE DES CHIENS LES VEILLES DE CHASSE

et sortis de leur moule seront mis dans le four chauffé avec 18 ou 20 grosses faguettes ou bourrées. Une fois cuits et rangés sur une planche dans la boulangerie, une partie, cassée par petits morceaux, sera, chaque jour, jetée dans des auges pour être mélangée aux cent kilogrammes de viande de cheval, vache ou bœuf, dont l'ensemble constituera le repas du matin et du soir.

Pour faire cette soupe, la « mouée », selon le terme employé dans les anciens temps, on la commence la veille au soir. Les valets de chiens font cuire la viande, à petit feu, dans des chaudières, pendant toute la nuit ; le lendemain, ils augmentent le feu. Lorsque la viande est bien cuite, ils cassent le pain dans les auges (1 kil. 500 gr. environ par tête de chien), en arrosent les morceaux avec le bouillon dans lequel ils les laissent tremper, de même que procèdent nos ménagères pour leur pot-au-feu, puis coupent la viande en tranches menues qu'ils mêlent au pain avec des pelles. Avant que les chiens ne mangent la « mouée » ainsi préparée, il est nécessaire de s'assurer qu'elle est tiède ; autrement, ils risqueraient, en se jetant dessus avec leur voracité habituelle, de se faire beaucoup de mal.

La viande viendrait-elle à manquer un jour, l'emploi du pain de cretons, résidu des pellicules recueillies après la fonte des graisses de boucherie et de charcuterie, peut la remplacer sans inconvénient.

L'expérience a démontré que telle était la meilleure nourriture à donner aux chiens courants en temps ordinaire. Cependant, la veille des jours où ils chasseront, la soupe du soir subira une modification. Au lieu du mélange du pain avec la viande, ils devront se contenter du pain sec légèrement arrosé de bouillon, juste assez pour leur faciliter le moyen de le manger. Un repas aussi abondant que d'habitude les rendrait lourds et leur couperait l'haleine.

II

LES CHIENS

Le choix des chiens pour former un équipage de cerf n'est pas chose indifférente, bien que toutes les races, qu'elles soient françaises ou étrangères, puissent produire des sujets remarquables. Seulement, une fois qu'il s'agit de réunir, dans l'ensemble de sa meute, un imposant contingent des qualités maîtresses recherchées par le veneur, la tâche devient singulièrement difficile, et, avant d'obtenir ce résultat, il n'est pas trop de passer par trois saisons de chasse pour voir ses efforts couronnés d'un plein succès. Après la première année, on élimine les nullités; puis, vient la seconde; c'est au tour des médiocres à disparaître, et, lorsqu'on arrive à la troisième étape, les quelques bons chiens qui ont appris

à chasser depuis la formation de l'équipage entraînent avec eux les jeunes recrues.

O vous qui débutez dans la vénerie, écoutez la voix de l'un des vôtres qui a, lui aussi, passé par les mêmes tribulations !

Surtout, ne perdez pas courage. Vous sonnerez retraite manquée sur retraite manquée, peu importe. Vos chiens chasseront en dépit du sens commun, laissez le public clabauder à son aise, et soyez convaincus que tous les nouveaux équipages, sans exception, ont éprouvé semblables déboires. Croyez-moi : avec de la patience et de la ténacité doublées d'auxiliaires intelligents, vous ne vous distinguerez bientôt plus de vos confrères, dont le récit des prouesses, corné à vos oreilles par les taquins et les malveillants, a le don de vous exaspérer.

Faites, pour commencer, un choix judicieux de vos chiens. Que devez-vous rechercher, d'abord, dans la sélection à laquelle vous allez vous livrer ? Un bon tempérament, la finesse du nez, la souplesse du caractère, le train et le fond, une belle gorge, toutes qualités difficiles, il est vrai, à reconnaître de prime abord.

En dehors de ces dons de la nature, que l'on trouve réunis quelquefois dans le même animal, il existe encore le côté esthétique, celui

UN NOUVEL ÉQUIPAGE

qui flatte l'œil et que l'on aime à rencontrer dans les chenils, c'est-à-dire l'élégance des lignes, un beau port de queue, la finesse de la peau et du poil, le rein harpé, la poitrine profonde, les membres solides, les oreilles bien attachées, la tête intelligente et nerveuse, le museau allongé, une longue encolure.

Si à ce type parfait se joint, pour tous les chiens, une couleur semblable, soit tricolore, soit noire et blanche, ainsi qu'une taille à peu de chose près égale, vous aurez constitué le plus bel ensemble d'équipage que puisse rêver un chasseur à courre.

Pour atteindre ce but, les éleveurs français ont, depuis cinquante ans, multiplié leurs efforts et sont parvenus à créer une race répondant au type recherché par les connais-

seurs. Je veux parler des bâtards du Haut-Poitou dont on doit la création au comte E. de la Besge, l'un

de nos plus célèbres veneurs et sur les traces duquel ont marché, depuis, le comte de Jous-selin, M. Chevallereau, etc...

Ces chiens fins de nez, grands, dociles, bien gorgés, vites, habiles dans le change, me semblent plus appropriés à la chasse du cerf qu'à aucune autre. Bien gorgés, oui, ils le sont ! mais à la condition, toutefois, que le train ne les étouffe pas, ainsi que cela se passe sous les futaies de Fontainebleau, de Compiègne ou de Villers-Cotterets. En cela, ils ne diffèrent guère d'autres, car il est impossible de leur

demander de crier à l'allure désordonnée où ils empaument la voie, sous les arbres séculaires de nos forêts. Viennent, au cours de la chasse, des hautes fougères, des buissons d'épines ou de ronces qui les obligent à ralentir leur marche en prenant une coulée identique, vous les entendrez donner de la voix presque autant que les chiens anglais, auxquels on reproche pourtant un mutisme devenu pro-

verbial. A cet égard, ceux qui ont chassé cerf et sanglier avec des Anglais ont eu tout le loisir de s'en rendre compte. N'étant pas poussés hors de leur train, ils crient beaucoup, non sur le ton sonore et grave du chien français, mais de la petite voix aiguë, propre à leur race. Mettez-les sur la piste d'un cerf qui, au contraire du sanglier, recherche, en raison de l'embarras que lui suscitent ses bois, les parties de la forêt les plus découvertes, ils ne diront plus rien : d'où je conclus qu'il est téméraire de prétendre de façon formelle qu'ils soient absolument muets. La vérité gît entre les deux. Peu bavards de leur nature, ils parlent modérément, et, en cela, ils se rapprochent de leurs maîtres d'outre-Manche, qui, on le sait, sont peu loquaces. En revanche, les nôtres, sous l'influence, sans doute, de la nationalité à laquelle ils appartiennent, ont une tendance à jaser sur tout avec excès, à ne pas résister au plaisir de délier leur langue, quand ils devraient avoir la sagesse de garder le silence. D'autres reproches injustes ont été formulés à l'égard des chiens anglais et de leur manière de chasser. Si la voie est haute, dit-on, ils n'ont pas assez de finesse de nez pour la débrouiller ; si elle n'est pas droite, ils

ne savent que faire pour la retrouver. Il leur arrive, dans les défauts ou les retours, de filer « à l'anglaise » sur leur cerf, sans que l'on puisse soupçonner leur disparition. Le piqueur les arrête difficilement, tant ils sont peu dociles. Ils détestent les fourrés et, coupant au court, prennent volontiers les chemins pour rejoindre les chiens de tête. Enfin, moins que sûrs quand le change paraît, ils

n'hésitent pas, au premier embarras, à se lancer à la poursuite de n'importe quel animal qui se présente à leurs yeux. Voilà, certes, de nombreux et sérieux griefs relevés à leur actif. Voyons ce que valent ces critiques. En France, nous jugeons les chiens anglais de la façon la plus sévère, parce qu'il ne nous est permis d'établir notre opinion que sur le

rebut des chenils de nos voisins britanniques. Croit-on vraiment que leur amour de l' « entente cordiale » irait jusqu'à se priver de leurs élèves les meilleurs pour nous être agréables ? J'espère que nous ne sommes pas assez naïfs pour supposer qu'ils gardent pour eux leurs produits les plus médiocres et qu'ils mettent à notre disposition leurs plus beaux spécimens. Renversons les rôles, et qui oserait dire, alors, que nous n'agirions pas de même ? Qu'on ne s'y trompe pas ; si les chiens qui nous sont envoyés d'Angleterre ne possèdent pas les qualités essentielles que nous recherchons pour la chasse à courre, la raison vient de ce qu'ils font partie du lot inférieur que les « masters of hounds » écartent de leurs chenils comme indigne de leur meute. Voilà ceux qui servent à fixer notre opinion. Est-ce vraiment logique ? Non, sans doute, et j'ajouterai, pour ébranler davantage la conviction de nos veneurs, qui, pour leur excuse, n'ont vu à l'œuvre d'autres animaux que les sujets expédiés chez nous par les marchands de Londres, que j'ai suivi un équipage entièrement composé de chiens anglais, chassant admirablement le cerf, mais de chiens choisis avec soin de l'autre côté du détroit et recrutés à la

source même de leur production, chez les grands propriétaires. Je veux parler de l'équipage de fox-hounds avec lequel le duc d'Aumale courait le cerf en forêt de Chantilly. Là, on aurait cherché en vain les défauts que j'ai signalés plus haut, et, ainsi que d'Yauville l'a écrit dans son traité de vénerie, je répéterai après lui, m'étant rendu compte par moi-même de l'exactitude de ses réflexions, cette appréciation si juste des qualités que l'on trouve chez les chiens anglais : « Je conviens qu'ils ne crient pas aussi bien et ne mettent pas aussi régulièrement le nez à terre que nos chiens français ; mais, en général, ils sont plus légers et plus vigoureux ; ils prennent leur parti et se servent d'eux-mêmes ; ils passent et repassent les rivières chaque fois que l'occasion s'en présente, et, enfin, ils chassent et rapprochent au moins aussi bien que les chiens de tout autre pays. Bien plus, si, dans les grandes chaleurs, le chien anglais est obligé de s'arrêter pour souffler, il reprend haleine en peu de temps et chasse ensuite jusqu'à la fin du jour, au lieu que le chien français se rend et souvent met bas sans ressources. » Cette résistance à la fatigue qui provient de son fond, de sa santé, de la ténacité

LE DUC D'AUMALE A CHANTILLY

cité de son caractère est tellement appréciée des amateurs et de nos éleveurs qu'ils n'ont pas hésité à glisser ce sang précieux dans les croisements qu'ils entreprennent et qui ont formé des sous-races remarquables, qui portent le nom de bâtards poitevins, saintongeais, vendéens, gascons et normands, dont la célébrité autant que l'excellence font aujourd'hui l'admiration de tous les chasseurs à courre.

Il ne reste plus qu'à souhaiter que le type reconnu le meilleur pour la chasse du cerf, celui du Haut-Poitou, se conserve dans l'état actuel, qu'il ne dégénère pas avec le temps et que ses qualités naturelles de nez et de gorge, sa grande taille, sa puissance de reins, la profondeur de sa poitrine, ses muscles si vigoureusement sortis se perpétuent pour le plus grand bien de la vénerie française.

III

LES TÊTES

VANT de décrire les différentes têtes que porte le cerf, au fur et à mesure qu'il avance en âge, il est important de connaître les termes de vénerie employés pour désigner chaque section

ou partie de ses bois.

On sait que, chaque année, au printemps, les cerfs mettent bas et refont leur tête, les vieux d'abord, puis les jeunes. A la mi-mai, la moitié des bois est poussée, et ils sont à l'état normal, en juillet, enveloppés d'une peau veloutée dont les morceaux tombent ensuite en lambeaux et disparaissent par leur frottement contre les arbres.

Ceci dit, voici les étapes de la vie d'un cerf, avec les noms qu'on lui attribue aux différentes périodes de son existence.

Pendant les six premiers mois, le jeune cerf, qui n'a pas encore de dagues, s'appelle « faon », et, pendant les six autres, « hère ». Puis son front se pare, à la seconde année, de petits bois en forme de dagues, qui ne sont que la continuation des pivots et ne se

1. *Massacre*. — Crâne du cerf.

2. *Pivots ou bosses*. — Gros-seurs qui paraissent sur l'os frontal, quand l'animal a un an. Elles servent de bases aux bois qui ne pousseront que l'année suivante, et ne tombent jamais. Leur partie inférieure est plus large que leur sommet, et, chaque fois que les bois disparaissent au printemps, les pivots deviennent plus larges. Quand le cerf est arrivé à un âge avancé, les bosses sont entièrement rasées et la meule qui est au-dessus paraît même s'enfoncer dans la tête.

3. *Meule*. — Rond pierreux d'où sort la perche sur laquelle viendront plus tard se greffer les andouillers. Les daguets n'ont point de meule. Elle ne commence à paraître qu'à la seconde tête et se rapproche du crâne, à mesure que l'animal vieillit.

4. *Pierrures*. — Rugosités ou inégalités des meules.

5. *Andouillers*. — Branches qui sortent du bas du merrain et qui forment aussi l'empaumure.

6. *Surandouiller*. — Second andouiller du cerf, au-dessus de l'andouiller.

7. *Merrain*. — Tronc ou perche duquel sortent les andouillers. Selon qu'il est grêle ou bien nourri, on dit : le merrain est fort ou il est grêle.

8. *Chevillure*. — Andouiller qui pousse sur le merrain au-dessus du surandouiller.

9. *Perlures*. — Inégalités perlées qui sont le long du merrain et des andouillers.

10. *Empaumure*. — Haut de la tête du cerf.

composent que d'une seule perche. Il devient alors « daguet ».

Quelquefois, il se forme, en

haut de la perche, un petit andouiller : d'où le nom de « daguet fourchu » qu'on lui donne.

A sa troisième année, le cerf jette ses dagues et pousse un bois dont chaque perche a deux ou trois andouillers. « A leur

tiers-an, » écrit du Fouilloux, « les cerfs doivent porter quatre, six ou huit cornettes. » On croit souvent que les daguets sont devenus, d'une année à l'autre, troisième tête, sautant ainsi par-dessus la

seconde, en raison de la multiplicité, parfois extraordinaire, des andouillers, qui leur donne l'aspect d'un animal plus âgé.

La troisième tête qui a quatre ans porte de six à dix andouillers.

Les quatrièmes têtes, selon du Fouilloux, « à leur cinquième an, portent dix ou douze cornettes ». Mais,

comme souvent les troisièmes leur ressemblent d'une manière frappante, ce sont la hauteur des pivots et la distance des meules par rapport au mas-

sacre qui, seules, pourront définir l'âge de l'un et de l'autre animal.

Entre la quatrième tête et le cerf dix-cors se trouve la classification intermédiaire du cerf « dix-cors jeune-

ment ». Il touche à sa sixième année, quand on le désigne ainsi.

Enfin, à sept ans, les cerfs sont dix-cors, puis, à partir de neuf ans, vieux cerfs. Alors, les andouillers se multiplient à l'empaumure, mais, en France, quand on en compte d'un côté 7 ou 8 au maximum, ce qui revient à dire que l'animal porte 20 ou 24, le

fait n'est pas commun.

Pour que la nomenclature des têtes soit complète, il convient de parler des têtes « bizarres », celles qu'en vénerie on appelle « bizardes », je ne sais pourquoi.

La nature s'est complu à donner à certains bois des formes sortant de l'ordinaire, mais, le plus souvent, l'origine de ces anomalies remonte à des accidents ou à des blessures survenus pendant

leur croissance. Un cerf, par exemple, effarouché, s'est jeté, durant cette époque, la tête en avant, dans un entreillagement ; un arrêt momentané de la végétation s'ensuivra. Du coup, quelque difformité détruira la régularité de ses bois. De même, si un braconnier envoyait des chevrotines dans une tête en formation, on peut être certain qu'il en résulterait, dans la suite, quelque sin-

gularité. Cependant, il arrive que, sans motif connu, un cerf puisse avoir une « tête bizarre ». A l'exposition internationale de la chasse, qui eut lieu à Vienne en 1910, les murs étaient tapissés de ces trophées curieux. J'en ai remarqué, entre autres, un particulièrement intéressant, n'en ayant jamais rencontré de semblable au cours de ma vie. Sur l'une des deux meules étaient greffées deux

perches garnies d'andouillers, et la grosseur des merrains indiquait que l'animal était parvenu à un âge respectable.

Était-ce la vieillesse qui fut la cause de cette étonnante végétation ? je l'ignore, mais rien n'indiquait qu'elle provint d'un accident ou d'une blessure.

J'étais curieux de savoir comment, dans un cas pareil, les Autrichiens faisaient le décompte des andouillers ; mais ces exceptions de la nature, m'a-t-il été répondu, restent en dehors de tout calcul. Je pense que nous agirions de même.

Quant aux têtes régulièrement constituées, voici la façon adoptée en France, selon la tradition des véneries royales, pour les définir.

Comme les cerfs dix-cors portent presque toujours de chaque côté de leurs bois les trois andouillers classiques, « andouiller, sur-andouiller et chevillure », en tout, par conséquent, six, on ne s'attardait pas à les énumérer un par un.

L'on se contentait de prendre à pleine main l'une des deux perches et l'on disait

six. Puis, tous les andouillers d'un côté de l'empaumure comptaient pour deux, étant admis qu'il y eût parité avec l'autre. On ajoutait alors au chiffre six précédent le total ainsi obtenu.

S'il n'y avait pas égalité dans les empaumures, soit cinq andouillers à droite et quatre à gauche, on additionnait, toujours en les doublant, les andouillers pris sur le côté le plus fourni, avec le chiffre six, qui, lui, demeurerait en toute hypothèse immuable. On ajoutait alors au total ces mots « mal semés ».

Voici, par exemple, la tête d'un cerf qui porte dix-huit « mal semés ». C'est-à-dire que, sur l'un des côtés de ses bois, on trouve que l'empaumure est garnie de six andouillers,

tandis que l'autre n'en est pourvu que de quatre.

D'après le principe ci-dessus énoncé, on doublera les six andouillers d'en haut, ce qui donnera douze, et à ce total viendra s'ajouter le chiffre habituel

de six. Cet animal portera donc $(12+6)$ dix-huit mal semés.

Il est à remarquer que sur la tête ci-dessus dessinée l'on aperçoit à peine la naissance de l'un des andouillers de l'empau-mure. Or, il est admis par l'usage que tout embryon d'andouiller, auquel peut être suspendue « la corde d'une poire à poudre », selon l'expression ancienne, entre en ligne de compte.

Toutes ces têtes ont leur fanfare remontant au règne de Louis XV. Elles nous ont été transmises par Serré de Rieux, conseiller au Parlement, qui les publia à Paris dans un poème médiocre, paru en 1733 et intitulé :

« *Les dons des enfants de Latone, la musique et la chasse du cerf*, poèmes dédiés au Roy. »

On apprend, dans ce recueil, les détails suivants qui ne manquent pas d'intérêt.

La « Reine », composée par le marquis de Dampierre à l'occasion du mariage du roi (1725), marque que l'on court un dague.

La « Discrette », écrite « après la petite vérole du roi », accuse un cerf à sa seconde tête.

La « Dauphine », faite à l'occasion de la naissance du dauphin (1729), est sonnée pour la troisième tête.

La « Louyse Royale », composée par le roi lui-même à Fontainebleau, fut attribuée au cerf à sa quatrième tête.

La « Petite Royale », dont l'auteur, M. de Dampierre, « a jugé à propos de la faire plus courte pour la facilité des veneurs galoppants », est réservée au dix-cors jeunement.

Enfin, l'on sonne pour un cerf dix-cors « la Royale », fanfare écrite par M. de Dampierre « la première fois que le roi courrut (*sic*) le cerf dans le bois de Boulogne » (1722 ou 1723).

Cette extravagante richesse de végétation qui, en quatre mois, fait pousser sur la tête d'un vieux cerf les bois énormes que nous admirons surtout en Allemagne et en Au-

triche, n'est certes pas l'un des moindres phénomènes que nous offre la nature. Aussi en recueille-t-on partout et toujours avec respect les plus beaux spécimens, soit pour s'en servir comme trophées, soit pour orner les châteaux, les chenils ou les maisons de gardes.

L'habitude de ce genre de décoration nous vient de loin, si nous en croyons la légende qui, ainsi qu'on va le voir, donne une tout autre signification au goût qu'ont les hommes d'accrocher aux murs de leurs demeures les têtes de cerfs.

Au ^{xii}^e siècle, dans l'empire byzantin, paraît-il, ceux qui avaient le droit de chasse dans le domaine impérial plaçaient les bois au-dessus de leurs maisons, pour indiquer ce privilège dont ils étaient très fiers.

Or, l'empereur Andronic I^{er} Comnène, le dernier de sa famille qui ait régné à Constan-

tinople, avait un faible pour le beau sexe, et, aux maris des jolies femmes qui lui avaient accordé les suprêmes faveurs, comme juste compensation, il accordait le droit de chasse dans les forêts de la couronne.

Ils mettaient alors au-dessus des portes de leurs habitations des bois de cerf, et l'on disait à Constantinople en parlant d'eux : « Leurs femmes leur ont procuré le droit de placer des cornes de cerf au-dessus de la porte de leurs maisons » ou tout simplement : « Grâce à leurs femmes, ils ont des cornes. »

Depuis, l'expression « porter des cornes et être dix-cors » a fait son chemin. Je préfère la vieille formule byzantine à cette autre explication, découverte par certains veneurs, qui consiste à dire que les dix-cors allant au rut les premiers et le quittant de même, sont remplacés peu à peu par les cerfs moins âgés auprès des biches, si bien que ce sont eux qui sont trompés le plus de fois.

Les bois de cerf de notre pays sont, sans contredit, moins gros, moins fournis en andouillers que ceux d'Allemagne et d'Autriche. Cependant leur origine est commune. Après la grande Révolution, la destruction des

grands animaux de nos forêts fut si radicale que Napoléon I^{er}, désireux de reconstituer une vénerie sur le modèle des véneries royales, dut en faire venir d'Autriche, qui, lâchés dans Compiègne, Fontainebleau, Rambouillet, etc., firent souche, se propagèrent

vite et devinrent les ancêtres de ceux qu'aujourd'hui on chasse à courre. Alors, pourquoi cette différence si sensible de développement entre les bois de nos cerfs et ceux d'Autriche? Tout simplement parce que, tandis qu'à l'étranger on s'attache à leur donner une nourriture

substantielle, en rapport avec le but que l'on se propose, on néglige, en France, de leur appliquer les méthodes connues susceptibles d'amener un résultat identique. C'est ainsi que dans les « Thiergarten » ou parcs consacrés à la chasse à tir des grands animaux sont parsemés en abondance de gros blocs composés d'argile, de sel gemme et de chaux, que les cerfs viennent lécher et dont ils sont très friands. De plus, les gardes leur distribuent à profusion des marrons d'Inde, dont les propriétés nutritives sont non moins profitables à la croissance des bois. Il est à remarquer que, si l'on voulait élever sur un sol pauvre et dépourvu de végétation de beaux animaux, l'on n'y parviendrait jamais sans avoir recours à des moyens artificiels. Prenez la forêt de Fontainebleau, où les rochers rendent la terre aride, et vous constaterez que les cerfs dix-cors n'ont nullement des têtes en rapport avec leur âge. Allez en Écosse, où le lichen, la bruyère et autres plantes sèches sont les seules qu'ils trouvent à brouter, et vous serez étonné que leurs bois n'aient pas plus d'ampleur que les quatrièmes têtes qui habitent les contrées fertiles et plantureuses de notre pays.

J'ai eu l'occasion de me rendre compte de ces détails intéressants lors d'un voyage que je fis, en juin 1910, dans la capitale de l'Autriche, pendant l'exposition internationale de chasse organisée, sous le patronage de l'empereur, pour fêter l'anniversaire de ses quatre-vingts ans.

Des pavillons pittoresques avaient été élevés en grand nombre dans une enceinte réservée du Prater, le bois de Boulogne de la ville, par les diverses nations du globe, par certaines provinces de l'Autriche-Hongrie et par de grands seigneurs indigènes. Sur leurs murs se dressaient en nombre incalculable les têtes les plus étranges de cerfs, les plus invraisemblables aussi par l'envergure de leurs bois, par la grosseur des mer rains et, surtout, par la multiplicité des andouillers formant leur empaumure.

Quand, en France, nous venons de forcer un cerf portant en haut cinq andouillers, nous nous extasions, non sans raison, sur ce magnifique animal. Chacun, à l'hallali, tient à le contempler de près, à le toucher, à en fixer la forme dans sa mémoire, tant est rare pareille aubaine. Pensez donc ! un cerf portant seize ! Eh bien ! là-bas, pareilles têtes

passeraient inaperçues à côté de leurs rivales, autrement impressionnantes par la couronne fabuleuse d'andouillers qui les dominant. C'est par centaines que l'on pouvait compter celles qui en portaient huit, dix, douze à l'empaumure. J'en ai vu une, provenant du parc de Moritzbourg appartenant au roi de Saxe, qui avait, d'un seul côté, dix-sept an-

douillers, formant ainsi un véritable nid d'une exceptionnelle curiosité. Ce cerf portait donc quarante ! Ah ! que nous voilà loin de nos

pauvres bois français ! Mais, comme notre caractère nous incite toujours à envisager les choses, dans ce bas monde, sous l'angle le plus favorable à nos goûts et à nous consoler de notre mieux de nos déboires, je me disais *in petto* qu'assurément pareils monstres ne dureraient pas un quart d'heure devant mon équipage, et que, si la nature avait gratifié les forêts où je chasse de bêtes obligées de porter sur leur tête un fardeau pareil, je préférerais découpler mes chiens sur un simple

UNE CHASSE DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE

daguet qui, lui, au moins, saurait leur résister et me fournir une belle randonnée. J'ai dit un quart d'heure, et que l'on ne crie pas à l'invraisemblance, car j'ai assisté à des chasses de l'empereur Napoléon III, en forêt de Compiègne, où des cerfs dix-cors, des gnomes en comparaison de ceux d'Autriche, étaient pris, sans être forcés, dans ce court espace de temps. Bien mieux, un jour que la vénerie impériale avait attaqué trois gros cerfs accompagnés, ils se firent chasser ensemble, ne voulurent jamais se séparer et, au bout de vingt minutes de course, pas davantage, allèrent battre l'eau de concert dans un grand étang, d'où il fut impossible de les faire sortir. De ce qui précède, je tire cette conclusion : si, à la chasse, l'aspect d'un animal d'une taille anormale flatte les yeux du public, au point de vue de la vénerie, il n'est pas désirable que pareille éventualité se produise. Mais je m'empresse de dire qu'il n'y a rien à craindre à cet égard, nos maîtres d'équipage se chargeant d'y mettre bon ordre, en ne permettant pas aux cerfs de vieillir outre mesure.

Cette exposition de Vienne, si curieuse à tant de points de vue, ne m'avait procuré,

en somme, que le plaisir d'admirer des bois superbes, il est vrai, mais fixés au mur. Combien ce serait plus intéressant, me disais-je, si quelque circonstance heureuse venait à se présenter, qui me permît de contempler ces têtes magistrales sur l'animal vivant ! Or, dans ce pays hospitalier où chacun s'ingénie à rendre à l'étranger qui le visite le séjour agréable, il n'est besoin que de formuler un désir pour qu'il soit aussitôt exaucé. Ce fut le grand veneur de l'empereur, le comte Thun-Hohenstein, qui m'offrit le régal que je convoitais. « Soyez prêt, me dit-il, demain matin à 4 heures. Je viendrai vous chercher pour explorer ensemble le Thiergarten de la Lobau, où j'espère réussir à vous donner le spectacle auquel vous souhaitez d'assister. Si je vous prie de partir de si bonne heure, c'est en raison des moustiques qui pullulent dans ces parages, à cause des nombreux marais formés par les débordements du Danube, et qui tourmentent tellement les animaux, dès que la chaleur monte, qu'ils cherchent un refuge dans les fourrés les plus épais où nos yeux ne sauraient les découvrir. » Hélas ! Il avait raison. Bien que le Thiergarten fût bondé de cerfs et de biches,

DANS LE THIERGARTEN DE LA LOBAU

un soleil ardent, malgré l'heure matinale, avait déjà réveillé ces odieux petits mouches, qui avaient mis les animaux en fuite, et je constatai douloureusement qu'ils n'avaient pas tort de se cacher.

Toutefois, j'eus la bonne fortune d'apercevoir, à peu de distance de l'entrée du parc, six énormes cerfs se désaltérant dans un ruisseau formé par l'eau du fleuve. Leurs têtes, encore en velours, mais arrivées presque à leur apogée, s'étaient relevées au bruit de notre voiture. A l'aide d'une jumelle, je pus compter, à travers la futaie qui nous séparait d'eux, les andouillers du plus gros se détachant sur le ciel. D'un côté, il en portait à l'empaumure huit et sept de l'autre ! Et alors, majestueusement et en file indienne, ils longèrent les fourrés de la rive, pour en gagner de plus épais à cent mètres plus loin. A ce moment du jour, où la brume vaporeuse du matin se dégage et estompe les couleurs dans un décor grandiose de théâtre, où des arbres séculaires descendent jusqu'au bord de l'eau, on se figure sans peine l'effet féérique de ce spectacle merveilleux.

L'heure avançait et, sauf une harde de 200 biches et quelques autres disséminées

ça et là, que notre présence ne troublait nullement, aucun animal à tête n'était visible ; les cerfs s'étaient cachés et mis à la reposée. « Il n'y a plus qu'à s'en retourner à Vienne, » me dit le grand veneur tristement, « mais demain je vous emmène à Lainz, l'autre Thiergarten impérial. »

Là, par exemple, toutes mes espérances furent dépassées. On me conduisit dans un endroit dénudé par le piétinement perpétuel des animaux habitués à s'y rendre, chaque jour, pour y chercher leur nourriture ; puis, le garde-chef me pria d'entrer dans une petite cabane percée de lucarnes et de m'armer

de patience pour quelques instants. L'attente ne fut pas longue, en effet. A peine le « Jäger » s'était-il avancé en secouant vigou-

reusement une vanne pleine de marrons d'Inde qu'un, deux, six, vingt cerfs dix-cors, mais quels dix-cors!! attirés par le bruit, accoururent sur la plate-forme, et tellement apprivoisés qu'ils se mirent à manger dans le panier que leur tenait le garde. Ils ne s'effarouchèrent même pas de notre présence, quand il nous fut permis de sortir de notre gîte. Alors, je pus à loisir admirer les têtes de ces splendides animaux. Tous portaient entre 22 et 25! Mais celui qui me causa le plus de surprise fut le plus gros de la harde, d'une part, à cause de l'épaisseur de ses bois et de leur envergure, et, de l'autre, en raison d'une singularité dont je ne crois pas avoir jamais vu en France la semblable. Les deux andouillers de massacre, déjà d'une longueur et d'une largeur peu ordinaires, se divisaient en deux à leur extrémité pour former des fourches de chaque côté. Ces quatre petites pointes, auxquelles je serais bien embarrassé de donner un nom, pouvaient mesurer de dix à quinze centimètres. « Il doit être bien vieux? demandai-je » au garde-chef; « vingt ans au bas mot, n'est-ce pas? » — « Détrompez-vous, Monsieur, » me fut-il répondu, « il a neuf ans. » Neuf ans! Je n'en revenais pas;

et le grand veneur de m'expliquer que ce résultat étonnant s'obtenait surtout par le simple procédé dont j'ai parlé plus haut, qui aiguise la faim des animaux.

Poursuivant notre route à travers ce parc magnifique de Lainz, d'une contenance de 4.000 hectares, formé de côtes boisées et de vallées garnies de prés aménagés avec intelligence pour servir de gagnages aux cerfs et aux sangliers qui y abondent, je remarquai, de distance en distance, une sorte de tribune en bois, élevée à trois mètres du sol, à laquelle était accotée une échelle rudimentaire. « C'est dans cet abri, » me dit le comte de Thun, « que se place l'archiduc François-Ferdinand, héritier de la couronne d'Autriche, pour tirer à balles les animaux que les batteurs lui amènent. Car l'empereur déteste ce genre de chasse, qu'il est heureux de mettre à la disposition de son neveu, et, comme celui-ci préfère être seul à en jouir, vous avez pu observer qu'il n'existe qu'une tribune, la sienne, dressée dans les passages les plus fréquentés par les animaux. » Sur ma demande relative au chiffre moyen des victimes abattues par le prince en une seule journée, il me répondit : « Prenons, comme point de

UNE CHASSE DE L'ARCHIDUC HÉRITIER

comparaison, la dernière battue de cette année, qui eut lieu en janvier. Au tableau étaient alignés, en plus des sangliers, cent dix cerfs à tête, la plupart dix-cors !! » Ainsi que doit le penser, sans doute, l'empereur François-Joseph, je répéterai ce proverbe connu : « Chacun prend son plaisir où il le trouve, les goûts varient à l'infini. » Un charmant esprit, qui avait nom Charles Nodier, nous a enseigné, dans un de ces délicieux morceaux littéraires dont il avait le secret, combien il fallait être indulgent pour son prochain, les hommes les plus célèbres, eux-mêmes, ayant eu souvent de par la tête des idées singulières. On me pardonnera cette citation, qui s'écarte tant soit peu de mon sujet, mais elle est si joliment tournée :

« C'est un sot besoin de l'homme vulgaire que celui de trouver des faiblesses, des bizarreries et des ridicules dans le grand homme ; mais nous sommes tous plus ou moins hommes sur ce point. Nous ne pardonnerions pas au génie de porter sa tête si haut dans le ciel, s'il ne tenait à la terre par les pieds, et Dieu sait alors avec quelle sollicitude nous nous attachons aux moindres défauts, dans ce qui tombe sous nos yeux, de ce géant inacces-

sible. Seulement, il nous est défendu, comme au cordonnier dont il est question dans l'histoire d'Apelle ou de Parrhasius, d'aller plus haut que la chaussure.

« Qui croirait qu'Épaminondas prit plaisir à chanter dans les fêtes de village ? Il y a loin de ces rondes de Béotiens aux champs de bataille de Leuctres et de Mantinée.

« Dans ces deux hommes qui s'amuse à faire des ricochets sur la mer avec des petits cailloux, qui reconnaîtrait Scipion et Lelius, nonchalamment et puérilement baguenaudant, dit Montaigne, pendant que le potage cuit, dit Horace ? Il y a loin aussi de ces divertissements d'écoliers aux victoires d'Afrique et aux comédies de Térence.

« Je comprends très bien Agésilas et Henri IV chevauchant sur un bâton pour amuser leurs enfants, et je ne comprendrais même pas le contraire. Pour être roi et même un grand roi, on n'en est pas moins capable de se souvenir quelquefois qu'on est père.

« Mais je voudrais bien savoir où avait l'esprit ce pauvre Jean, roi de Chypre, qui ne fit presque autre chose, durant son règne, que de dévider de la laine.

« On pardonnerait volontiers à Charles IX le plaisir qu'il prenait à composer des vers et à ferrer des chevaux, s'il n'avait fait que cela. Son affection pour ses fameux chiens greffiers, au dernier desquels il eut peine à survivre, ne marque qu'un bon naturel ; mais la Saint-Barthélemy gâte tout.

« Chez deux de nos rois contemporains, dont l'un aimait à forger les serrures et l'autre à vendre le poisson de sa pêche, il n'y avait peut-être que philosophie. Les rois n'ont pas grand'chose à faire de mieux quand les peuples sont les maîtres.

« Auguste montre tant de regret de la perte d'une caille qu'il avait élevée qu'on ne l'aurait pas vu plus triste, s'il avait perdu la bataille d'Actium, et Honorius fut si sensible à la perte d'une poule nommée Roma, qu'il aurait volontiers donné Rome elle-même pour la racheter ; mais Alaric l'avait déjà prise.

« Tout le monde connaît l'antipathie hostile de Domitien pour les mouches ; elle est au moins plus facile à concevoir que celle du

chevalier Bacon pour les roses. Passe encore si Bacon avait pu lire les vers coquets et parfumés du xviii^e siècle. Il y a de quoi rendre les roses odieuses à tout jamais..

« Alexandre Sévère, qui fit dans son Panthéon privé une si belle collection de dieux exotiques et qui les choisit parmi les sages, connaissait une jouissance plus vive encore et plus difficile à expliquer. C'était de faire combattre des chiens barbets contre de petits pourceaux.

« Après cela, trouvez mauvais avec les

beaux esprits de la Fronde que Mazarin se soit pris d'affection pour un singe, comme si

l'on n'avait jamais vu des ministres qui plaçassent plus mal leurs bienfaits.

« Encore vaut-il mieux caresser un singe, comme le faisait Mazarin, que de cribler ses domestiques des balles d'une sarbacane, comme avait fait Richelieu.

« Gustave-Adolphe, le grand Gustave-Adolphe, était plus traitable pour les pages. Il jouait à colin-maillard avec eux, pendant que Tilly et Pappenheim lui taillaient une glorieuse besogne dans la plaine de Breitenfeld.

« Je crois tenir ce fait de l'illustre Bayle, qui savait se mettre, comme Gustave, au-dessus des stupides mépris du vulgaire, et qu'on vit souvent arrêté pendant deux heures devant la loge nomade des marionnettes.

« Je n'ai point d'objection contre les divertissements de Bayle, moi qui abandonnerais bien vite la page commencée, si j'entendais grincer, dans la rue de Sully, la pratique aigre, criarde et réjouissante de Madame Gigogne. Quoique j'en sois un peu rebuté depuis qu'elle a pris des chats pour comparses ; mais il ne faut pas disputer des goûts, surtout quand on n'a pas reçu d'un autre genre de renommée le privilège des goûts bizarres. Les chats, et

quels chats, grand Dieu ! faisaient les délices de Crébillon qui fut, de par Madame de Pompadour, l'émule heureux de Voltaire.

« Voltaire, c'est autre chose. On n'a pas su qu'il aimât les chats, quoiqu'il eût avec eux plus d'un trait de sympathie. Son cœur de fer ne s'est jamais amolli qu'en faveur de deux sottes créatures du genre animal, un grand vilain aigle des

Alpes, encore plus maigre que son maître, et la petite Pampette Dunoyer qui ne manquait point d'embonpoint ; mais c'était tout.

« Il y a des hommes dans lesquels la fausse vocation d'un talent étranger à leur talent peut passer pour une manie, comme celle de Voltaire lui-même pour la comédie, de Boileau pour l'ode, de Chapelain pour l'épopée, de Girodet pour la musique et de Grétry pour la philosophie. On ne parlerait pas de Cicéron, s'il s'était obstiné à faire des vers. Ceci soit dit sans affront pour les jolis dessins du maestro Cherubini. »

Nodier aurait peut-être ajouté un alinéa

de plus à cette charmante page, s'il avait vécu de nos jours.

Tuer à la carabine, de ses propres mains, cent dix cerfs dans son après-midi, ne lui aurait pas semblé plus extravagant que de se mettre à trente ou quarante personnes montées sur des chevaux, hurlant et tirant, au galop, des sons étranges de leur trompe, aidées, en plus, de quarante à cinquante chiens, à la poursuite d'un pauvre animal, jusqu'à ce qu'exténué de fatigue, il tombe mort devant eux.

Ce qui revient à dire qu'il ne faut s'étonner de rien dans ce monde et que, si j'éprouve une répulsion prononcée pour un sport qui consiste à abattre, du haut d'une cage, les bêtes superbes qui font l'ornement de Lainz, et que des traqueurs poussent en masse compacte à la boucherie, l'archiduc Ferdinand, de son côté, aurait belle de m'exprimer en termes énergiques son profond dégoût pour un plaisir aussi barbare, à ses yeux, que celui de la chasse à courre.

IV

LA FAÇON DE JUGER UN CERF

VANT d'être capable de donner à courre un cerf avec une quasi-certitude, le valet de limier a besoin d'un long apprentissage pour savoir distinguer le sexe et l'âge des animaux

qu'il aura à travailler, et j'ajoute que ce n'est pas dans l'étude seule des traités de vénerie qu'il acquerra les connaissances nécessaires à l'exercice de son métier. Sans doute, il y apprendra les notions élémentaires de cette science, mais il n'arrivera à se perfectionner qu'avec la pratique; il ne parviendra à distinguer les vieux cerfs des plus jeunes et à ne pas confondre une biche avec un daguet, même avec une troisième tête, qu'en allant souvent au bois pendant la morte saison et en se donnant de la peine; d'autant plus que,

selon le pays où il opérera, les volcelets d'animaux du même âge varient du tout au tout. Ici, la nature marécageuse du sol, les gagnages de riche culture font pousser la corne des pieds, dont les bords ne s'usent pas et restent tranchants. Là, au contraire, dans une région de pierres et de rochers comme Fontainebleau et Ermenonville, les empreintes subissent l'effet que le terrain dur produit sur les pinces et le talon. Aussi, un valet de limier, cependant expérimenté, qui arriverait sans défiance dans un pays inconnu pour lui, risquerait-il fort de se tromper, de juger des cerfs pour des biches ou de rembucher une troisième tête, alors que ce ne serait qu'un daguet. D'où cet axiome qu'il ne faut pas s'en rapporter à la grosseur seule du pied pour éclairer sa religion.

La première et la plus importante des connaissances à acquérir, pour un novice, consiste à distinguer le sexe des animaux, parce qu'en France, l'on ne court jamais que les mâles, et qu'un valet de limier qui commettrait l'erreur de détourner une biche, au lieu et place d'un cerf, aurait ensuite toutes les peines du monde à se réhabiliter aux yeux de son maître et deviendrait la risée du public.

La biche a le pied long, creux, étroit. Son talon est si petit qu'il n'y a point de cerf d'un an qui n'en ait un aussi gros, et, chose caractéristique, quand elle marche d'assurance, c'est-à-dire au pas, contrairement aux allures

BICHE

DIX-CORS

4^e TÊTE AVEC CONNAISSANCE

du mâle, elle se « méjuge » presque toujours, expression qui signifie qu'elle met son pied de derrière tantôt à droite, tantôt à gauche de celui de devant. De plus, elle a des os petits, tournés en dedans, différents en cela de ceux du cerf, et piquant perpendiculairement dans la terre.

Mais, encore une fois, malgré toutes ces observations résultant de l'expérience, rien ne vaut la pratique, et, s'il fallait s'en tenir seulement à la théorie que les livres nous enseignent, les méprises succéderaient aux mécomptes sans interruption. Aussi, je n'insiste pas sur un sujet que certains auteurs, comme d'Yauville, ont traité avec une conscience digne d'un meilleur sort, mais qui ne sont pas parvenus à changer mon opinion, surtout depuis le jour où j'ai assisté à la déconvenue d'un valet de limier de premier ordre, qui avait eu le malheur de donner à courre une biche pour une troisième tête. Ainsi, voilà, me suis-je dit alors, un homme d'une érudition incontestable dans sa partie, qui, d'ailleurs, depuis longtemps, a fourni des preuves nombreuses de son savoir-faire, qui, passionné de son métier, sait résoudre toutes les difficultés qui surgissent sous ses pas, quand il va au bois, et cet homme, pourtant, après tant d'années d'expérience acquise, est encore capable de se tromper ! Comment expliquer pareille anomalie ? Voici les raisons de son erreur, et j'affirme que bien d'autres, dans le même cas, en auraient fait autant.

On était en fin de saison de chasse, au

mois d'avril, à la veille de l'époque où cette malencontreuse biche allait mettre bas. En raison du poids qu'elle portait dans ses flancs, elle paraissait avoir plus de pied que ses semblables n'en ont à l'ordinaire ; elle appuyait sur le talon en marchant, ouvrait les pinces et mettait le pied de derrière moins en avant que celui de devant. Pourvue abondamment de lait, elle était, en outre, obligée de marcher les cuisses écartées, ce qui bouleversait les allures habituelles à son sexe et la forçait à les avoir plus réglées et plus croisées. Déjà, il y avait là de quoi embarrasser un valet de limier. Mais ce n'est pas tout. Pour mettre tranquillement au monde son faon, elle s'était séparée des autres animaux et réfugiée dans un endroit solitaire. Enfin, pour comble de déveine, un bûcheron avait signalé la veille à notre homme la présence d'une troisième tête dans ces mêmes parages. Aussi les détails du volcelet, ceux des allures de l'animal et de ses habitudes coïncidant avec le renseignement donné, tout cet ensemble de faits avait fini par le convaincre, après toutefois une certaine hésitation, que son instinct avait eu de la peine à détruire, qu'il était bien en présence d'un cerf dont il

pouvait, sans crainte, faire le rapport à son maître.

De ce jour, j'ai compris combien il fallait être indulgent pour ceux qui ont la tâche difficile de détourner des animaux, puisque je venais de toucher du doigt le moyen de commettre l'erreur la plus grossière en vénerie, sans cependant en imputer la faute à personne.

La fatalité ! ah ! comment l'éviter ? comment parer à cette série de contretemps variés, de hasards, que nous avons tous connue pour l'avoir éprouvée au cours de notre existence, pouvoir inexorable, funeste, agissant par une suite d'opérations qu'enchaînent des liens indissolubles et occultes pour le malheur de l'homme ?

Il y a lieu de remarquer que, lorsque la biche se trouve dans son état normal, son volcelet est assez semblable à celui du daguet ; mais, avec de l'expérience, on ne s'y laisse pas tromper. Le daguet marche avec les quatre pieds ouverts et place ceux de derrière en avant de ceux de devant, sensiblement plus grands que les autres. Chose curieuse, plus un cerf est âgé, plus il « se retarde », autrement dit, plus il met son pied de derrière

loin en arrière de l'empreinte de son pied de

devant. De plus, le daguet est « haut jointé », terme de vénerie qui signifie que la distance entre les os et le talon est telle que l'on peut y placer deux doigts, ce qui aide singulièrement le valet de limier à reconnaître la différence qui règne entre les jeunes

DAGUET

BICHE

et les vieux, car, plus les cerfs avancent en âge, plus leurs os se rapprochent du talon, au point que, pour un dix-cors, vous ne pourriez même plus mettre votre pouce en travers.

On comprendra qu'il soit impossible de définir ici les divergences qui existent entre les os, les pincettes, les talons, les allures d'une troisième tête et ceux d'une quatrième. Les traités de vénerie nous les enseignent, il est vrai, mais je répète que bien naïf serait celui qui

se croirait capable de détourner un cerf, après s'être livré à une étude approfondie des du Fouilloux, des Goury de Champgrand, des d'Yauville et d'autres écrivains érudits. Le

mieux pour s'instruire est encore d'accompagner un homme du métier qui, en quelques leçons, vous inculquera les notions élémentaires du début, avec les exemples à l'appui ; après quoi, vous volerez de vos propres ailes, vous trompant souvent, donnant des buissons creux comme tous les apprentis, et même les plus malins, rembûchant même un daguet pour un plus gros cerf ; puis, petit à petit, à force de ténacité dans vos efforts, vous vous

passionnerez tellement pour une science qui met en mouvement toutes les facultés de votre intelligence, qu'avant peu vous serez étonné d'être classé parmi les plus fins valets de limier.

V

L'ART DE DÉTOURNER UN CERF

LA vieille expression « détourner un cerf » signifie le manœuvrer jusqu'à ce qu'on le trouve resté dans une enceinte, en faisant tous les détours successifs nécessaires.

Qu'il puisse un tel cerf détourner,
C'est qui puisse endroit le contour
Du boys où le cerf est,
Un tour faire du limmier.

Telle est la définition que, déjà en 1394, le « Trésor de la vénerie » donne à ses adeptes de ce terme employé journellement à la chasse à courre.

Gaston Phœbus, d'autre part, écrit que c'est faire « un grand tour par aucunes voyes et sentiers, et si le valet de limier voit qu'il ne

passé hors de son tour, il le peut servir pour destourné ».

Il semble, en lisant ces lignes, que la chose soit d'une simplicité telle que le premier venu, aidé d'un bon chien, doive pouvoir rembûcher sans peine un animal.

Faites le tour d'une enceinte, et, si vous ne l'en trouvez pas sorti, vous pouvez de confiance aller l'y attaquer. Aucun doute, en effet, ne subsiste à cet égard : il y est bel et bien détourné. Et voilà... Rien de plus aisé... en théorie. Mais nous savons qu'il y a loin de la coupe aux lèvres, et ceux qui ont pratiqué le métier vous diront que, la plupart du temps, au cours de leur travail, ils se sont heurtés à des obstacles aussi ardues à franchir que des problèmes de géométrie à résoudre. D'Yauville écrit dans son traité que « les désagréments et les contradictions que l'on éprouve sont tels que ce serait un métier de galérien, si on n'était pas excité et soutenu par l'amour-propre ». C'est, sans doute, en raison de cet effort intellectuel et de la vive satisfaction qu'engendre la difficulté vaincue que les veneurs ont toujours éprouvé un attrait irrésistible à « aller au bois » pour détourner un cerf. Brantôme, parlant de Charles IX, nous

CHARLES IX AU BOIS

dit : « Pour quant à l'exercice de Diane, il y était violemment adonné fut à courir et à piquer après le cerf, fut à beau pied, à le détourner avec le limier, et y était si affectionné qu'il en perdait le dormir, étant à cheval avant le jour pour y aller. »

Voyons de près en quoi consistent ces difficultés.

Pour aller au bois, il convient de se munir d'un bon limier, en d'autres termes, d'un chien doué des qualités appropriées au genre d'exercice auquel on le soumet. Il n'est pas besoin d'expliquer longuement pourquoi il doit être « muet ». Avec des animaux sauvages toujours en éveil, toujours à l'affût du danger, le moindre aboiement, même le plus léger sifflement des limiers, les mettrait incontinent en fuite, et Dieu sait s'il serait jamais possible de les rembûcher, une fois « mis sur pieds » et effarouchés. A cet égard, de rudes corrections apprennent vite au chien qu'il faut se taire, et, plus tard, une légère saccade sur le « trait » suffit pour le rappeler à son devoir. De même, on arrive à lui faire comprendre, mais avec plus de peine, qu'il ne doit pas rester en arrière dans les jambes de son maître, mais marcher toujours en avant de lui et tirer

sans cesse sur la corde désignée sous le nom de « trait », appelée ainsi, dit-on, parce qu'il « bande le trait en tirant comme un cheval sur ses traits ».

Comme la seule fonction du chien consiste à indiquer à celui qui le mène le passage des animaux sur la route qu'il suit, ce but ne serait plus atteint s'il demeurait dans les talons de son maître et, par conséquent, hors de sa vue. Mais où ce dernier, malgré tous les talents dont il dispose, reste impuissant, c'est pour donner au limier ce que, seule, la nature a le pouvoir de lui octroyer, la finesse du nez, qualité précieuse, indispensable pour détourner un cerf.

Nul n'ignore que les grands animaux ont l'habitude de chercher leur nourriture pendant la nuit et que, dès la pointe du jour, ils se « rembuchent », c'est-à-dire qu'alors, pour se reposer et se soustraire à la vue des passants, ils choisissent un endroit retiré, où les branches et les broussailles les protègent contre les indiscretions du public et les mettent, croient-ils, à l'abri de leurs ennemis, les chasseurs. Précaution superflue, si le valet de limier est habile et s'il est doublé d'un chien possédant les qualités requises. En effet, bien que

CERFS AU GAGNAGE

le cerf ait terminé son repas de bonne heure, bien qu'il se soit, dès l'aube, pourvu de son gîte, un chien dont le nez est fin et qui croise la voie de l'animal deux heures, trois heures même après son passage, ne doit pas la « sur-aller », autrement dit, doit se rabattre sur la piste, et, selon la manière de la flairer, faire comprendre à son maître si elle est de plus ou moins récente date. Car l'œil le plus exercé ne saurait, à lui seul, découvrir si telle voie remonte à plusieurs heures, si telle autre est « saignante », selon l'expression consacrée. Le chien seul peut, en cette circonstance, guider le valet de limier. Et combien cet auxiliaire devient-il indispensable, quand, en hiver, sur les chemins recouverts d'une épaisse couche de feuilles mortes collées par la pluie, s'efface toute empreinte indiquant la refuite des animaux !

Enfin, pour en finir avec ces détails, l'on ne conçoit pas un limier qui ne soit pas vigoureux, capable de tirer sur le trait six ou sept heures durant, comme le fait peut se produire quand on est aux prises avec des cerfs fuyards et difficiles à rembucher. Rien n'est plus décourageant, rien de plus écœurant que de traîner à la remorque, après une heure de travail, un

limier fainéant, sur lequel on ne peut plus compter, alors que le moment décisif est venu de redoubler de courage et que l'on sent qu'il

ne faudrait plus que quelques instants d'énergie pour détourner un bel animal.

A ces différentes qualités essentielles viennent s'en ajouter d'autres, obtenues par la pratique et le temps. Non moins précieuses que les précédentes, elles facilitent singulièrement la tâche du valet de limier. Dans les grandes

forêts où, en plus des cerfs, abondent diverses sortes de gibier, telles que sangliers et chevreuils, un jeune chien sans expérience ou insuffisamment dressé ne se fait pas faute de se rabattre, à chaque instant, sur les voies qu'il croise et fait ainsi perdre à son maître un temps incalculable. Il faut s'arrêter, chercher à en revoir, découvrir de quelle espèce d'animal il s'agit, et, souvent, quand la terre est gelée ou recouverte de feuilles, la solution du problème est longue à obtenir. Or, pendant l'hiver, alors que le jour ne se lève pas avant huit heures et qu'il faut être de retour au rendez-vous avant onze heures, on peut se rendre compte du tort que produit la moindre perte de temps occasionnée par un limier qui, s'arrêtant sur toutes les pistes, quelles qu'elles soient, vous oblige à chercher le volcelet et à en découvrir la nature.

Les vétérans, ceux qui, depuis longtemps, ne travaillent que le cerf, ne tombent pas dans ce travers. Ils passent sans broncher sur les voies les plus récentes des animaux que leur éducation leur a appris à mépriser ; il en est même qui ne se rabattent jamais que sur la voie des cerfs mâles, ne faisant pas la plus petite attention à celle des biches.

Le valet de limier commence donc son travail à la pointe du jour ; mais, pour en décrire toutes les péripéties éventuelles, il faudrait y consacrer plusieurs chapitres. Je connais trop les égards que je dois au lecteur pour allonger mon récit outre mesure ; je l'abrègerai donc en me bornant à suivre mon homme au cours d'un rembuchement palpitant d'intérêt, où les difficultés semblent naître

sous ses pas, rendant sa tâche presque insurmontable.

Parti, la veille au soir, du chenil avec son

chien pour aller coucher dans une auberge située à plusieurs kilomètres de là, afin de ne pas perdre une minute de son temps, le lendemain matin, il se trouve à la portée de la « quête » que le maître d'équipage lui a désignée. Il est important de bien préciser les limites de chaque « quête » ou canton d'une contenance variable selon le pays, afin d'éviter les empiétements d'un valet de limier sur le terrain de son camarade, cause souvent de querelles et de jalousies difficiles à apaiser dans la suite.

Je reprends mon récit.

Au lever du jour, notre homme longera les confins d'une plaine, dans l'espoir qu'un cerf, selon son habitude, y aura séjourné la nuit, attiré par l'appât de seigles ou de blés à peine sortis de terre. Ses pronostics se réalisent. Une quatrième tête a été au gagnage et rentre seule dans les demeures fourrées qui bordent les champs (1). L'ardeur de son limier lui prouve que la voie est, à n'en pas douter, de fraîche date. Après s'être bien assuré du sexe de l'animal, de son âge, de sa manière de marcher (de ses « allures » en terme de vénerie), des « connaissances » que comporte peut-être le pied, c'est-à-dire de

certaines marques ou signes particuliers des pinces qui, laissant sur le sol une empreinte différente de celles de ses congénères, lui donneront, au besoin, s'il surgit une difficulté, une indication utile, son premier soin sera de caresser son chien sur la piste, en l'encourageant de la voix, afin qu'il la goûte et que, dans la suite, il ne néglige pas de se rabattre quand il aura l'occasion de la rencontrer.

Puis, le valet de limier « enveloppera », par le chemin le plus proche, l'enceinte dans laquelle le cerf est entré, et où, fatigué par sa randonnée de la nuit, l'animal a des chances de s'être mis à la reposée. Mais, est-ce parce que le vent mal placé lui a permis de deviner le danger ou qu'une branche cassée sous le pied de l'homme lui a signalé la présence de l'ennemi, toujours est-il que, brusquement mis sur pied et inquiet, il décampe pour chercher dans d'autres parages un refuge plus sûr. Le chien qui a rencontré la voie nouvelle (2) veut entraîner son maître sous bois, tant elle est chaude, et lui indique, par sa fougue, ce qui vient de se passer. Premier déboire ! Il lui faudra maintenant redoubler de précautions, car, une fois

parti, l'animal effarouché, toujours aux écoutes, ne s'arrêtera plus que lorsqu'il se sentira en parfaite sécurité. Que faire ? Inutile de pro-

céder de la même façon, en se portant à la route suivante pour s'assurer que le cerf l'a traversée. Ce serait là le meilleur moyen de le rendre plus fuyard encore. Savoir changer de tactique à l'instant propice, selon les événements, constitue, en général, l'un des éléments les plus certains du succès. Les Italiens ont une façon originale d'exprimer cette pensée : *mettere la coda dove non va il capo*, « mettre la queue où la tête ne passe pas ». Aussi bien que l'homme de guerre, le valet de limier avisé doit se pénétrer de cette doctrine pour réussir. Celui dont nous suivons le travail, imbu sans doute de ces principes,

se dit : « Prenons les grands devants. Enveloppons plusieurs enceintes et nous saurons ainsi quelle est sa refuite. Si, dans nos grands devants, nous n'en avons nulle part. connaissance, nous le « raccourcirons » pour le détourner dans l'enceinte où il a dû se mettre à la reposée. » Et voilà notre homme reparti avec son limier comme guide, qu'il tient, par la parole, constamment en éveil, afin que, le nez à terre, il n'ait pas un soupçon d'inattention, sachant bien qu'une fois la voie « surallée », le fâcheux et humiliant buisson creux le guette, quand, plus tard, l'on viendra frapper à sa brisée.

Mais le temps presse ; déjà 8 heures ! A peine s'est-il engagé dans la route suivante (DA), que son chien se rabat derechef. Mais sur quoi ? Impossible de découvrir sur le sol durci en cet endroit par la gelée le moindre vestige de volcelet ! C'est à désespérer ! Est-ce la voie d'un sanglier, d'un chevreuil ? Pourtant son limier n'est pas un novice. Peut-être bien alors est-ce son animal ? mais qui affirmerait que ce n'est pas un autre cerf ? Allons, avant d'aller plus loin, il convient d'éclaircir le mystère. Et alors, brisant une branche qu'il pose à l'endroit même (3) où a

surgi l'embarras, il prend le parti de pousser la voie sur le contre-pied, certain de la sorte de ne nuire en rien à son travail. Ainsi, pense-

t-il, je rencontrerai quelque part sur mon chemin une taupinière, une place à charbon, en un mot, un terrain propice où l'animal, dont je ne puis définir l'espèce, aura laissé la trace visible de son passage.

Le limier entraîne donc vivement son maître au contre-pied et, à une centaine de mètres de la branche cassée, sur les bords amollis d'une mare (4), il lui est facile de juger par le volcelet qu'il n'y a plus d'erreur

à redouter et que c'est bien le même cerf qui traverse la route. Il est superflu d'insister davantage. Le plan est de retourner aussitôt à la brisée (3) et de reprendre ses grands devants au plus vite.

A un kilomètre plus loin (5), nouvel arrêt, nouvelle incertitude ! Cependant il est aisé, cette fois, de s'apercevoir qu'il ne s'agit plus d'un seul animal, mais de plusieurs ; une traînée, qu'ils ont laissée derrière eux sur les feuilles, ne permet pas l'ombre d'une hésitation. Probablement une harde, dérangée par les allées et venues suspectes précédentes, a pris peur, est sortie de l'enceinte que le cerf traversait et a créé cet incident ; mais notre animal se serait-il par hasard accompagné avec elle ? Non. Le revoir est là, suffisamment bon pour que l'on puisse distinguer l'empreinte des animaux. Ce sont dix biches, un daguet, un cerf dix-cors, rien de plus. Pas de traces apparentes de la quatrième tête, qui ne s'est donc pas jointe à eux. Dans la crainte, toutefois, d'une erreur toujours possible, le valet de limier prudent casse une branche sur la voie de la harde, se réservant d'y revenir, s'il ne retrouve pas ailleurs la refuite de son animal. Voici comment il rai-

sonne : « Il peut se faire, après tout, que, par la même coulée outrageusement piétinée par la harde, mon cerf se soit fauflé en tête de la bande. Dès lors, suivant un parcours identique, elle a pu effacer tout vestige de ses pas, me mettant dans l'impossibilité d'en rien découvrir. Mieux vaut donc poursuivre mon chemin, et, si la malchance veut que je n'aie nulle part connaissance de sa voie, j'aurai toujours la ressource, dans le cas où les camarades n'auraient pas au rendez-vous des rapports satisfaisants, de venir attaquer ces animaux, que je retrouverai sans peine grâce à mes branches. »

Mais il ne s'est pas trompé. Le cerf ne s'était pas hardé aux autres. A peine, en effet, le valet de limier eut-il tourné le carrefour suivant, que son chien portait le nez au vent (G) et l'entraînait vers la lisière du bois où, sur le rebord du fossé, un volcelet parfaitement formé le réconfortait et lui redonnait courage. C'était bien le même pied, avec ses pinces tranchantes, dont l'une, celle de gauche, plus courte que l'autre d'un centimètre, ne permettait aucune hésitation.

De nouveau, il enveloppe à la hâte quatre grandes enceintes C. E. F. G. H. B., car

IL NE S'EST PAS TROMPÉ

l'heure avance, et, ne trouvant pas la voie du cerf, il peut affirmer, si son chien ne l'a pas surallée, qu'il est là, dans ce grand massif de bois dont il a fait le tour. « Est-il prudent, maintenant, de le « raccourcir » ? pense-t-il (opération qui consiste à le rembucher dans le plus petit espace possible). Voilà un animal qui, sans aucun doute, est inquiet. Vais-je risquer de le faire partir en voulant le serrer de trop près ? Il peut éventer mon chien, et, bernique ! je rentrerai bredouille au rendez-vous. » Cependant, l'amour-propre l'emporte sur la sagesse. Donner à courre un cerf « dans un mouchoir », n'est-ce pas le chef-d'œuvre du genre ? « Ma foi ! je tente la chance », se dit-il. Une fois sa décision prise, il suit avec des précautions minutieuses une sente (4) qui coupe en deux les enceintes d'où les grands devants lui ont permis de s'assurer que l'animal n'était pas sorti, et, tout joyeux, il constate bientôt que sa peine et sa persévérance vont être couronnées de succès. Il ne faut pas croire, cependant, que ce succès il l'obtiendra sans avoir à résoudre encore quelques difficultés. A peine s'est-il engagé dans le chemin de traverse (B. G.), qu'il rencontre une voie (7) sur laquelle,

comme d'habitude, il « brise » et dépose une branche. Quelques pas plus loin, nouvelle rencontre (8), mais dans un sens inverse. En examinant de près l'un et l'autre de ces volcelets, il lui semble bien reconnaître son animal, mais la terre est si dure qu'il se méfie de lui-même. Comment ne serait-il pas perplexe ? Tout au plus peut-il définir le sens dans lequel le cerf dirige ses pas, et, s'il y parvient, c'est en grande partie grâce au terrain herbu sur lequel « la foulée » se perçoit, la pointe de l'herbe étant toujours couchée du côté où la bête a la tête tournée. Si, toutefois, par hasard, c'était un autre animal ? Il est vrai qu'il n'en a pas eu connaissance en prenant ses grands devants, qu'il a dû marcher la nuit pour « viander », bref, qu'il serait bien étrange qu'il fût resté, depuis la veille, dans les mêmes demeures. Non, ce n'est guère probable ; mais ne savons-nous pas que « le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable » ? Décidément, le mieux est de s'assurer de la chose. Ici apparaît l'utilité des brisées jetées sur chaque piste rencontrée. En suivant le contre-pied de la seconde voie, il est clair que, si son chien le ramène à celle (7) qu'il a croisée peu d'instants

avant dans la même route, et sur laquelle il a eu soin de placer une branche, il aura acquis la preuve qu'il s'agit dans les deux cas d'un seul et même cerf, le sien, qui, avant de se mettre à la reposée, a fait un « faux rembûchement », ruse bien connue dont se servent les animaux qui ont déjà été attaqués et que l'on a manqués.

D'autre part, si le limier, contrairement à cette éventualité, l'entraîne dans une direction opposée, tous les doutes disparaissent également. Il n'y a plus lieu de s'occuper de cette seconde voie, qui est celle d'un autre cerf.

Voilà donc le valet de limier lancé sur le contre-pied, débrouillant les allées et venues de l'animal à travers les fourrés. Ses espérances se réalisent. Après bien des détours, il revient à ses premières branches, et sa manœuvre lui indique que, toujours inquiet, le cerf qu'il travaille depuis le matin a cherché, au moyen d'un faux rembûchement, à se garer d'un danger qu'il soupçonne, et qu'il est revenu brusquement sur ses pas, avant de se mettre sur le ventre sous une touffe de fougères ou une cépée de bois.

Cependant, il reste une dernière précau-

tion à prendre, afin d'éviter toute erreur. Qui nous dit qu'en voulant le « raccourcir », le cerf, serré de trop près, n'a pas éventé le chien et ne s'est pas empressé de déguerpir ? Aussi, avant de quitter la place, le valet de limier devra-t-il s'armer de courage et reprendre, une fois encore, ses fastidieux devants, si le temps le lui permet, car déjà il est onze heures, et il lui faut compter quatre kilomètres pour gagner le rendez-vous, et il faut qu'à midi il ait déjeuné, qu'il soit habillé pour la chasse et prêt à communiquer son rapport à son maître. Le désir de bien faire l'emporte sur ses hésitations passagères, et, après s'être assuré à la hâte que le cerf est bel et bien rembuché, il casse cette fois deux branches (≡), signe du terme de ses laborieuses pérégrinations, branches qu'il met sur la dernière rentrée où l'on amènera, dans la suite, les rapprocheurs.

On voit, par les détails qui précèdent, l'importance prépondérante que joue à la chasse à courre le valet de limier. Qu'il donne un buisson creux, soit par sa négligence, soit qu'il ait manqué de flair, soit à la suite de contretemps imprévus, il n'en faudra pas davantage pour que les chiens rentrent au

chenil sans être découplés de la journée.

Je ne parle pas de l'humiliation qu'éprouve de son échec l'homme véritablement amoureux de son métier. Cependant, plus qu'ailleurs, l'indulgence est de mise, en présence des buissons creux, et, seuls, les veneurs qui n'ont jamais été au bois peuvent être portés à accabler injustement un valet de limier malheureux, parce qu'ils ignorent les embarras incessants auxquels il est en butte. Il y a tant de raisons de leur pardonner une erreur à ces braves serviteurs, qui emploient à leur travail leur énergie et leur intelligence. Je sais bien qu'il existe des exceptions, comme dans tout ce qui relève de la nature. Je n'ignore pas que, parfois, il s'en trouve qui, au lieu de remplir leur devoir, fréquentent les cabarets et affirment imperturbablement au rendez-vous qu'ils n'ont eu connaissance d'aucun animal dans leur quête. Il en est d'autres qui préfèrent détourner, plutôt qu'un cerf, des jeunes bûcheronnes... de leur travail. L'un de mes amis, très bon veneur et maître d'équipage, avait la réputation de se livrer à ce genre spécial de « détournement ». Dame ! l'occasion, l'herbe tendre... Bref, il résistait peu à la tentation.

Un jour qu'il avait attaché son limier à un arbre, préférant sacrifier au culte de Vénus celui de Diane, il s'était entendu apostropher de cette façon par la jeune femme attendrie : « Ah ! si pourtant votre maître vous voyait ! » Mais je me hâte de dire que l'attrait de rembûcher un bel animal, que l'on attaque ensuite, est si passionnant que l'on peut classer parmi les exceptions ceux qui négligent leur quête pour recourir à d'autres distractions. Aussi, les maîtres d'équipage devront-ils toujours user d'indulgence, si, après avoir foulé en vain l'enceinte où un cerf a été donné à courre, ils sont obligés d'aller frapper à une autre brisée ou de reprendre le chemin du logis, car, souvent, ce sont des circonstances imprévues qui ont causé leur mécompte. Par exemple, qui peut vous assurer qu'entre le moment où le cerf a été détourné et celui où l'on part du rendez-vous pour l'attaquer, des ramasseurs de bois mort, des chercheurs de champignons ou de noisettes, etc., ne sont pas venus le mettre sur pied ? Et les mouches, donc ! Que le soleil vienne à tourner quand il est à la reposée et que ses rayons ardents l'enveloppent tout à coup, une nuée de ces irritantes petites bestioles affluent sur

VÉNUS ET DIANE

lui, et, pour s'en préserver, d'un bond, il se lève affolé et court chercher un autre refuge à quelques enceintes seulement de là, il est vrai, mais il n'en faut pas davantage pour que l'équipage, deux heures plus tard, fasse buisson creux.

De même, un garde forestier peut avoir été visiter son chemin d'assommoir, qui traverse de part en part les fourrés où le cerf est couché, en battre les fougères pour relever ses pièges, agrainer des faisans, etc. Il n'en faut encore pas davantage pour que l'animal se sauve et soit loin, quand il s'agira de l'attaquer. Quoi de plus naturel aussi qu'une harde d'animaux, venue à l'improviste, entraîne au passage le camarade avec elle ?

J'ai assisté, lorsque la vénerie de l'empereur Napoléon III chassait en forêt de Compiègne, à une scène souverainement injuste, provoquée par l'un de ces accidents imprévus devant lesquels l'homme le plus habile demeure impuissant. L'on était allé attaquer un cerf seul à sa 4^e tête, mais, après avoir foulé l'enceinte dans tous les sens, il n'en était sorti qu'une vieille biche. Le premier veneur, convaincu que le valet de limier s'était grossièrement trompé, qu'il avait mal jugé l'ani-

mal, qu'en un mot son cerf n'était réellement qu'une biche, le mit à pied sans commen-

taires, alors qu'il était permis de croire qu'une substitution d'animaux s'était produite pendant l'intervalle de temps où personne ne pouvait s'en douter.

Bien d'autres cas analogues peuvent se produire, indépendants de la volonté humaine et devant lesquels la sagesse est de s'incliner.

Que de fois ne m'est-il pas arrivé, au début de la saison, alors qu'il fait chaud et que les fourrés sont inextricables, de fouler une enceinte avec six rapprocheurs pendant plus d'une heure, sans pouvoir attaquer le cerf qui y était rembuché, et, découragé, d'abandonner la partie, puis d'apprendre, dans le courant de la journée, qu'à peine j'avais eu le

dos tourné, il avait été vu par corps, sortant tranquillement de cette même enceinte.

Parlerai-je de la méchanceté de certains valets de limier jaloux ? Hélas ! ces vilénies se voient et se verront encore. N'en a-t-on pas connu qui poussaient la trahison jusqu'à entrer sous bois, quand le camarade, après avoir détourné son cerf, regagnait le rendez-vous, dans le but perfide de faire sortir l'animal et de provoquer ainsi le buisson creux, ou bien encore jusqu'à semer de fausses brisées sur la route, afin d'induire en erreur ? Le récit de l'un de ces procédés inqualifiables me fut raconté, à l'époque, par la victime elle-même. On avait gardé avec le plus grand soin, pour une solennité qui devait avoir lieu pendant le déplacement de Napoléon III à Compiègne, un très vieux cerf qui avait élu domicile dans le voisinage de la ville. Chaque matin, pendant des jours et des jours, le valet de limier auquel était dévolue cette quête en avait connaissance et ne doutait pas une minute de le rembucher sans peine, quand le moment serait arrivé. Par malheur pour lui, il avait parmi les hommes de la vénerie un ennemi acharné, Lafeuille, le « Grand Lafeuille », ainsi qu'on l'appelait, connaissant

supérieurement son métier qu'il avait appris chez le comte Frédéric de Lagrange. Il s'était promis de lui jouer un tour de sa façon et il se tint parole. Au jour dit, mon Lafeuille se lève dès l'aube, prend son chien, n'a pas de

peine à trouver, dans l'une des routes aboutissant à Compiègne, la voie du gros cerf et dépose dessus, en guise de branche, comment dirai-je ? un souvenir *sui generis* de son passage, dont l'effet odoriférant ne devait pas manquer de se faire sentir, c'est le cas de le dire, quelques instants plus tard. Son camarade, sûr d'avance de l'honneur qu'il va recueillir en donnant à courre le plus

magnifique dix-cors de la forêt, tout joyeux à cette pensée, ne se presse pas et se met au travail en toute sécurité. Comme d'habitude, il trouve le cerf rentrant de la plaine, le brise sur une route, puis sur une autre. Tout va bien jusque-là. Son chien le lui donne à plein trait, quand, soudain, le nez à terre, il s'arrête : « Viens donc, feignant ! » lui dit son maître en l'entraînant, sans se douter qu'en cet instant critique se jouait pour lui la partie suprême. Il n'en fallut pas davantage pour que le pauvre homme ayant, en cet endroit maudit, surallé le cerf, ait acquis la conviction qu'il s'était mis à la reposée et qu'il pouvait sans crainte le donner à courre. Il se fiait trop à son chien et pas assez à l'imprévu. S'il avait pris ses derniers grands devants, il aurait retrouvé, quelque part, une voie qui l'aurait empêché de commettre une sottise, qu'il paya chèrement ensuite. Assurément, il méritait une réprimande. Mais que l'on se mette à sa place. Voilà un homme qui, pendant des mois, avait surveillé les allées et venues d'un animal, qui en connaissait, par conséquent, à merveille les habitudes et les demeures, qui pouvait presque dire sous quelle cépée il se couchait chaque

jour après avoir fait sa nuit, et l'on comprendra que l'on soit tenté de l'excuser de ne s'être pas entouré des précautions élémentaires consacrées par l'usage.

Ce qui précède m'amène à dire qu'à toutes les qualités de métier que l'on est en droit d'exiger d'un valet de limier, il est important que, dans l'intérêt de l'harmonie qui doit régner dans un équipage, viennent s'ajouter le bon caractère et la conciliation dans ses rapports avec ses autres camarades, au bois surtout, où les motifs de discorde se présentent fréquemment. Il est de règle, je le répète, que le maître d'équipage attribue à chacun de ses hommes une certaine étendue de terrain qui constitue sa quête. Bien que le valet de limier soit maître dans son domaine, il arrive parfois qu'il rencontre un cerf qui le conduit dans celui de son voisin. Va-t-il continuer à le travailler ou devra-t-il l'abandonner ? Dans l'intérêt de la chasse, il est évident que l'hésitation n'est pas permise. Mais comment le camarade envisagera-t-il cet empiétement sur son terrain ? Rembucher un animal dans la quête qui lui appartient, c'est presque l'accuser de ne pas l'avoir faite. On conçoit la mauvaise humeur

qui peut résulter de semblables procédés. Un principe existe, il est vrai, dans cette conjoncture. S'il y a une brisée sur la voie qui va d'une quête à une autre, le valet de limier doit se retirer : « On ne va pas sur les brisées d'un autre. » N'empêche que, lorsqu'il n'y en a pas et que, faisant suite d'un animal, il le détourne dans la quête limitrophe, il se crée des animosités dont souffrent les maîtres et leurs chasses et dont ils sont les premières victimes.

Sur la jalousie qui peut naître de ces manœuvres, d'Yauville a écrit les lignes suivantes : « Si le valet de limier trouve, dès le matin, un cerf sorti de sa quête et passé dans celle de son voisin, il doit le rayer, le briser et passer son chemin, parce qu'il est à présumer que le voisin, prenant les devants de sa quête, doit aussi trouver le cerf ; mais s'il s'aperçoit, sur le haut du jour, que son voisin, par quelque cause que ce soit, n'ait point eu connaissance de ce cerf, il doit le houer (manière d'appeler que le mot exprime). L'usage est que, si, après avoir houpé trois fois, le voisin ne répond pas, on doit aller après ce cerf pour le détourner ; mais, si le voisin paraît, celui qui a brisé le cerf

le mène au rembûchement, lui en fait revoir, puis se retire ; cependant, par procédé, le veneur qui est dans sa quête propose ordinairement à son camarade de l'accompagner pour détourner et faire rapport du cerf ensemble. C'est dans ces occasions où l'on juge des caractères ; l'ambitieux ne se pique pas de tant d'honnêteté ; il est jaloux de faire rapport seul, pour avoir seul la gloire de laisser-courre. Tels gens sont ordinairement méprisés de leurs camarades, qui s'en méfient et les observent rigoureusement, parce qu'ils sont toujours prêts à faire quelques tours de leur métier. »

Méchancetés et mécomptes, le valet de limier doit donc s'attendre à en supporter les conséquences au cours de sa vie. Dans le nombre, il y a des déboires qui, heureusement, provoquent le rire. Je n'en citerai qu'un seul, datant de loin, de l'époque où mon père, dans la pénurie d'animaux résultant de la guerre de 1870-71, découplait indifféremment ses chiens sur les cerfs et les sangliers de la forêt de Compiègne. En raison de leur rareté, on pense quelle randonnée les valets de limier étaient obligés de fournir avant de trouver de quoi chasser, et, quand

leur chien se rabattait sur une voie, ce qui n'arrivait pas tous les jours, leur excitation s'en trouvait décuplée. Or, une fois, l'un d'eux, le baron de S..., veneur émérite, pour qui le plaisir de détourner un animal n'équivalait à aucun autre, avait déjà arpenté sa quête de long en large, sans avoir trouvé l'occasion de caresser son chien sur la moindre piste, et retournait, l'oreille basse et la mine déconfite, au rendez-vous, quand, soudain, il bondit de joie, au tournant d'une route empierrée, en sentant le trait de son limier se tendre d'une façon désordonnée. Il avait plu dans la nuit et l'humidité du sol rendait le revoir admirable. Aucun doute ne pouvait subsister : un volcelet, parfaitement formé, était aussi visible sous ses pieds que le nez au milieu du visage. C'était celui d'un ragot de cent trente livres, du plus désirable des ragots, d'un amour de sanglier !

S'attacher à ses troussees jusqu'au moment où il pourrait s'écrier triomphalement : « Il est là ! » lui semblait, à cette heure, le bonheur suprême.

La route bordait le pâtis de bois qui servait de clôture à la Faisanderie et, chose bizarre, l'animal, au lieu de la quitter pour

se rembucher, tantôt sautait sur les talus voisins, tantôt enfilait la chaussée.

Le chien ne balançait pas une seconde sur la voie chaude qui l'emmenait bon train vers Compiègne. « Ah çà ! se demandait le baron, va-t-il pénétrer dans la ville ? »

En effet, le sanglier ne semblait pas vouloir s'écarter de cette direction. Déjà, il approchait de l'octroi, prélude des premières habitations. Encore quelques mètres et le préposé n'allait-il pas exiger de lui qu'il se déclarât et payât la taxe d'entrée réservée aux denrées comestibles ?

Toujours à sa suite, on pouvait voir le baron, plein d'ardeur et d'espoir, pendu à son chien dont les yeux sortaient de la tête, mais ne comprenant rien à un parti si peu conforme aux habitudes des bêtes noires.

Tout à coup, plus rien, plus de voie. Le sanglier s'était-il enfin décidé à gagner les demeures fourrées pour se mettre à la bauge ? Hypothèse d'autant plus vraisemblable qu'une voiture de marchand ambulant, d'un rempailleur de chaises, arrêtée sur le bord de la route, lui avait sans doute causé la frayeur qui avait motivé ce brusque écart. Comme il n'est jamais inutile de se renseigner et

que la Providence nous a munis d'une langue pour nous en servir, le baron, fidèle à la tradition, s'était approché du bonhomme en train de travailler l'osier d'une corbeille devant la porte de sa maison roulante et s'apprêtait à lui crier les paroles sacramentelles : « N'avez-vous pas vu... ? » quand, avant qu'il ait eu le temps d'achever sa phrase, un aboiement formidable se faisait entendre, puis, plus vite que je ne mets à l'écrire, une trombe noire fonçait sur lui, le culbutant au passage. Le limier, de son côté, décampait à toute allure, la queue entre les jambes, poursuivi par le ragot qui, heureusement pour ses deux

victimes, n'était qu'une laie... sans défense.

On devine le reste. Le rempailleur, venu de Villers-Cotterets le matin, voyageait accompagné de cette bête, qu'il avait apprivoisée

dès son jeune âge. Partout où il allait, elle le suivait, galopant aux côtés de la voiture, et, dès que l'on s'arrêtait, elle s'empressait de s'enfouir dans une caisse garnie de paille, suspendue entre les deux roues. C'est de cette bauge improvisée, qu'agacée de la visite inopinée et indiscrete du baron et de son acolyte, elle s'était précipitée furieusement, chargeant homme et chien, aussi surpris l'un que l'autre de cette apparition inattendue.

Avant de clore ce chapitre, il me reste

à signaler une autre manière d'aller au bois, parce que je l'ai vu pratiquer dans certains équipages. Je me hâte de dire qu'elle est la négation de la vénerie, de l'art du valet de limier, et qu'elle demeure l'apanage des paresseux et des inca-

pables. Elle consiste à se munir d'une bonne jumelle et à attendre, de grand matin, dans les parages que les animaux fréquentent, leur passage dans les routes ou les clairières de forêt. Inutile, dans ce cas, de se précautionner d'un chien, qui ne devient même qu'une gêne ; la lorgnette remplace tout. Certes, il serait impardonnable avec ce *modern style*, qui eût fait bondir d'indignation nos ancêtres, de donner à courre un jeune cerf pour un vieux, à moins d'être aveugle ; mais, aussi, que de buissons creux attendent les imprudents qui le mettent en pratique ! Il ne suffit pas d'avoir vu par corps un animal traverser un chemin pour le croire rembûché dans l'enceinte suivante. Comme il s'en va d'assurance, observant, l'oreille tendue tout en marchant, et surtout dans la traversée des routes, s'il n'est pas quelque embûche, quelque danger qui le menace, comme sa vue perçante lui permet de se rendre compte à une longue distance des moindres objets dont il n'a pas connaissance dans l'habitude de la vie, on peut être certain que, la plupart du temps, un cerf ainsi aperçu, même de loin, ne se mettra pas de sitôt à la reposée. Et, alors, on se figure le résultat inévitable de cette manœuvre. Revenu

au rendez-vous, notre homme pourra sortir un rapport flamboyant à son maître, mais, quand il s'agira, deux ou trois heures plus tard, de découpler les chiens à la voie, s'il fait « mauvais chasser », ils ne rapprocheront sous aucun prétexte ou se rabattront sur d'autres animaux de rencontre. Ces valets de limier-là n'en portent que le nom, et le jour où, en déplacement, ils seront appelés à faire le bois dans une forêt fourrée et mal percée, leur jumelle ne leur rendra pas plus de service qu'un cautère n'en rend sur une jambe de bois. Hontes de la vénerie, ils ne sauraient aimer leur métier et ne pourraient jamais remplir les conditions exigées pour devenir un piqueur entendu et capable.

VI

LE RENDEZ-VOUS ET L'ATTAQUE

ES valets de limier rentrés au rendez-vous se dépêchent d'endosser leur tenue de chasse et de déjeuner, en attendant le moment où ils feront connaître au maître d'équipage le résultat de

leur travail. Trop souvent ce dernier ne s'inquiète pas assez des conditions hygiéniques où ses hommes se trouveront pour manger et se vêtir, ne se préoccupant pas de savoir s'ils auront même un abri contre les intempéries de la saison. C'est un tort. Que de fois l'homme qui s'est attardé pour rembucher un cerf est obligé de gagner le lieu du rendez-vous en courant. Il y arrive en nage, et comme, à l'époque où l'on chasse, le froid est de mise, comme un vent glacial souffle généralement, quand il ne pleut pas à verse, il risque fort,

ainsi exposé au grand air, d'attraper bronchites, fluxions de poitrine, rhumatismes, toutes maladies dangereuses qui le cloueront au lit pendant de longues semaines. Or, qui en pâtira le plus après le pauvre diable, victime de son amour de la chasse et de son devoir ? Le maître d'équipage. Aussi ce dernier doit-il ne rien négliger à l'égard des précautions à prendre, lorsqu'il s'agira de fixer le rendez-vous, afin d'assurer à ses hommes le moyen de se préserver du froid et de l'humidité pendant le temps qu'ils y resteront. Rien de plus simple pour atteindre ce but, quand une auberge ou une maison de garde ne se trouve pas à proximité, que de se pourvoir d'une petite tente démontable et de quelques sièges pliants que l'on dépose dans la carriole qui apporte au rendez-vous leurs vêtements de chasse et leurs victuailles. Ces détails, fruit d'une longue expérience, que plus d'un maître d'équipage traite un peu trop cavalièrement, méritent toutefois une attention plus sérieuse qu'il ne semble de prime abord.

Il est midi. Les invités arrivés au rendez-vous attendent, pour partir, le résultat des pourparlers engagés entre le piqueur et son maître sur le choix de la brisée et le meil-

LE RAPPORT

leur endroit où devront être placés les chiens de meute. Le rapport est tel que toute incertitude est vite levée. L'un a rembûché une harde de plusieurs cerfs à tête, autrement dit une harde dont sont exclus les daguets ; un autre a deux brisées à son actif. La plus favorable comprend des biches accompagnées d'un daguet, d'une troisième tête et d'un gros cerf. Ah ! si l'on était sûr que les chiens séparassent de cette harde le dix-cors, il faudrait sans hésitation aller « frapper à cette brisée ». Oui, mais, une fois sur dix, pareille aubaine se produira. C'est étrange, mais c'est ainsi. Pourquoi, me demandera-t-on ? Parce que les vieux cerfs s'arrangent toujours pour se défilier au moment propice, soit en se rasant subitement dans un buisson épais et en laissant passer, à côté d'eux, toute la meute emportée sur le reste de la harde, soit en obligeant, à force de coups d'andouillers appliqués dans l'arrière-train, un plus jeune cerf à s'écarter d'eux, à se séparer et finalement à se livrer aux chiens.

Je sais bien qu'on pourrait arrêter les chiens, s'ils sont d'une docilité à toute épreuve, et les ramener à la voie du plus gros cerf ; mais, à mon sens, la manœuvre est à éviter. Les

chiens ont-ils démêlé un animal au milieu d'autres, ont-ils goûté quelques instants seulement sa voie, tant pis, il faut le leur laisser chasser. La leçon qu'on leur donnerait en les empêchant de continuer serait détestable, car ce serait leur apprendre à tourner sur le change.

Dans ces conditions, il vaut mieux donner la préférence au troisième valet de limier, qui croit avoir rembuché une quatrième tête accompagnée de cinq biches. Autant dire que le cerf est seul, car, dans un équipage bien créancé, pas un chien ne s'occupera d'elles, et tous, sans exception, devront en séparer le mâle.

On s'est donc décidé à frapper à cette brisée. Quant aux autres, le parti le plus sage est de les écarter, car l'on risquerait de former, en découplant les chiens de meute, plusieurs chasses qui gêneraient dans la suite, si les valets de chiens ne parvenaient pas à les ramener vite sur une seule voie.

De plus, les branches sont près du rendez-vous, et, si les animaux n'ont pas bougé de l'enceinte, ils seront promptement attaqués. Mais que vois-je ! La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre dans l'assis-

tance ; chacun a son idée et tire des plans abracadabrants pour mieux voir. Les amis et invités sont déjà en route pour devancer la meute, et, si l'on n'y met bon ordre aussitôt, ils ne se feront pas faute de mettre les animaux sur pied avant l'arrivée des chiens. Oh ! ces invités ! « Chasseurs qui ne viennent que pour faire briller leurs chevaux, de l'éloge desquels ils ne cessent de vous ennuyer ; un tas de bavards, de hâbleurs, de porteurs de trompe qui causent, courent et sonnent sans cesse, sans savoir ni pourquoi ni comment, ces prétendus connaisseurs qui, à l'aide de quelques termes de l'art, dont ils savent à peine la signification, vous font des récits qui n'ont pas le sens commun. » (Goury de Champ-grand.)

Leverrier de la Conterrie, de son côté, dans son langage original, a tracé de main de maître quelques caricatures des veneurs de son temps. Les uns, « charlatans de vénerie », que rien ne semble capable d'arrêter, et qui, dès que le cerf est lancé, se « rembuchent au pied d'un baliveau » pour ne le quitter qu'en entendant sonner l'hallali ; les autres, « farauds bien galonnés, chargés de poudre et de musc, qui arrivent au rendez-vous en cabriolant, et vont

frapper à la brisée en faisant des sauts de mouton ».

Eh bien ! malgré les critiques de ces auteurs célèbres, peut-être parce qu'aujourd'hui ils sont plus disciplinés qu'autrefois, les invités ne méritent pas des reproches aussi acerbes. J'irai plus loin. Chasser seul, sans amis auxquels on confie ses impressions, avec lesquels on puisse plaisanter, me semblerait aussi insipide que de vivre en tête-à-tête avec moi-même dans l'habitude de l'existence. Souvent l'on se plaint d'eux. On leur reproche de fouler la voie, d'enlever les chiens, de sonner mal à propos, de donner de faux renseignements, etc. D'accord, mais soyons francs ; ils nous servent bien quelquefois pour excuser nos fautes, en un mot, comme disent les Chinois, pour sauver la face. La chasse à courre réclame du bruit, autrement elle est morne. Il faut qu'elle soit accompagnée des cris des hommes et des chiens, du bruit de la trompe, de ce mouvement qu'elle fait naître à son passage, sans quoi, la tristesse et l'ennui envahissent les fidèles eux-mêmes.

Par exemple, mon indulgence ne s'étend pas jusqu'aux automobilistes, la plaie du jour. Ah ! contre ceux-là mes imprécations n'ont

OH ! CES INVITÉS !

pas de bornes. L'odeur que leurs machines dégagent, l'effroi qu'elles causent aux chevaux, les accidents qu'elles occasionnent aux cavaliers, leurs courses désordonnées dans tous les sens, le bruit de leurs moteurs qui empêche de rien entendre, les chiens qu'elles

écrasent, tout cet ensemble me les fait haïr au suprême degré. Je ne conçois même pas comment les personnes qui usent et abusent de ce moyen de locomotion à la chasse n'ont pas le tact de comprendre à quel point elles gâtent le plaisir des autres et n'y renoncent pas. Elles y trouveraient même leur compte,

car je les défie bien, en roulant, d'entendre les chiens et de savoir la direction que prend la chasse.

Quelle doit être l'attitude d'un bon veneur ?

Goury de Champgrand va nous le dire : « Le vrai chasseur se rend tranquillement à la brisée, sans tracasser ni fatiguer son cheval, qu'il ménage pour le besoin ; il cherche à prendre des connaissances de l'animal que l'on va attaquer, pour s'en servir dans un défaut, dans le change ou dans un accompagnement ; il suit les piqueurs, sans s'emporter avec trop d'ardeur, de peur d'enlever les chiens ou de fouler la voie dans un retour ; il parle peu, pour mieux écouter ; s'il voit les piqueurs embarrassés ou balancer et qu'il ait quelque connaissance qui puisse les remettre sur la voie, il leur en fait part. »

Certes, voilà le type de l'invité modèle, auquel on aime à faire partager les joies d'un laisser-courre. Souhaitons que, stylés par un maître d'équipage entendu, ils rentrent tous dans la catégorie que décrit Goury de Champgrand.

Les chiens sont amenés en silence au pied de l'enceinte. Ils sont quarante, maximum de ce que l'on peut découpler pour bien chasser le

cerf. Six suffisent pour attaquer. On les sépare de la meute et, s'ils ne sont pas assez souples pour être mis en liberté, on les confie au valet de limier qui donne à courre. Le reste est divisé en quatre hardes de huit, pas davantage, car il faut tout prévoir. Les animaux ont pu remuer depuis l'instant où ils ont été

détournés, et les hommes éprouveraient les plus grands embarras du monde à avancer des hardes de dix ou de douze chiens, qui se mêlent en marchant au point de s'étrangler.

Si l'équipage est monté sur un pied assez luxueux pour avoir plusieurs valets de chiens à pied en tenue, ils seront chargés de mener

ces quatre hardes ; mais, comme là se borne leur rôle pendant la chasse, sauf en ce qui regarde les chiens perdus qu'ils reprennent quand ils les rencontrent, il est généralement admis de laisser à des hommes qui viennent au rendez-vous pour leur plaisir la charge de ces chiens de meute, dont ils n'auront plus à s'occuper, une fois qu'ils les auront découplés.

Les dispositions ainsi prises, un valet de chiens à cheval (1) se porte vivement au côté opposé de l'enceinte pour observer, pendant que le piqueur, accompagné de l'autre homme et de ses six chiens, va frapper aux branches.

Il y eut un temps où l'attaque se faisait d'autre manière, à « trait de limier ». On poussait la voie jusqu'à ce que l'animal eût bondi. En 1726, on procédait encore de la sorte et l'on fit bien d'y renoncer, en présence des inconvénients que cette méthode multipliait. Les valets de limier retournaient au rendez-vous avec leur chien, aussitôt que le cerf était

(1) Aujourd'hui, les valets de limier à cheval, ainsi appelés parce qu'ils vont au bois, ne diffèrent pas des valets de chiens qui, eux aussi, remplissent le même rôle. Par conséquent, l'on peut indifféremment se servir de l'une ou de l'autre expression. Dans les véneries royales et impériales, il en était autrement. Il y avait, en outre des valets de limier à cheval, des valets de limier à pied qui, eux, ne montaient jamais à cheval et dont la mission consistait à aller au bois avec un autre homme et à garder les animaux rembûchés, pendant que ce dernier rentrait au rendez-vous.

lancé. Or, il arrivait souvent, quand il faisait chaud, que le limier, qui était excédé du travail du matin, n'était plus en état de suffire à celui du laisser-courre. Ajoutez à cela que débrouiller les allées et venues d'un animal

dans une enceinte, avant qu'il se fût mis à la reposée, prenait un temps considérable, en raison des fourrés que l'on devait traverser, et rendait le travail extrêmement difficile, le trait se prenant aux branches à chaque pas et s'entortillant autour des ronces et des épines.

C'est d'Yauville qui, le premier, imagina de découpler à la brisée quelques chiens vieux ou trop lents pour être tenus en relais, et de

fouler avec eux. « Cette proposition ne trouva », dit-il, « que très peu de partisans, l'usage et le préjugé présentant toujours des obstacles que les idées neuves ont bien de la peine à renverser... Il est certain, en effet, que lorsque ces vieux animaux sont dans l'habitude de fouler, ils mettent le nez à terre en entrant dans l'enceinte, qu'ils rapprochent si les voies sont encore bonnes, et que souvent ils vont lancer un cerf dans une autre enceinte, s'il est sorti de la sienne depuis peu de temps. »

Les six chiens d'attaque mis aux branches entrent dans le bois avec le piqueur à cheval, si le terrain le permet, tandis que l'autre valet de chiens, imitant son camarade, demeure dans les parages de la brisée pour observer également. Mais voilà les chiens encouragés par la voix de leur maître qui se récrient, et, tout à coup, la fanfare de l'accompagnement résonne de l'autre côté de l'enceinte. Les rapprocheurs sont arrêtés sur la voie et recouplés ; il n'y a plus qu'à sonner des appels aux hardes qui, sans se presser, avanceront dans leur direction. Pour tout veneur passionné de son sport, le moment est délicieux. Ce tohu-bohu qu'engendre le découpler est et restera toujours un spectacle inoubliable : qui a vu ces chiens

LA FANFARE DE L'ACCOMPAGNEMENT

aux yeux ardents aboyer de joie, ces têtes expressives qui demandent en suppliant qu'on leur donne la liberté, leur départ désordonné sous bois en criant à gorge déployée, conservera à jamais le souvenir de ce tableau gravé dans sa mémoire.

Il convient d'agir vite, mais avec précaution, quand on découple les chiens. Tout d'abord, les hardes devront être attachées aux arbres, afin de laisser aux hommes la facilité de leurs mouvements, puis le piqueur appellera les chiens à la voie, les vieux et les meilleurs en premier, de crainte que les jeunes ne reprennent le contre-pied ou n'enlèvent les autres en perçant l'enceinte, sans mettre le nez à terre ; enfin, comme il est nécessaire d'éviter que la meute ne soit égrenée, il faut opérer aussi promptement que possible.

Quant aux chiens d'attaque, le valet de chiens à pied, auquel ils auront été confiés, suivra la chasse de son mieux, et, s'il a l'occasion de les redonner quand le cerf tirera sur ses fins, il ne manquera pas de leur procurer le plaisir peu fatigant d'assister à l'hallali et de participer à la curée.

Certains maîtres d'équipage suivent une autre tactique après le lancer. Ils estiment

qu'au lieu de découpler les chiens de meute sur des animaux accompagnés, il est préférable d'attendre qu'un cerf se sépare, afin, disent-ils, qu'ayant goûté cette voie seule les chiens puissent la démêler ultérieurement dans le change, et, en second lieu, que l'on ne soit pas exposé à chasser un dague, alors que dans la harde se trouve un dix-cors. Le duc de Bourbon suivait cette méthode. Qu'en résultait-il ? Souvent il arrivait que les animaux se faisaient chasser ensemble un temps infini, jouant devant les vieux chiens d'attaque, qui ne parvenaient pas à en séparer un. Mon père m'a raconté que le prince, inexorable sur ce point, mettait ses valets de chiens à pied à une rude épreuve. C'étaient, il est vrai, de grands et solides gaillards qui, entraînés par l'exercice, couraient en dératés. Mais, à ce métier, beaucoup, avant d'avoir atteint la cinquantaine, souffraient d'une maladie de cœur et abandonnaient la vénerie. Il n'était pas extraordinaire de les voir arpenter la forêt, deux heures durant, à toute allure, avant qu'ils pussent découpler. Pendant ce temps, les cerfs s'échauffaient tous également, et, lorsque, à la longue, on parvenait à en déharder un, sur lequel enfin les chiens de meute étaient

LE DÉCOUPLER

donnés, il refuyait dans la même direction que ses camarades, prenait les mêmes buissons qu'il connaissait pour les avoir fréquentés ensemble, les retrouvait, et, dès cet instant, il devenait impossible aux chiens, même les plus sûrs dans le change, de distinguer des autres celui qui était le leur. Premier inconvénient. En outre, malgré leur courage et leur bonne volonté, quand les valets de chiens avaient couru pendant une quinzaine de kilomètres, le souffle leur manquait ; ils étaient obligés de ralentir leur marche, et, entre le moment où les chiens d'attaque étaient arrêtés et celui où les hommes arrivaient à la voie, il s'écoulait un long laps de temps qui permettait au cerf de chercher le change, de s'accompagner, détruisant ainsi, en quelques secondes, l'avantage si laborieusement conquis.

Enfin, il n'était pas aisé de suivre six chiens, que l'on risquait de perdre sur un parcours aussi étendu, surtout quand les animaux prenaient un grand parti et se faisaient chasser dans des côtes coupées de ravins, que les chevaux avaient peine à grimper et à descendre.

Il n'est pas besoin d'en dire si long sur cette manière, évidemment défectueuse, de

chasser. Que l'on vienne à découpler sur une harde d'animaux où se trouvent réunis un jeune cerf et un dix-cors, je suis le premier à reconnaître qu'il y a grande chance pour que les chiens tournent de préférence sur le premier, le plus vieux s'arrangeant presque toujours, avec une adresse surprenante, de

façon à parer au danger, en se blottissant dans un buisson au moment propice ou en obligeant son « écuyer », à coup d'andouillers, à se livrer aux chiens. Mais ce système présente de tels avantages que, pour ma part, je n'hésite pas à lui donner la préférence. Vous n'aurez plus besoin de traîner à la harde vos malheureux chiens, qui, arrivés essoufflés à la voie, ont perdu leur premier feu. Vous leur enseignez à chasser ensemble, car ils

prennent l'habitude de rallier tous sur le même animal et de ne pas se diviser. Je suis convaincu que leur laisser l'initiative de cueillir, si je puis m'exprimer ainsi, au milieu d'une harde de cerfs, celui qui leur plaît, est pour eux la meilleure école de change que l'on puisse espérer. Et, si quelques-uns, de caractère indépendant, venaient à faire bande à part, les valets de chiens à cheval ne sont-ils pas là pour les arrêter et les ramener au gros de la meute ? C'est leur rôle principal et non celui de piquer, ainsi qu'ils en ont la tendance si l'on ne les rappelle pas à leur devoir, rôle très important à jouer, afin d'éviter que d'autres chasses ne se forment qui, dans le courant de la journée, viendraient se jeter à la traverse de la bonne et causer un grabuge difficile à démêler.

Bref, découpez vos chiens sur les animaux accompagnés. Les avantages des deux écoles mis dans les plateaux de la balance, celle que je préconise l'emporte de beaucoup sur l'autre.

VII

LES RUSES DU CERF

LA FONTAINE dans l'une de ses fables, a parlé, en ces termes des ruses du cerf :

Que de raisonnements pour conserver
[ses jours !
Les retours sur ses pas ; les malices,
[les tours,
Et le change et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes
[d'un meilleur sort !

Ces stratagèmes rentrent dans les quatre grandes catégories suivantes : la fuite, l'accompagnement ou le change, l'eau et la double voie.

Pressé par les chiens, le cerf croit se débarrasser d'eux par une fuite désordonnée. Il a confiance en ses jambes agiles, qu'il se figure assez solides pour mettre entre ses ennemis et lui un espace tel qu'il leur sera impossible de jamais le rejoindre. Cruelle illusion ! La pauvre bête, dont le fond n'égale

pas la vitesse, est vouée sans rémission à devenir la proie des poursuivants. Il est vrai que cette course folle, sans répit, sans défaut, toujours en ligne droite, constitue ce que l'on est convenu d'appeler en France un beau parti et, en Angleterre, « a splendid run ». Mais, est-ce bien là de la vénerie ? A quel moment a-t-on pu jouir du travail de ses chiens, les aider à sortir d'embarras ? A peine pouvait-on les suivre ! Ah ! je sais bien que, pour une certaine catégorie d'amateurs, une telle course au clocher suffit à leur bonheur. Rien ne les horripile plus que les laisser-courre où il est

nécessaire de déployer sa science. Pourvu que, deux heures durant, ils galopent à tombeau ouvert, sans avoir

la notion de ce qui se passe, sans apercevoir ni la queue d'un chien, ni celle de l'animal, mais que le cerf soit porté bas assez à temps

pour qu'ils prennent le train sacramentel de cinq heures, qui leur permettra de faire une partie de bridge au cercle avant le dîner, qu'ils arrivent à temps « en quelque assemblée où le bal se tient ou à quelque festin là où il est convié ou s'est convié lui-même(1) » ; pourvu que ces conditions, à leurs yeux essentielles, soient remplies, on peut être certain, sans risque de se tromper, qu'ils se vanteront d'avoir assisté à la plus belle chasse du monde. Eh bien ! moi, ainsi que Jean de Ligniville, je dirai non. « Ce n'est pas estre veneur ; vous courez les ragoûts à la mode, les vins muscats !..... » Vous ne courez pas le cerf. Un drag répond tout aussi bien à cette course au clocher qui vous passionne. Rien de mieux, si tel est votre bon plaisir, mais ne venez pas nous soutenir que pareille randonnée soit une admirable chasse ; dites une superbe galopade, une promenade à fond de train, d'accord, mais dont toute science de vénerie est exclue. Qui de ceux venus dans les forêts claires de Compiègne, de Fontainebleau, etc., n'a pas assisté à ces refuites vertigineuses où, depuis l'attaque jusqu'à l'hallali, le cavalier, debout sur ses étriers, fend l'air, les che-

(1) Jean de Ligniville (xvii^e siècle).

veux au vent, n'a aucune connaissance de ce qui se passe, s'informe, pour ne pas s'égarer, de la direction à suivre auprès d'un laboureur ou d'un bûcheron, en lançant un rapide : « Par où va la chasse?... Avez-vous vu les

chiens?... », ne s'attarde même pas à écouter la réponse, tant il est pressé, court de renseignements à renseignements, s'il n'a pas eu la chance de s'accrocher à la queue d'un cheval de piqueur, dévore ainsi vingt-cinq à trente kilomètres sans avoir rien aperçu, rien entendu, sauf les abois qui ont mis fin à cette chevauchée digne des fameuses messagères d'Odin, les Walkyries ?

Quant au cerf, si, en fuyant de la sorte, il a procuré une grande jouissance à certains

de ses poursuivants, il a choisi, de toutes les ruses dont il a le secret, celle qui lui est la plus néfaste. Fatalement, il doit succomber, nul sujet de résistance ne venant entraver la marche des chiens, autrement pourvus de fond que la pauvre bête.

Au risque de faire bondir d'excellents amis, dont je respecte les sentiments pour ces randonnées endiablées, je déclare que mon goût est tout autre que le leur, que je préfère infiniment une chasse moins vive, la chasse captivante d'un animal qui cherche à me donner du fil à retordre et qui, pour toute ressource, ne pense pas à se sauver à toutes jambes, droit devant lui. Là, du moins, on reconnaît à l'œuvre les vrais veneurs, les piqueurs avisés ; on a du plaisir à les voir manœuvrer avec l'aide des chiens au milieu du réseau de difficultés que le cerf s'est plu à leur tisser. Quels délicieux moments on passe, quand il est venu se jeter au milieu d'une harde d'animaux, s'attache à elle comme une sangsue et ne l'abandonne que contraint et forcé ! Quelles sensations d'angoissante inquiétude n'éprouve-t-on pas, lorsque surgit devant la meute l'obstacle si redouté : le change ! Parviendrait-on jamais à détacher de ces quinze à vingt

animaux, qui s'enfuient affolés, celui que l'on a attaqué ? De prime abord, la chose semble impossible. « Ils sont trop », s'écriera d'un air sceptique le débutant. Mais patience, tout se débrouillera comme par enchantement, à trois conditions toutefois : 1° Que les chiens soient soumis, « sous le fouet », selon l'expression usuelle ; 2° que l'on puisse compter parmi eux un ou plusieurs réfractaires au change, qui restent quand même « collés à la voie », incapables de se laisser entraîner par les jeunes, les étourneaux, qui, manquant d'expérience, courent en criant sur le premier animal venu ; 3° que le piqueur puisse être à proximité de ses chiens.

En effet, s'il est incapable de les arrêter lorsqu'ils commettent une sottise, mieux vaut ne pas chasser, mais rentrer au chenil, aurait-on même sous la main cet oiseau rare que l'on nomme le chien de change. Pour réussir, il faut de toute nécessité qu'ils soient maniables. Autrement, qu'arrive-t-il les trois quarts du temps ? Le cerf, qui s'est accompagné, comprenant le danger, s'effondre brusquement dans un bouquet de fougères, dans un roncier, le long d'une corde de bois, sous un rocher, au fond d'un ruisseau, et la meute,

ILS SONT TROP !

entraînée par la vue des animaux qui se sauvent terrifiés devant elle, cherche à les rejoindre, le nez au vent, sans s'apercevoir de la ruse de celui qu'elle a laissé quelquefois tapi bien loin en arrière.

Les choses ne se passaient pas autrement au xvi^e siècle, à l'époque de Charles IX. « Le Cerf », écrit Jacques du Fouilloux, « va chercher les bestes à leurs reposées et les boute et fait valoir devant eux ; puis se jette sur le ventre en leur lict et laisse passer les chiens outre, lesquels n'en peuvent avoir le vent ne sentiment, à cause qu'il met les quatre pieds sous son ventre et aspire son haleine en la fraischeur et humidité de la terre ; tellement », ajoute-t-il, « que j'ay veu plusieurs fois les chiens passer à un pas près de luy, sans en avoir le vent, ne le sentir aucunement. »

Dans les pays de futaie où les arbres clair-semés n'obstruent pas leur vue, les chiens, dans leur ardeur, sont plus portés qu'ailleurs à s'emballer à la poursuite d'animaux fraîchement mis sur pied et traversent ainsi enceintes sur enceintes, sans se douter qu'ils n'ont plus devant eux, depuis longtemps, leur cerf de meute ; peu à peu les plus malins,

vieux routiers, habitués de longue date à ces sortes de ruses, se ralentissent, abandonnent leurs camarades et reviennent aux carrefours ou se mettent derrière les chevaux.

C'est alors qu'un piqueur médiocre, qui n'est pas maître de ses chiens, qui n'a pas su les dresser à être aussi dociles que ceux d'arrêt, compromet, en un instant, une jour-

née bien commencée. S'il est impuissant, quand il s'aperçoit que l'animal de meute s'est dérobé, à les rappeler tous, à les ramener en arrière à la recherche de la voie perdue, avant peu, un autre animal, frais celui-là, se séparera de la harde et fournira une course

LE CHANGE

nouvelle, jusqu'au moment où pareille aventure recommencera. Mais, me dira-t-on, il arrive que certains bons chiens, résistant à l'entraînement général, ne commettent pas la même erreur que leurs camarades et s'attachent à leur cerf. Oui, assurément ; le cas se produit fréquemment dans les bois touffus où ils ne voient pas par corps les animaux et où seule la finesse du nez leur sert de guide ; mais, hélas ! que de fois le contraire n'a-t-il pas lieu ! Il faut donc les arrêter à tout prix sur le change, sans quoi, ils se gâteraient, retrouver pendant ce temps la voie et, quand elle aura été découverte, attendre patiemment un quart d'heure, une demi-heure s'il le faut, que les volages soient ramenés à la bonne piste qu'ils empaumeront ensemble.

Il tombe sous le sens que si, lorsque le change paraît, aucun veneur ou piqueur n'est présent au grabuge qui se prépare, que si personne n'est là pour prendre les décisions que la situation comporte, les embarras ne feront que croître et embellir, au point de devenir insurmontables. « Donc », écrit Gaston de Foix dans son langage imagé du ^{xiv}^e siècle, « doit le veneur, quant tous les chiens seront passés, se mettre à chevauchier menée cueue et cueue

de ses chiens ; quar c'est le droit de bon veneur de tousjours chevauchier menée par là où il le pourra fere par trop de rayson. Quar, s'il chevauche tousjours menée et est avec ses chiens, il sera là où ses chiens faudront et jusques où ils aront chassié. Et donc les puet-il aidier à faire redressier le cerf ; et sara les quieulz chiens sont les mieulz requerans et rechassans et ressentans et redressans et les plus roides et les meilleurs et les plus puissans et les plus foysonnant et les plus sages ; et s'il n'estoit avecque eulz, il n'en sauroit rien ; ne aussi ne sauroit-il requérir son cerf ; quar il ne sauroit là où ses chiens l'aroient failli. »

Comme corollaire de ce qui précède et de la nécessité absolue pour un piqueur de les quitter le moins possible de sa vue, j'ai lu quelque part qu'un chien appartenant au comte de Brionne s'en retournait au logis, comme honte « de n'estre pas secouru au change ».

Cette question du change m'amène à parler du chien qui possède l'instinct, si peu commun, de le discerner assez pour ne jamais se tromper. Gaston Phœbus proclame que « Chien baud doit mettre à mort la beste sur quoy

il est découplé quelle que soit sans changier là ». Je n'en disconviens pas, mais ce n'est admirable qu'en théorie, rien qu'en théorie, et « chien bauld » reste et restera toujours de la plus grande rareté.

Celui que Mgr le duc d'Aumale appelait « mon bienfaiteur » (1), M. le duc de Bourbon, assurait que, sa vie durant, il n'avait connu qu'un chien véritablement de change. D'autres l'étaient par intermittence ; celui-là seul était infaillible. Je n'en suis pas surpris. Que ce soit par l'influence de la température ou par l'odeur similaire que dégagent les animaux, quand ils ont couru un certain temps, ou encore par la légèreté des veneurs trop pressés d'appuyer sans discernement les chiens au moment du change, peu importe la raison, il est de fait que le chien le mieux créancé peut, à un jour donné, vous surprendre par son manque d'instinct et d'intelligence. *Errare humanum est*. Si l'homme se trompe, à plus forte raison doit-on excuser son plus fidèle ami.

Jacques de Brézé cite dans son *Livre de la*

(1) En 1830, à la mort du duc de Bourbon qui avait épousé une princesse d'Orléans, ce prince laissa Chantilly, par testament, au duc d'Aumale.

chasse du grand Sénéchal de Normandie, comme une merveille, son chien Souillart.

« Pour prendre cerf à force n'est chien qui fust mieux duict, ait fait plus grandes traites

et moins failly de cerfs. » Souillart était tellement de change, paraît-il, que Robertet, greffier de l'ordre de Saint-Michel, le fit accou-

pler avec sa chienne braque d'Italie, blanche et orange, Baude, et leur descendance fit l'admiration de Salnove, en maintenant, dit-il, le droit au milieu de cinq ou six cents autres cerfs, jusqu'à ce qu'il l'eût porté par terre. Hum !... Démêler son cerf de meute dans cinq ou six cents autres cerfs me semble un tantinet exagéré. Salnove eût parlé de biches... et encore ! Cinq ou six cents, quel troupeau ! Tout Vendéen qu'il était, aurait-il, par hasard, fréquenté la Canebière ? Tout s'expliquerait alors.

De toutes les ruses du cerf, c'est le change qui lui est le plus profitable et qui donne aux veneurs le plus de soucis.

Peut-être, au train où vont les choses, les inventions modernes rendront-elles leur tâche facile, trop facile à l'avenir. Maintenant que les hommes sont parvenus à piloter ces grands oiseaux mécaniques au-dessus des plaines, des monts, des fleuves, des agglomérations, en franchissant les quelque huit cents kilomètres de cette invraisemblable randonnée du circuit de l'Est, personne n'oserait affirmer qu'avant qu'il soit longtemps, du haut d'un aéroplane docile à la main d'un valet de chiens, celui-ci ne suivra pas les évolutions de la chasse et,

de sa petite nacelle, ne signalera pas le change et ses conséquences aux cavaliers.

Jusqu'ici l'on assistait aux prouesses des hommes volants. Rien de ce qu'ils tentaient et réussissaient ne nous restait étranger. On admirait leurs efforts et l'on y applaudissait. Nous les regardions, à notre manière, comme des « surhommes », comme des exceptions à notre mortelle espèce. On voyait de ces isolés, dont le nombre irait grandissant, mais ne dépasserait jamais une fort petite moyenne. Aujourd'hui, il n'est plus possible de douter. Le circuit de l'Est a marqué la glorieuse étape vers la réalisation des espérances jugées hier encore impossibles, et le nombre des hommes volants s'est accru, en ces derniers temps, dans des proportions telles qu'il est permis d'envisager le moment où, du haut du ciel, partira une voix stridente criant : « Attention ! Votre animal s'est séparé. Les chiens ont tourné sur un daguet. Arrêtez-les et retournez sur le contre-pied. Tenez, votre cerf passe au Cr^{***}, se dirigeant vers ***. Je ne vais pas le quitter de vue. » Et, là-dessus, nous entendrons retentir dans les nuages la fanfare de la Royale ! Folie, me dira-t-on. Folie peut-être, mais ce rêve est-il donc impossible ?

Certes, nous n'en sommes pas encore là ; nous sommes même loin de ce point de perfection relative, où le meilleur type est reconnu et adopté, où les modèles se fixent, au moins dans leurs grandes lignes, comme il est arrivé pour l'automobile. Nous sommes encore dans la bataille, la bataille contre l'élément le plus insaisissable, le plus capricieux et le moins connu de tous ceux auxquels l'audace de l'homme s'est attaquée.

Mais nous ne pouvons fermer les yeux à l'évidence et au progrès. Des êtres humains se sont élancés vers les nues. Maintenant ils y séjournent, reviennent et repartent, tout cela par les simples moyens du bord. Leur fragile appareil peut lutter contre le vent, la pluie et les bourrasques, combattre victorieusement la tempête et arriver au but, malgré les éléments déchaînés.

Et vous voulez que je n'envisage pas une éventualité non seulement possible, mais probable ! Vous ne voulez pas que j'émette cette pensée téméraire qu'un jour ou l'autre nous verrons des hommes volants planer au-dessus de nos forêts et sonner des bien-aller !

Ne croyez pas, cependant, que cette perspective m'enchanter. Non, je souhaite, au

contraire, ne jamais voir se réaliser un pareil progrès, à la chasse bien entendu, car, du coup, il détruirait l'imprévu qui fait l'un des principaux charmes de nos laisser-courre.

Redescendons sur terre, et, puisque le moment n'est pas encore venu d'utiliser au profit de la vénerie les procédés nouveaux de la science aérostatique, voyons comment, avec les ressources dont nous disposons actuellement, nous pouvons arriver à maintenir le cerf de meute, alors qu'il s'est accompagné.

Tout d'abord, le piqueur qui connaît les qualités et les défauts de ses chiens se guide sur la façon d'enlever la voie, et, d'après leur manière de la suivre, il se rend compte facilement de ce qui se passe.

Il arrive parfois, dans certains équipages, que tous les chiens, soit par dégoût, soit par crainte, ne veulent plus chasser quand le change paraît et reviennent aux routes, derrière les chevaux. Rien n'est plus décourageant, rien n'est pire que cette mauvaise habitude. Il n'y a plus qu'à rentrer au chenil, car il ne subsiste aucune espérance de déhar-der le cerf, alors qu'ils mettent tous bas avec ensemble.

M. le Comte Le Couteulx a cent fois raison quand il dit : « Qu'ils marquent l'accompagné,

très bien ; qu'ils y chassent plus froidement, très bien encore, mais qu'ils lâchent leur cerf dans l'accompagné, c'est détestable, attendu que dans les forêts où il y a beaucoup d'animaux, vous arriverez à ne jamais prendre. » (*Manuel de la Vénérerie française.*) Heureusement, le cas est rare, et il reste, le plus souvent, quelques bons chiens tenaces qui sauvent la situation. Mais il faut prendre garde aussi que les chiens reviennent volontiers aux cavaliers, quand ils s'aperçoivent

que leur animal ne se trouve plus devant eux, qu'il s'est « déhardé » à leur insu. C'est dans une occasion pareille qu'est indispensable le coup d'œil d'un bon piqueur qui, connaissant les aptitudes de chacun de ses chiens, saisit en une minute ce qui se passe et sait ce qu'il convient de faire pour retrouver la voie.

« Le veneur, » écrit Ligniville, « qui ne cognoist et recognoist toutes les actions de ses chiens servants à la chasse et qui ne cognoist la voix de tous ses chiens, il n'est pas capable de les faire chasser à propos, ny de les secourir selon leurs actions aux désordres de chasse ; donc, cognoistre bien les chiens est très nécessaire à leur faire bien forcer leur droit à tel différend de voye double. Si mes vieux chiens parlent, je les secours subitement, à cause qu'ils ne crient jamais que le droit n'aille et soit à eux ; mais si se sont chiens d'un degré moins sages qui crient à tel temps ou qui ont quelque deffault en leur façon de chasser, je les secourre plus médiocrement. » Il est amusant de penser que Jean de Ligniville, grand veneur du duché de Lorraine et de Bar, écrivait ces lignes entre 1602 et 1632, et qu'à près de trois cents ans de distance, il n'y a pas un

GESTE EXPRESSIF

mot à retrancher de ses appréciations. Les allures des chiens dignes de confiance, quand naissent les difficultés, sont, en effet, curieuses à observer. Celui-ci tourne et retourne sur lui-même, introduit son nez dans chaque volcelet, sans parvenir à reconnaître la bonne piste de la mauvaise. Celui-là, plus entreprenant, se détache de ses camarades, « enveloppe », revient sur ses pas à la recherche de son cerf ; un autre, expressif dans ses gestes, explique au veneur qui l'encourage, en levant la patte de derrière sur la voie de l'animal de change, qu'il ne convient pas d'insister plus longtemps. « Tous les chiens n'ont pas mêmes manières lorsqu'il paraît du change », dit Bellier de Villiers ; « tel chien continue à être en meute qui suivra sans crier. Tel autre, par ambition, se laissant enlever, rallie les chiens qui ont tourné au change, chasse quelque temps, puis met bas et revient derrière les chevaux. Celui-ci s'en va franchement et hardiment sur le droit ; il le maintiendra tout seul et quand même... Celui-là, timide, tâte à la branche à chaque instant pour s'amuser, il siffle plutôt qu'il ne crie et il travaillera ainsi jusqu'à ce que, l'animal séparé, il défile sa voie à beau bruit. Enfin, un autre viendra de suite vous

retrouver ; il s'arrêtera bien pour écouter les autres chiens chasser, mais il ne témoignera pas l'ardeur de rallier. Lui parlez-vous ? il s'approchera pour vous caresser, en se plaignant, comme s'il réclamait votre aide. »

Et Goury de Champgrand, de son côté, remarque qu' « ils restent derrière et tournoient d'un air triste et inquiet, la queue basse ; vous avez beau les encourager, ils ne font que balancer et chasser avec crainte ».

On voit combien il est important, pour un piqueur, d'étudier à fond les menées de chacun de ses chiens de confiance, afin d'être fixé sur la situation, dans les moments critiques. Aussi, est-il permis de sourire, quand des affiches et prospectus annoncent pompeusement, lors de grandes ventes, que tel numéro est « garanti chien de change ». Oui, il l'est, en effet, mais à la condition d'être sous la direction du piqueur qui, l'ayant vu de près à l'ouvrage, a étudié sa façon de travailler. Qu'on le livre à un maître nouveau qui l'ignore ou qui chasse dans un pays si couvert, si marécageux qu'il lui soit matériellement impossible de se trouver présent à l'instant psychologique, le fameux chien de change, vendu avec toutes les herbes de la Saint-

VENTE PUBLIQUE

Jean, ne vaudra pas un clou entre ses mains.

Où vraiment l'on est en droit de se montrer indulgent, c'est quand un accompagnement vient à se prolonger outre mesure. Comment, alors, demander à nos pauvres toutous, même aux meilleurs, de reconnaître leur animal de meute, si, une heure durant, comme le fait se produit parfois, le cerf galope de concert avec d'autres animaux, qui finissent par être tout autant échauffés que lui? La distinction entre l'odeur de l'animal qui a couru et celle des autres n'existant plus, on serait injuste, vraiment, de trop compter sur leur sagacité pour qu'ils demeurent imperturbablement collés à la voie primitive.

Cet accompagné prolongé donne lieu à des surprises, que l'on peut expliquer à sa façon et qui n'en sont pas moins très claires, si, mettant son amour-propre de veneur à l'écart, l'on veut rester sincère. Pourquoi s'étonner, par exemple, de la puissance de résistance qu'offre un cerf dans certains cas? Pris après cinq heures de chasse où le change s'est montré à plusieurs reprises, n'est-il pas naturel de penser que, dans le cours de la journée, une substitution d'animaux se soit produite sans que personne ne s'en doute? On a décou-

plé sur une troisième tête et c'est une troisième tête, identiquement pareille, qui a été portée bas ; mais qui nous dit que c'est la même ? Les chiens n'ont à aucun moment témoigné d'hésitation, ils n'ont pas balancé une seconde au milieu du change.

Dès lors, il n'était guère possible de soupçonner qu'ils aient abandonné leur animal pour un autre. Quelques auteurs disent qu'on a la ressource du pied dont on peut tirer parti pour connaître si l'on est ou non dans la bonne voie. Entre un cerf dix-cors et un jeune cerf la différence est telle, en effet, que le volcelet donne une indication qu'il ne convient pas de mépriser. De même, si l'animal attaqué a une « connaissance », c'est-à-dire si l'une de ses pinces a une différence caractéristique avec l'autre, il ne sera pas difficile de se prononcer à coup sûr. Mais, en dehors de ces deux éventualités, c'est un leurre que d'espérer, par la seule vue d'un volcelet, pouvoir reconnaître l'animal de meute de celui qui ne l'est pas. Ne vous y attardez pas, car vous y chercherez, en vain, le secret que vous désirez découvrir, et vous n'obtiendrez que ce beau résultat : perdre votre temps et la chasse.

La troisième ruse du cerf est de dérouter les chiens en suivant les cours d'eau, qu'il sait devoir emporter, au fil du courant, l'odeur qui se dégage de son corps, ou bien de se

jeter dans un étang garni de jones épais, qui le dissimuleront à la vue de ses assaillants.

Si le cours d'eau est une rivière, le plus souvent fatigué, à bout de forces, il résiste difficilement au flot et préfère le descendre. Aussi, quand il est parvenu à atteindre l'eau avec une avance appréciable sur la meute, se dépêche-t-il de nager à toute vitesse, et, emporté par le courant, ne tarde-t-il pas à mettre entre lui et les chiens, qui arrivent à la berge d'où il s'est élancé, un intervalle suffisant pour les plonger dans l'embarras.

Quelques-uns traversent alors la rivière, tandis que les autres hésitent à affronter l'eau ; ne trouvant pas la voie sortante sur la rive opposée, ils ne sauraient que devenir, si le piqueur ne se hâtait pas, tout en sonnant, de longer le bas côté en aval, de telle sorte que, dans toutes les éventualités, l'animal ne pût leur échapper. S'est-il rasé le long des osiers, des souches d'arbres, des aspérités qui sillonnent les bords, en procédant ainsi, ils l'éventeront et le relanceront. L'on ne saurait scruter avec assez d'attention les replis des berges, tant il est aisé de passer à quelques mètres d'un cerf malin, bien dissimulé, dont les bois sont couchés sur le dos et dont le museau seul sort hors de l'eau ; les chiens mêmes le côtoient sans l'apercevoir et sans accuser sa présence le moins du monde.

Dans les étangs un peu vastes, où les joncs poussés en abondance permettent à l'animal de se cacher et empêchent les bateaux de circuler librement dans tous les recoins, il arrive que l'on soit obligé de l'y abandonner, même après les recherches les plus minutieuses. A ce propos, je me rappelle qu'une fois, étant resté plus de deux heures dans une

barque à sonder les parties fourrées d'une pièce d'eau, sans parvenir à découvrir nulle

part le cerf que je savais y être entré, je m'apprêtais à renoncer à mes tentatives, quand j'aperçus deux yeux brillants à mi-hauteur des roseaux. La lune éclairait bien le paysage, mais il m'était impossible de les approcher, la vase formant un obstacle insurmontable aux efforts du rameur. Ma foi, je pris ma carabine, et, grâce à la clarté relative de l'atmosphère, je pouvais encore distinguer le guidon. Pan ! je tirai une première balle, une seconde, puis une troisième. L'animal ne bougeait pas, et les deux yeux brillants, comme ceux d'un chat, continuaient à me fixer d'une façon impertinente. J'avais pourtant assez d'expérience pour être persuadé qu'au moins un de mes projectiles devait avoir

atteint le but. En désespoir de cause, je continuai mon exercice, mais, au quatrième coup, j'obtins un résultat différent cependant de celui auquel je m'attendais. L'un des deux yeux était éteint. L'autre tenait bon quand même et continuait à me narguer. Il fallut alors se rendre à l'évidence et reconnaître que, derrière les deux yeux, il ne pouvait exister d'animal vivant. Ce n'étaient, en effet, que deux vers luisants, posés côte à côte sur la pointe d'un roseau ! Après cette fusillade nourrie, il ne restait plus qu'à laisser là le cerf hallali et à sonner la rentrée au chenil.

Il n'y a pas que les rivières et les pièces d'eau qui soient recherchées par les cerfs pour dépister les chiens. Les petits ruisseaux, que l'on désigne sous le nom de « rus », sont fréquemment visités par eux au cours de la chasse, et ce genre de ruse met souvent les veneurs dans un terrible embarras, car, dans un ruisseau, toute trace de son passage disparaît. Les vieux chiens ne se laissent pas prendre à ce stratagème et, d'eux-mêmes, bordant les deux berges, ils suivent, le nez à terre, les fluctuations que décrit le fossé, jusqu'au moment où ils retrouvent la voie et l'empaument de nouveau joyeusement.

La ruse qui les trouble davantage et leur

fait perdre un temps précieux est celle de la double voie, surtout quand elle se produit

dans les petits cours d'eau. Un cerf vient-il à prendre de l'avance sur eux, à se « forlonger », selon l'expression employée en cette occasion, il a recours à ce moyen ingénieux qui consiste à galoper dans le fond d'un fossé plein d'une eau courante, puis à rebrousser brusquement chemin en suivant son contre-pied. On devine les effets infaillibles de cette manœuvre. Les chiens qui suivent les rives du fossé, ainsi que je l'ai dit plus haut, ne trouvant, et pour cause, aucune voie en sortant, iraient indéfiniment ainsi, tournant le dos à la vraie piste, si le piqueur, qui connaît son métier, ne s'empressait de les rappeler en arrière sur le « contre » et ne relevait le défaut qui menacerait, autrement, de se prolonger.

Cette double voie dans les rus se produit souvent sur terre. Mais, là encore, des chiens bien créancés prennent d'eux-mêmes leur retour, sans qu'il soit besoin de leur prêter appui. Le seul danger qui peut se présenter provient de chiens légers qui, dans une allée et venue du cerf, ne discernant pas la vraie voie de la mauvaise, entraînent les autres sur le contre-pied. Pour ces chiens-là, pas de pitié. Ils sont bons à pendre, car, en les gardant,

on a vite fait de gâter un équipage tout entier. J'en ai connu qui, hurlant à pleins poumons, ont ainsi emmené meute, cavaliers et piqueurs à des kilomètres, sans que l'on puisse soupçonner l'erreur.

En plus de cet accident qui, dans les doubles voies, peut survenir, il en existe un autre, beaucoup plus fréquent, dû à la légèreté impardonnable de certains invités, et dont, pour ma part, j'ai été souvent le témoin exaspéré. Un cerf, par exemple, est parvenu à distancer les chiens, et, profitant de son avance, quitte les fourrés pour suivre un chemin où il peut détalier à l'aise sans embarrasser ses bois dans les branches. Il va ainsi à perte de vue, puis revient sur son contre-pied pendant 500 mètres, avant de se jeter de côté. Cette manœuvre bien connue serait facile à déjouer si les cavaliers, enflammés par le spectacle enchanteur de la meute filant à belle allure sur la route, ne s'attachaient à la queue des chiens, criant et les encourageant de la voix et de la trompe. Or, quand ils sont arrivés au point où l'animal a fait demi-tour, un défaut est inévitable, et les cinquante cavaliers qui ont galopé ainsi ont si bien foulé la voie, qu'il devient impossible de la relever. Allez

donc demander aux chiens de découvrir un volcelet sur le chemin qu'ils ont parcouru, quand deux cents sabots ont labouré la terre ! On perd, par la faute de l'assistance, beaucoup de temps à retrouver la refuite du cerf, qui profite de cette maladresse pour se livrer à loisir à des ruses nouvelles et pour créer un tel embarras à ses poursuivants qu'ils sont obligés, à la nuit, de l'abandonner et de sonner la retraite manquée.

Il existe encore, pour le cerf, plusieurs façons de dérouter les veneurs au cours de la chasse. Je n'en citerai que deux, avant de clore le chapitre relatif à ce sujet.

Quand il est fatigué, l'animal porte la tête basse ; mais aperçoit-il quelqu'un, aussitôt il s'empresse de la relever et d'affecter un air dégagé, qui donne l'illusion d'un autre cerf venant seulement de bondir. Sa tactique est bonne, et l'on s'y laisse prendre volontiers ; même après avoir fourni une longue randonnée, il peut sembler si frais, si vigoureux que l'on serait tenté de le regarder comme du change et d'arrêter les chiens.

Son instinct bien naturel de conservation lui suggère encore cette autre idée, que l'on aurait de la peine à croire possible, si, dans

la pratique, on n'avait constaté qu'elle a, en effet, germé dans son cerveau. J'ai assisté une fois à cette scène surprenante, dont j'affirme l'authenticité, tant je sens que mon récit peut sembler une gasconnade.

Car ès déduiz les aventures
Souvent y aviennent si dures
Que jamais cil ne le croiroit
Qui des déduiz rien ne savoit (1).

Nous chassions dans les bois d'Ourscamps, depuis deux heures, un cerf dix-cors qui, sentant ses forces s'épuiser, cherchait à gagner la rivière d'Oise. Il en était distant de plusieurs centaines de mètres, mais, pour l'atteindre, il lui fallait traverser un petit pré, semé d'arbres et traversé par un cours d'eau étroit. A ce moment précis, je débouchais de la route en cet endroit découvert, sur lequel déjà il s'était engagé. Subitement, m'apercevant, il s'arrête et, aussi tranquille que l'eût été un cerf n'ayant pas été chassé, il se met en demeure de brouter l'herbe devant mes yeux. J'aurais juré qu'il venait de quitter sa reposée pour manger, tant il semblait frais et dispos. Sa supercherie, malheureusement

(1) GACE DE LA BIGNE. « *Le Deduict du roi Jean* » (XIV^e siècle).

pour lui, ne lui fut d'aucun secours, car la meute survenue quelques instants plus tard l'obligeait à reprendre sa course, et, cinq minutes après, il battait l'eau, entouré par les chiens qui le noyaient aussitôt.

RUSE DE CERF

VIII

LA CHASSE ET L'HALLALI

PRÈS avoir décrit la manière d'aller au bois, d'attaquer, de déjouer les ruses principales du cerf, j'arrive au moment où les chiens découplés ont pris la voie où, en un mot, la chasse proprement dite commence.

Tout le monde se précipite, tous les veneurs et invités, surexcités par la vue de cette meute compacte, emportée dans son ardeur, galopent à sa suite ; le maître d'équipage, le piqueur ont beau s'escrimer à les calmer pour qu'ils ne devancent pas les chiens, qu'ils ne les « enlèvent » pas, qu'ils attendent que les derniers aient traversé le chemin pour continuer, vains efforts ! On les voit, malgré des objurgations répétées, couper et fouler la voie, sillonner les enceintes dans tous les

sens. Pour un rien, on croirait qu'ils ont l'intention de forcer le cerf à eux tout seuls. Ah ! que d'Yauville avait raison, quand il s'élevait contre cette catégorie d'amateurs néfastes « partant à toutes jambes, en criant et sonnant et en faisant plus de bruit que les chiens... Ont-ils vu passer le cerf à une route, ils courent aussitôt à la route d'après, pour le revoir encore ; ils ne s'inquiètent pas si les chiens viennent ou s'ils ont manqué de voie ; quelquefois, ils veulent bien attendre les premiers chiens ; mais, du moment qu'il y en a deux ou trois de passés, rien ne les arrête. Le cerf voudrait-il passer la route dans laquelle ils galopent, ils le forcent à faire un retour ; les chiens qui viennent dans la voie sortent à la route et courent après les chevaux qu'ils voient devant eux. » Et lorsque, par leur faute, les chiens ne savent plus où donner de la tête, que les piqueurs s'évertuent à retrouver la voie, que, dans ce but, ils se décident à fouler quelques enceintes, « chacun y entre franchement, mais bientôt, l'un trouve un chemin qu'il suit, l'autre un faux-fuyant qu'il ne quitte plus ; un autre se tient au frais au milieu d'un planitre et sonne de temps en temps un

langoureux requêté. Approche-t-on de plus près, on en entend deux qui font la conversation ; on en trouve un autre qui longe nonchalamment le chemin qu'il a rencontré ; un autre, dans l'enceinte, à force de *hou* répétés, engage son cheval à se tenir tranquille ; chacun a perdu courage ; on ne voit plus de ressource, et l'on attend avec impatience le premier ton de la retraite qui a bientôt rassemblé tout le monde. »

Quel maître d'équipage oserait taxer d'exagération ces observations si fines de d'Yauville ?

Nous les avons vus à l'œuvre ces maudits « coureurs », ainsi qu'il les appelle, qui ont sur la conscience plus d'un cerf manqué par leur faute. La déveine veut qu'en plus d'un gosier puissant, certains portent une trompe dont ils font un usage déplorable, sonnant hors de propos, pour le seul plaisir, je le crois vraiment, de faire du bruit. Un exemple, entre mille, me vient à l'esprit. Il était cinq heures du soir. Le jour commençait à baisser lorsque le cerf que nous chassions s'accompagna dans le Mont Saint-Marc (forêt de Compiègne), au-dessus des étangs de Saint-Pierre. Les bons chiens mettent bas. Il n'est

pas douteux que l'animal s'est séparé de la harde ; mais où le retrouver ? On retourne en arrière, on prend les grands devants, on traverse les enceintes, mais en vain ; et la nuit avançait rapidement. On s'apprêtait, de guerre lasse, à envelopper dans une autre direction, quand, tout à coup, une fanfare retentit au loin. C'était le bat-l'eau. Grande joie ! Vite on rameute les chiens, on se précipite aux étangs de Saint-Pierre, on s'enquiert auprès du veneur qui avait perlé sa fanfare avec une maestria incomparable.

« Où est-il ? Est-il sorti ? » lui crie-t-on de toutes parts.

Penaud, et il y avait de quoi, il avoue timidement qu'ayant aperçu dans le lointain un sillage dans l'eau, produit par un animal dont il ne pouvait distinguer la forme à cause du manque de lumière, il avait cru nous rendre service, sachant l'embarras où nous nous trouvions, en nous avertissant que le cerf battait l'eau. Il n'y avait qu'un malheur à ce récit : son cerf n'était autre que trois canards qui, à l'extrémité de l'étang, déambulaient paisiblement à la queue leu leu. Un rire inextinguible suivit cette découverte et nous consola de l'erreur commise, tout en

UN BAT-L'EAU MALHEUREUX

pestant, une fois de plus, contre les veneurs improvisés ou imprudents.

Dieu préserve, en chassant, toute sage personne,
D'un porteur de luchet qui mal à propos sonne.

Ces « fâcheux », que Molière a fustigés de si jolie façon, ont existé à toutes les époques. Il s'en trouve même parmi les piqueurs qui tombent, eux aussi, dans le travers d'abuser de la trompe ou de s'en servir mal à propos, loin de la chasse, par exemple, pour faire croire qu'ils sont avec leurs chiens.

Le duc de Bourbon mettait ces hommes à l'amende de 10 francs pour calmer leur ardeur, et il n'avait pas tort. On ne se fait pas idée, en effet, combien les chiens rallient facilement à la trompe de leurs maîtres, et, par conséquent, sont disposés à quitter la voie, s'ils entendent le piqueur sonner. Ils croient qu'il appuie une autre chasse et abandonnent la leur pour le retrouver.

En plus des « coureurs » qui se disent veneurs, de ceux qui lancent sans discernement dans les airs des « vues » et de gais « bien-aller », il existe encore une autre source d'ennuis que je qualifierai de plaie, parce qu'elle se renouvelle sans cesse et que

nul ne peut l'éviter. Je veux parler des donneurs de renseignements, certes, pleins de bonne volonté, mais au dire desquels il est prudent de n'ajouter foi qu'avec la plus grande circonspection. Je ne vais pas jusqu'à prétendre, comme Goury de Champgrand, qu'il « ne faut jamais rien tabler de certain sur leurs propos, car ils imaginent souvent avoir vu le contraire de ce qu'ils ont vu réellement, et qu'il y en a même quelquefois d'assez malins pour vous tromper de gaieté de cœur » ; non, je ne croirai jamais à de si noirs desseins ; mais, cependant, on ne saurait trop se montrer méfiant, car ils vous induisent si souvent en erreur que l'on devient sceptique, que l'on finit par douter de leur parole, alors même que leur renseignement mérite une entière créance. Que de fois n'avons-nous pas entendu, dans un défaut, corner à nos oreilles des propos de ce genre : « Vous êtes sur du change depuis dix minutes. J'en suis certain. Vous voyez bien que les chiens balancent. J'ai vu votre cerf, n'en pouvant plus, couché dans une mare à quatre pas d'ici. Venez avec moi, je vais vous le montrer. » Et l'on y va, et l'on fait bondir un animal frais ! Une autre fois, autre guitare. Tous les

LE DONNEUR DE RENSEIGNEMENTS

chiens ont tourné sur des biches. « Mais ce n'est pas possible », vous récriez-vous. « Écoutez-moi bien », reprend votre interlocuteur. « J'étais au carrefour X, quand défile sous mes yeux, aussi distinctement que je vous vois, une harde de cinq biches. » — « En êtes-vous certain ? » lui demandez-vous anxieux et surpris. — « Voyons, mon cher », ajoute-t-il, presque froissé que vous sembliez émettre un doute sur ce qu'il avance, « je ne suis pas aveugle ; je vous dis que je les ai vues à vingt pas de moi, qu'il n'y avait aucun cerf avec elles et que, derrière, venaient, à une centaine de mètres, tous les chiens sans exception. » Une déclaration aussi formelle, émanant d'un veneur qui connaît la chasse, a le don d'ébranler, il faut l'avouer, les plus endurcis. Cependant cette réflexion vient à votre esprit : « Tricolore, Cajeolant, Baliveau et tant d'autres excellents chiens ne chassent pas les biches. Ils mettraient bas... » Et alors, si, devant votre ami pétrifié de tant d'audace, abasourdi de votre entêtement indécrottable, vous poursuivez votre chemin et cherchez à éclaircir le mystère, que finissez-vous par découvrir ? Simplement ceci : que les biches ont suivi la même coulée que le cerf, à

quelques minutes d'intervalle, et que, arrivé juste au moment du passage des biches, le donneur d'avis n'a pu apercevoir le cerf qui les avait précédées.

Voilà comment, à la chasse, on peut commettre des erreurs irréparables sur de faux renseignements.

Toutefois, quand l'on touche à la fin de mars, il faut se méfier de ses chiens, même des plus sages à l'ordinaire. Pourquoi, à cette époque, les meilleurs se laissent-ils aller à chasser des biches ? Je ne me charge pas de l'expliquer. Mon père, pour excuser cette faute de lèse-vénérerie, pour échapper à cette « honte », se contentait d'énoncer cette formule : « Que voulez-vous ? mes chiens ont le nez si fin, que vous pouvez être assurés que la biche qui est devant eux porte un cerf mâle dans ses flancs. » Et comme l'on n'y allait pas voir, le public émerveillé restait bouche bée.

Donc, la plupart du temps, en fin de saison, l'invité qui avait constaté les écarts fâcheux de quelques bons chiens avait raison, et « Tricolore, Cajeolant et Baliveau », pivots de l'équipage, se déshonoraient ce jour-là.

Il y a des cas où les excuses sont admises

à l'égard des personnes qui vous donnent des renseignements, tant il est aisé d'être induit en erreur dans les circonstances suivantes, auxquelles j'ai moi-même assisté plusieurs fois dans ma vie.

On découple les chiens d'attaque sur un magnifique cerf dix-cors, dans les premiers jours de mars. Un cri d'admiration s'échappe de l'assistance quand il sort de l'enceinte, à quelques pas du carrefour. Majestueux, il

s'arrête un instant dans la route pour regarder tout ce monde assemblé, ce qui donne le temps à chacun de bien l'envisager. « Il

porte douze », dit l'un. « Non, quatorze », réplique l'autre. « J'ai vu à l'empaumure cinq andouillers », ajoute un troisième. Bref, on est d'accord sur la beauté et l'envergure de ses bois. Les chiens de meute découplés, la chasse suit son cours deux heures durant, quand, arrivé à un carrefour avec un groupe de veneurs, je vois distinctement passer à deux cents mètres environ de moi une harde d'animaux; et aussitôt, dans un accord unanime, chacun de s'écrier : « Notre cerf n'y est pas ! » En effet, comme eux, j'avais remarqué son absence, qui, du reste, n'était pas difficile à constater, aucun animal de la harde n'ayant de bois sur la tête, et ceux du cerf de chasse devant singulièrement émerger au-dessus des autres. Pourtant, les chiens suivaient la voie sans la moindre hésitation. Ils étaient presque à vue des animaux. On croyait, à les entendre, que l'on allait bientôt sonner l'hallali. Déjà, circulaient autour de moi des bribes de conversation dans ce genre : « Ce sont des biches, et il n'arrête pas les chiens ! Nous le laissons au carrefour X, j'en suis sûr », etc., propos qui semblaient assurément fondés, et j'allais commettre la fâcheuse gaffe de rappeler les chiens,

lorsqu'un récri formidable m'annonça les abois. « C'est une biche blessée. Peut-être un sanglier qu'ils abuttent », s'écrie-t-on autour de moi. Un instant après, tous ces pronostics

tombaient à plat. Notre cerf forcé tenait aux chiens... Seulement, au lieu de ces bois qui, à l'attaque, avaient causé l'admiration de l'assistance, il n'avait plus rien sur la tête. En traversant les taillis, en se faufilant dans les gaulis épais, il les avait perdus tous deux en route.

Bien souvent encore, si l'on écoute les renseignements donnés par des personnes manquant d'expérience et même en ayant acquis, on est sujet, dans un défaut, à mettre les chiens sur du change, sur un animal frais qui vient d'être vu par corps et qui, chose

étrange, semble exténué, car rien ne ressemble plus à un cerf pris qu'un cerf qui a couru un quart d'heure. Il a suffi que la chasse ait passé auprès de lui, qu'il ait été effarouché, qu'il soit parti au galop poursuivi par un ou deux chiens et qu'il croise, quelques instants après, la véritable chasse, pour que l'on se figure, en le voyant, que l'animal de meute n'est autre que lui. De là, cris, appels forcés, auxquels on a la faiblesse de céder. On enlève les chiens mal à propos pour les mettre sur cette voie nouvelle, et, cette faute capitale, ils vous la font sentir par leur mollesse à la suivre.

Que l'on se rappelle ce principe : enlever les chiens est pour eux une détestable leçon. Nous avons une tendance marquée à oublier qu'ils sont pourvus d'un instinct dont nous sommes totalement sevrés, qui les guide mieux que nous ne pouvons le faire. Ne nous créons donc pas bénévolement des difficultés ; n'embrouillons pas de gaieté de cœur la situation. Les Espagnols ont une façon pittoresque d'exprimer cette idée : « No metere, » disent-ils, « en camisa de once varas », ce qui signifie : « Ne marchez pas avec une chemise flottante plus longue que vous. »

C'est également l'avis de d'Yauville, qui l'expose ainsi : « On ne doit jamais enlever les chiens quand ils sont dans la voie ; on a souvent bien de la peine à résister aux cris redoublés qui y invitent, mais il ne faut pas se laisser entraîner. Comme un ancien veneur disait que le moyen le plus sûr pour ne pas perdre la chasse était de ne pas quitter les chiens, le moyen le plus certain de ne pas perdre la voie du cerf est de ne le pas quitter, autant que cela se peut. Rien, je le répète, ne rend les chiens plus volages et plus libertins que de leur faire quitter la voie quand ils chassent. Un équipage dans lequel on aurait cette mauvaise méthode ne serait certainement jamais ni sage ni docile. Les chiens que l'on enlève habituellement courent au moindre cri et au premier son de trompe, aussitôt qu'ils sont à bout de voie, et même sans qu'on les appelle ; du moment qu'ils ont quelque embarras, ils sortent tous aux routes et courent après tous les chevaux qu'ils aperçoivent. »

Cependant, il serait absurde de s'entêter outre mesure, quand les chiens, totalement désemparés, ne parviennent pas à surmonter un long défaut. C'est affaire de tact, et s'aven-

turer à les faire chasser là où il leur est devenu impossible de relever la voie, à les laisser tourner et retourner en rond dans les mêmes parages sans aucune chance de succès, c'est vouloir terminer la journée par une retraite manquée.

Le bon veneur, dans ces conjonctures, prend un parti décisif : il emmène la meute derrière son cheval et enveloppe, au petit trot, à une assez grande distance, sur la fuite présumée du cerf, en observant ses chiens et en leur parlant pour les engager à ne pas suraller la voie de l'animal.

Au cours de cette manœuvre, il se peut qu'ils en rencontrent d'autres, qu'ils s'arrêtent pour les flairer, mais les vieux malins indiquent tout de suite qu'il ne faut pas persister, que c'est du change, et l'on n'aura qu'à continuer jusqu'au moment où, cette fois, tous se récriant à l'unisson annonceront avec entrain que le cerf de meute est retrouvé : instant délicieux, qu'apprécient aussi bien les veneurs véritables que les plus indifférents.

Il n'y a pas que les renseignements des assistants dont il faut se méfier ; ceux des paysans, des « ailleurs au bois », des ouvriers employés dans la forêt sont également sus-

NE PAS QUITTER LA VOIE

ceptibles de faire perdre la chasse aux plus clairvoyants. Pourtant, leurs indications sont

souvent précieuses à recueillir, et, quand on ne sait dans quelle direction tourner ses pas, l'on aurait grand tort de les négliger. Je n'en veux citer qu'un exemple, parce qu'il est amusant. Après une randonnée superbe à travers la forêt de Compiègne, le cerf, un dix-cors, était parvenu à mettre l'équipage en défaut. Tous nos efforts pour le retrouver demeuraient stériles. Une seule chance de salut subsistait, pensais-je, parce que j'avais remarqué que trois des meilleurs chiens, plus malins

que les autres, avaient disparu et devaient avoir su vaincre les difficultés inextricables où nous nous débattions. Il fallait les retrouver à tout prix, et, dans ce but, envelopper vite du pays avec l'espoir d'en avoir quelque part connaissance. Cette manœuvre, je désirais y procéder sans donner l'éveil. J'y réussis et embarquai mon cheval au galop. Mais, bientôt après, tout le monde me suivait à grande allure, sans parvenir à me rattraper. Ils en étaient réduits à suivre le volcelet de mon cheval, et, comme je ne m'arrêtais nulle part, ils en concluaient que j'avais eu l'heureuse chance d'avoir retrouvé les quelques chiens qui maintenaient l'animal. Enfin, haletants, toujours suivant ma piste, ils arrivent au passage à niveau d'une ligne de chemin de fer. « Holà ! Monsieur, » crie l'un d'eux au garde-barrière. « Y a-t-il longtemps qu'il est passé ? » — « Environ cinq minutes. » Et tous, réjouis d'apprendre que le cerf n'a plus d'avance sur eux, ne doutent pas qu'ils ne rejoignent la chasse avant qu'il soit longtemps. « Est-il grand ? » veut préciser l'un des veneurs. — « Je crois bien, » lui répond l'employé qui, de longue date, connaît ma haute taille ; et, non content

de cette nouvelle qui accentue l'exactitude du renseignement, puisque l'animal était un vieux dix-cors, il exige plus de détails encore. « Il avait chaud ? » — « Dame ! il était en nage. » Il n'en fallait pas plus pour donner courage à mes amis. Un grand cerf ruisselant de sueur, c'était bien là une indication précieuse. Repartis au galop, ils passent, suivis de la meute presque entière, d'un chemin à un autre, d'un sentier à une route ferrée, toujours à la poursuite de leur fuyard invisible, sans toutefois entendre ni chiens ni trompe. « S'il ne sonne pas, » se disent-ils, « c'est qu'il est épouffé, et, si les chiens ne crient pas, c'est qu'ils sont peu nombreux. » Enfin, ils m'aperçoivent arrêté au carrefour, la toque à la main, prêtant l'oreille aux échos de la forêt. Coup sur coup les questions s'entre-croisent : « Eh bien ! Vous les avez perdus ? où sont-ils ? » — « Qui, quoi ? » interrogeai-je à mon tour. — « Mais la chasse ! » me hurle-t-on. — « La chasse ? Je ne l'ai jamais rejointe depuis le défaut, » finis-je par avouer. « Cependant », répond la troupe en chœur, « elle ne doit pas être loin d'ici, puisque le garde-barrière nous a affirmé avoir vu le cerf et nous en a même fait la descrip-

tion : très grand, ayant extrêmement chaud. Comment n'avez-vous rien entendu ? » Les plus avisés, comprenant sans peine le qui-proquo, prirent le parti de se taire, et voilà comment des renseignements, topiques à première vue, demandent à ne pas être accueillis trop à la légère.

Donc, amis veneurs, vous ne sauriez trop prendre de précautions à cet égard, si vous ne voulez pas tomber d'un embarras momentané dans un gâchis complet.

Qu'il me suffise d'ajouter qu'à côté de ces cavaliers qui galopent en tous les sens, qui sonnent sans rime ni raison, qui donnent de faux renseignements, il y en a d'autres, en revanche, qui préfèrent garder un mutisme désolant et une réserve excessive, plutôt que de nous venir en aide, tant est grande leur crainte de se tromper. Ils ont parfaitement vu ce qui se passait, ils ont assisté à la faute que vous commettiez, et, au lieu de vous éclairer d'un mot, ils se taisent, aimant mieux contribuer au grabuge général, en ne vous parlant pas franchement.

En quoi le « juste milieu », si cher au roi Louis-Philippe, est aussi difficile à atteindre à la chasse à courre qu'en politique.

FIN DU QUIPROQUO

Heureusement que, le plus souvent, quand le temps est propice et que la voie est bonne, l'on n'a qu'à laisser les chiens tranquilles. Ils s'acquitteront mieux de leur besogne à eux tout seuls qu'avec le secours de qui que ce soit ; mais, comme il est impossible de demander à ceux qui sont âgés, je veux dire aux chiens qui ont de cinq à sept ans, de conserver le même pied que les jeunes, il est bon de prendre les deux mesures suivantes : en premier lieu, formez un relais de ces vétérans qui n'ont qu'un tort, celui de n'avoir pu conserver leur train, mais qui sont encore susceptibles de rendre service après une heure de chasse, alors que la fougue de leurs cadets se sera dissipée. Ils ne seront ainsi plus dominés par eux, et, si l'on parvient à les donner à propos, on aura, dans les moments critiques, d'excellents auxiliaires.

Autrefois, les maîtres d'équipage avaient la funeste habitude de ne pas s'en tenir à ces sortes de relais ; on en créait d'autres, composés de jeunes chiens, que l'on dispersait dans la forêt, pour être découplés lorsque la chasse venait à passer dans leur voisinage. Qu'en résultait-il ? Les bons chiens, fatigués

d'avoir couru depuis l'attaque, se dégoûtaient de se trouver avec des camarades qui, tout frais émoulus, prenaient la tête, les épuisaient, et ils finissaient, ne pouvant plus les suivre, par lâcher pied petit à petit. D'autre part, ceux qui venaient d'être découplés partaient comme des écervelés, et, n'ayant aucune connaissance de l'animal chassé, tournaient promptement sur le change. Cette détestable méthode se pratiquait encore à la vénerie impériale de Napoléon III. Je crois que la raison qui l'avait fait adopter provenait du désir que l'on éprouvait en haut lieu d'abrégier le plus possible un sport que le souverain n'aimait pas. Ce système de relais à jet continu avait l'avantage d'essouffler en 20 ou 25 minutes un animal nullement forcé. Quand je dis un animal, je me trompe, car bien souvent la journée ne se passait pas sans qu'il y eût plusieurs cerfs hallali, et il ne pouvait en être autrement avec cette multitude de chiens qui battaient les coins les plus reculés de la forêt.

Le but, toutefois, était atteint. L'on était certain d'avoir la curée aux flambeaux, spectacle splendide que l'Empereur tenait en particulière estime.

En dehors de ce relais de vieux chiens, qui a son utilité à l'occasion, l'autre moyen de chasser avec toute la meute groupée en un seul faisceau consiste à arrêter de temps en temps la tête, afin que les derniers rallient aux premiers, puis, une fois réunis, à les laisser reprendre la voie ensemble. Contrairement à la chasse du sanglier, ou agir de même est une faute capitale, ou il est indispensable de les rallier en portant toujours en avant les traînants, la chasse du cerf autorise cette manœuvre, à la condition, toutefois, que l'on en fasse un emploi judicieux. Déjà, en son temps, Jean de Ligniville recommandait cette tactique, tout en usant de prudence dans la pratique : « Or, » écrivait-il, « avant que repartir, je diray aux jeunes veneurs que arrester les chiens en chassant est chose belle et plaisante et bonne et faict d'admirables effets de vénerie, pourveu qu'ils soient arreztez à propos et en lieu propre et convenable pour les arrester. »

De son côté, d'Yauville nous dit « qu'un des meilleurs moyens de rendre les chiens dociles et de les accoutumer à se rallier, est de les arrêter de temps en temps dans la voie du cerf, et de les y tenir pendant

quelque temps sous le fouet. Cette méthode, » ajoute-t-il, « a beaucoup d'avantages pour la bonté d'une meute et pour l'agrément de la chasse. Les chiens s'accoutument à entendre leur nom et à s'arrêter; ils se calment pendant qu'on les tient sous le fouet et chassent plus sagement après; le cerf prend de l'avance et ils se servent plus de leur nez pour chasser une voie plus froide; ils s'accoutument à démêler les retours que le cerf aura faits plus fréquents, étant moins pressé. On chasse avec plus de chiens, parce qu'on rallie tous ceux qui, commençant à se fatiguer, suivent de loin dans la voie, ceux qui sont essoufflés et qui suivent les chevaux le long des routes, ceux qui, embarrassés par le change, ne le chassent que mollement; ils viennent se rallier aussitôt qu'ils entendent le bruit que font les autres qu'on tient sous le fouet, les cavaliers se rallient aussi, et les chiens et les chevaux reprennent haleine. »

La divergence essentielle qui existe entre cette méthode de ralliement employée à la chasse du cerf et celle en usage pour forcer un sanglier me permet de dire qu'il ne faut pas s'attendre à chasser également bien ces animaux avec le même équipage. Assurément,

LA CHASSE DU SANGlier

les chiens qui auront goûté de la voie du sanglier, plus chaude que celle du cerf, l'empaumeront avec vigueur, et, s'ils sont peu sous le fouet, c'est-à-dire peu dociles, s'ils s'affranchissent de la timidité qui sied, au contraire, à l'autre genre de chasse, ce sera à merveille. Ils donneront entière satisfaction à leur maître. Mais que vous tombiez sur un sanglier qui tue vos meilleurs chiens de change pour le cerf, si difficiles à dresser, quel désastre, alors, le jour où vous voudrez découpler sur ce dernier animal. Il est évident que les inconvénients de ce « dualisme » disparaissent, en partie, dans les pays clairsemés d'animaux, puisque les chiens, au cours de la chasse, n'ayant qu'une seule piste sous le nez, sont bien obligés de s'attacher à elle. Mais, dans les bois où les cerfs abondent, où il est indispensable d'avoir des chiens presque craintifs pour réussir, tout l'opposé, en somme, des qualités exigées pour chasser le sanglier, je ne m'avance pas en disant qu'il est impossible de courir convenablement ces deux espèces d'animaux avec le même équipage, je suis même tenté d'écrire deux sortes d'animaux, quels qu'ils soient.

Comme en toutes choses, l'on cite des

exceptions. Ainsi, Dangeau raconte que « le 10 juillet 1700, le Roi courut le chevreuil avec les chiens de M. le comte de Toulouse et, dès que le chevreuil fut pris, il fait attaquer un daim par les mêmes chiens et le prit aussi ».

De même, en 1863, l'excellent équipage de M. Desvigne, qui chassait alors

dans la forêt de Chantilly, prit un cerf et un chevreuil le même jour avec les mêmes chiens, ce qui excita l'admiration générale des veneurs.

Moi-même, j'assistai à l'hallali d'un sanglier et d'un cerf portés bas l'un après l'autre, dans la même journée, par l'équipage de mon père en forêt de Compiègne, à cette époque dégarnie d'animaux à la suite de la guerre de 1870-71. Aujourd'hui qu'elle est repeuplée, la tentative serait risquée. Que prouvent ces exemples? Que l'on peut, il est vrai, forcer deux animaux de race différente dans la même

journée avec les mêmes chiens? Oui. Mais il conviendrait de nous éclairer sur la manière dont ils ont été pris, car tel est le point délicat. Un chien, à lui tout seul, est capable d'amener un cerf, un daim et un chevreuil à l'hallali, mais il n'en résulte pas pour cela que l'on puisse se vanter d'avoir assisté à un brillant laisser-courre.

Cette digression sur les divers animaux chassés avec le même équipage m'a un peu écarté de mon sujet. J'en étais resté aux avantages indiscutables que présente l'excellente habitude d'arrêter la tête des chiens, afin de laisser aux retardataires le temps de la rallier.

Je sais bien que les amateurs dont le seul but de la chasse à courre consiste à galoper n'apprécient guère ces charmants instants de répit où, sous la futaie, le piqueur, au simple signe de son fouet levé, tient en respect toute une meute, qui manifeste son impatience par des aboiements furieux. Pas un des chiens ne bouge; les yeux fixés sur leur maître, ils semblent le supplier de leur rendre la liberté au signal convenu qui leur permettra de reprendre leur course. Quel plus beau spectacle, en vérité, peut-on demander?

Mais le fouet s'est abaissé, et voilà tous les chiens repartis, exprimant à leur façon leur joie extrême. La conséquence de cet arrêt ne tarde pas à se faire sentir. Le cerf ayant pris de l'avance, la voie est devenue plus froide et l'allure de l'équipage se ralentit. On peut, dès lors, suivre les chiens sous bois pas à pas, et rien n'égale cette fin de chasse où, mêlés à eux, les veneurs jouissent de leur travail, sonnant « bien-aller » sur « bien-aller ». Tout à coup un « Taïaut » retentit et le bruit assourdissant de la meute redouble. Le cerf vient d'être relancé.

Si c'était du change? L'anxiété se dessine sur les visages. Mais non, les bons chiens chassent; aucune crainte n'est de mise; c'est bien lui. Dès cet instant, la pauvre bête se fait battre, comme le ferait un lapin, de buisson en buisson. On sent qu'elle est parvenue au bout de ses forces. De temps à autre, un silence se produit. Rasée dans un paquet de fougères, elle a dérouté les chiens qui ont passé à ses côtés sans l'apercevoir. Mais ils ne tardent pas à découvrir sa retraite, et maintenant, hallali courant, elle cherche une corde de bois, un arbre, un mur, une maison pour s'y acculer et

défendre sa vie de son mieux. Mais la nature, qui l'a dotée d'armes terribles, ne l'a pas rendue méchante de caractère, et, bien qu'elle

fonce sur ses assaillants quand ils se montrent trop audacieux ou les frappe de ses pieds de devant, elle en blesse peu et en tue rarement.

Je dis intentionnellement « pauvre bête », car, autant les divers épisodes qui précèdent l'hallali sont captivants, autant je voudrais supprimer ses derniers moments, si pénibles aux cœurs compatissants. Au moins, dans cet ordre d'idées, convient-il, à mon sens, de les abréger le plus possible et de ne pas pousser la cruauté jusqu'à les faire durer outre mesure, ainsi que cela se passe dans de nombreux équipages. Je n'ignore pas que, pour rester dans les traditions séculaires de

la vénerie, l'on croirait donner une entorse à ses principes en servant l'animal autrement qu'avec le couteau. Mais, malgré la meilleure bonne volonté du monde, il arrive parfois que l'on soit dans l'impossibilité absolue de raccourcir la fin de ces interminables hallalis. Vient-il à tenir dans un endroit découvert, sans abri pour se garer au besoin, on risque fort, en s'approchant, de recevoir sa visite et d'être victime de l'un de ses andouillers. L'on attend alors qu'il se déplace, pour profiter d'un moment plus favorable, et le temps s'écoule ainsi lentement, d'autant plus lentement que la crainte de recevoir un mauvais coup paralyse vos mouvements. Prudence est mère de sûreté, dit le proverbe ; ne serait-elle pas un peu cousine germaine de la peur ? Dans *les Soirées de Saint-Pétersbourg*, Joseph de Maistre remarque que Charles-Quint se moqua plaisamment de cette épitaphe, qu'il lut en passant : « Ci gît qui n'eut jamais peur », et il continue : « Et quel homme n'a jamais eu peur de sa vie ? » sentiment si difficile à définir, tant il varie de nature suivant les individus et les circonstances.

Octave-César Auguste, par exemple, « maître

de soi comme de l'Univers », manquait de cœur lorsqu'il entendait les roulements du tonnerre. A l'approche de l'orage, il jetait sur ses épaules une peau de veau marin, courait se cacher sous terre et restait blotti jusqu'à ce que le ciel se fût rasséréné.

Pascal est plein d'épouvante.

Qui ignore que Voltaire avait peur de toutes les maladies et peur de la mort ? Pendant toute sa vie il a tremblé pour sa santé ; il a passé quatre-vingts ans à se voir mourir.

Frédéric II tombait en faiblesse à l'idée de porter un nouveau vêtement. Il n'eut, pendant tout son règne, que trois habits, disent les uns ; que deux, disent les autres.

Bernardin de Saint-Pierre ne pouvait traverser la Seine en bateau sans éprouver des anxiétés intolérables. S'il passait seulement dans un jardin public, près d'un bassin plein d'eau, il éprouvait des mouvements de spasme et d'horreur.

Mozart avait peur de certains instruments de musique. Il suffisait de lui montrer une trompette pour le mettre en fuite. Il s'évanouit un soir qu'un corniste ivre ou imbécile l'avait poursuivi en cornant.

Ces faiblesses de caractère que l'on trouve

chez tant d'hommes célèbres excusent, il me semble, notre manque de témérité en présence d'un cerf qui tient aux chiens.

Pourtant, de son naturel, il n'a en lui aucune méchanceté. Il ne cherche pas, comme le sanglier, à courir sur l'homme qu'il aperçoit. Dame ! ainsi que tous les animaux, quand on semble menacer sa vie, son instinct l'invite à la défendre ; il baisse alors la tête et fonce en avant, et gare à ceux qu'il rencontre sur son chemin. En pareil cas, on est évidemment en mauvaise posture, et l'un de ses andouillers a vite fait de vous frapper, de vous jeter à terre et même de vous causer une sérieuse blessure. Mais, avec des précautions, on peut l'approcher très près sans crainte. Il en est tout autrement quand il s'agit d'un cerf enfermé seul dans un petit parc. Là, il est dangereux et les accidents sont toujours à redouter. Bien imprudents sont les présomptueux qui pénètrent dans l'enceinte close sans méfiance ; il leur en coûte parfois l'existence, ainsi que le fait s'est produit vers 1880, à la Grande Commune, chez mon beau-frère le comte Greffulhe. Pendant plusieurs années, le cerf que l'on y avait enfermé jeune n'avait jamais

donné le moindre signe de mauvaise humeur. Il vivait paisiblement dans son enclos, où chaque matin un garde lui apportait sa nour-

riture. Avec le temps, de daguet il était devenu dix-cors, et, malgré son âge, il demeurerait l'animal doux et apprivoisé que l'on avait toujours connu, au point de venir tirer le foin quotidien de la main du garde. Un jour de septembre, cet homme ne rentra pas au logis déjeuner. L'après-midi se passa ainsi. L'inquiétude grandissant d'instant en instant,

on se mit à sa recherche et l'on trouva le malheureux étendu par terre sur un amas de branches et sans vie, littéralement déchi-queté, percé de part en part, et les vêtements en lambeaux. Il n'était pas difficile de reconstituer le drame. Le cerf s'était rué sur lui dès son entrée dans l'enclos, l'avait renversé, piétiné et, dans sa rage, s'était acharné sur le corps, jusqu'à ce qu'il fût complètement inanimé.

Il faut des circonstances exceptionnelles, le moment du rut, par exemple, pour pousser l'exaspération d'un cerf au point de le rendre fou furieux. Mais, en chasse, peu d'accidents se produisent, et c'est pour moi un sujet d'étonnement toujours nouveau que d'assister à ces hallalis où il circule, en galopant, au milieu des cavaliers, des piétons et des voitures, sans en renverser au passage et sans amener, dans la bousculade que provoquent ses allées et venues, aucun malheur.

Je ne puis classer dans la catégorie des cerfs méchants celui à la prise duquel j'assistai dans ma jeunesse, et dont le souvenir est resté gravé dans ma mémoire comme l'un des événements les plus tragiques de ma vie de veneur.

A l'une des premières chasses de l'empereur Napoléon III à Compiègne, le 21 octobre 1853, les valets de limier étaient rentrés au rendez-vous sans avoir connaissance de cerfs, alors très clairsemés. Le premier veneur donna l'ordre, faute de mieux, d'aller attaquer une quatrième tête enfermée dans le parquet de la Landeblin, d'une contenance d'environ seize hectares, précisément dans ce but. Elle avait été panneautée à Marly ou à Saint-Germain six mois auparavant. Les portes en furent ouvertes, et tout faisait espérer que, poursuivie par les chiens, elle ne tarderait pas à gagner, par l'une d'elles, la forêt; tentative vaine. Il fallut abattre une partie du mur pour la décider à sortir enfin de l'enclos par cette brèche. Les chiens de meute découplés lui firent faire une courte randonnée autour du parquet, puis, arrivée à l'entrée principale qui donnait sur la cour de l'habitation du garde forestier, elle s'y engouffra avec toute la meute. Ne trouvant d'issue nulle part, elle s'accula le long du mur, nullement forcée, seulement essoufflée, et, par conséquent, encore pleine de vigueur. Derrière les chiens pénétrèrent également dans la cour l'Empereur, l'Impératrice, les

invités du château, les piqueurs et valets de chiens et les nombreux invités ou curieux qui assistaient à la chasse. On pense si l'emplacement fut vite bondé de monde. Le premier veneur s'approcha du cerf, son couteau à la main, mais, au lieu de lui couper le jarret ou de l'enfoncer sans hésiter dans la poitrine, il ne fit que le piquer. Rendu furieux par ce coup d'épingle, l'animal se précipita en avant la tête baissée, sans viser personne en particulier. Le premier qui reçut son choc fut M. Delarue, garde général, qui fut renversé sous son cheval blanc éventré, puis ce fut le tour de M. Achille Fould, ministre de la maison de l'Empereur. L'effarement était à son comble. Impossible de se mettre en sûreté dans un espace si restreint où chiens, chevaux, piétons culbutaient pêle-mêle, les uns sur les autres. A ce moment, le cheval que montait Madame Amédée Thayer, fille du grand-maréchal comte Bertrand, pris de peur, se cabra et se renversa sur la voiture de la princesse Mathilde d'une façon si malheureuse que le pied de l'amazone, engagé dans les ressorts de la calèche, fut brisé. La pauvre femme eut beaucoup de peine à se remettre de cet accident.

HALLALI DE CERF

L'Empereur, qui tirait très bien, mit fin à cette scène tragique en prenant la carabine des mains du prince de la Moskowa.

Une autre fois, au mois de février 1866, le baron Lambert, lieutenant de vénerie, voulant servir un cerf à Fontainebleau, lui envoya une balle dans la mâchoire qu'elle fracassa. Exaspéré, l'animal sauta sur lui, le renversa, lui perça le bras gauche de part en part, avec l'un de ses andouillers, en lui démettant l'épaule. Là encore, il n'était devenu méchant que parce qu'il avait été blessé.

Je me rappelle que, vers cette époque, je fus témoin d'une scène qui aurait pu mal se terminer et qui, en somme, n'eut qu'une fin vraiment comique. On avait chassé un gros cerf, qui était venu tenir aux chiens dans une partie assez touffue de la forêt. Le baron Lambert, à titre de gracieuseté, s'empressa d'offrir sa carabine au baron d'Offémont, châtelain des environs de Compiègne qui portait l'habit de la vénerie impériale. S'étant approché suffisamment près de l'animal, il crut pouvoir lui loger une balle à coup sûr; mais, soit qu'il fût essoufflé d'avoir couru sous bois, soit qu'il eût mal ajusté, toujours est-il qu'il le manqua net et qu'il

n'eut que le temps de se jeter derrière une cépée garnie d'un fort baliveau pour éviter le cerf. Aussitôt des cris répétés de « au secours ! » retentirent. Je sautai à bas de mon cheval et emboîtai le pas derrière un piqueur dans la direction de ces appels. Ce que nous vîmes alors n'avait rien de banal. Le baron, juché dans l'arbre, s'y cramponnait à trois mètres de terre environ, ne pouvant avec regret grimper plus haut, la tige étant trop faible pour supporter son poids, et, de la pointe de son empau-
mure, le cerf, dressé sur ses pieds de derrière, chatouillait les parties char-
nues de son

corps. Un lambeau de la culotte blanche flottait déjà au vent. On aurait dit que l'animal était en train de gauler des pommes avec sa tête. Le piqueur se hâta de mettre fin à cette scène, qui n'eut pas d'autre suite tragique, sauf en ce qui concernait le vêtement intime du baron, glorieux trophée de cette mémorable équipée.

Pour en revenir à la mise à mort du cerf, si l'on veut le servir au couteau, qu'on le fasse vite, afin de ne pas prolonger un supplice odieux et inutile. Qu'on lui coupe le jarret, si la tradition de l'équipage le réclame, soit, mais que l'opération soit rapidement menée.

Pourquoi tout simplement ne pas user de la carabine ? Qu'y a-t-il donc dans son emploi de si répréhensible, de si incorrect au point de vue vénerie ? Je suis encore à me le demander. Prenez les auteurs qui font autorité en la matière, aucun ne rejette de prime abord l'arme à feu ; quelques-uns même la préconisent. Consultez Gaffet de la Briffardière ; il admet « qu'à l'extrémité » et quand un cerf est trop méchant, il soit permis de « l'expédier d'un « coup de fusil ». « La plus belle chasse cependant, » ajoute-t-il, « est toujours de tuer le cerf avec les armes blanches et de lui couper les jarrets avant qu'il rentre dans l'étang. »

Dans l'eau, Goury de Champgrand conseille « de lui tirer un coup de carabine » et d'Yauville, lui, beaucoup plus radical, déclare franchement que « depuis très longtemps on a recours au fusil ; cette méthode plus sûre et plus prompte épargne la vie de bien des chiens », tandis que l'autre, celle d'aller lui couper le jarret, « n'est qu'une bravade meurtrière pour les chiens et souvent dangereuse pour les hommes ».

Dès lors, mon choix est fait, le maître des maîtres ayant parlé ainsi, et je n'hésite pas à préconiser le moyen de mettre fin à la torture, déjà trop longue, que l'on inflige à un animal durant la chasse, en lui envoyant une balle dès qu'il fait tête aux chiens.

Puisque je parle de tradition, il en existe une qui, du moins, celle-là, ne fait de mal à personne, si ce n'est à la bourse des invités de distinction qui assistent aux laisser-courre : il s'agit des « honneurs du pied ».

On prétend que cette coutume remonte à saint Louis, qui accorda les premières permissions de chasse ; les bénéficiaires de cette faveur étaient, paraît-il, tenus à payer aux seigneurs sur les terres desquels ils chassaient un cuissot de la bête prise. Plus

tard, on se contenta d'offrir le pied ; c'était un droit. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un hommage, une preuve de considération pour la personne à laquelle on l'offre, et, si elle est généreuse, elle se rappellera que c'est à saint Louis qu'elle est redevable de cette haute, mais chère marque de distinction.

Je m'incline devant d'aussi augustes souvenirs et, respectueux de nos vieux usages, je me garderai de leur jeter un blâme déplacé. Cependant, et pour des raisons trop longues à énumérer, cette solennité a toujours été supprimée par ma famille dans l'ordinaire de la vie ; nous ne retournons à la tradition que dans les occasions exceptionnelles. J'ajoute que l'on ne saurait croire dans quel embarras se trouve souvent placé un maître d'équipage, quand il s'agit, au milieu d'une grande assistance, de choisir l'heureux, ou l'heureuse, élu. Rien que pour ce détail, insignifiant en apparence, mais plus sérieux qu'on ne croit, j'ai continué à maintenir les habitudes déjà anciennes de mes ancêtres, habitudes qui ont l'avantage de couper court aux multiples ennuis que les honneurs entraînent avec eux.

IX

UTILITÉ DE LA CHASSE A COURRE

DANS le courant de ma vie, j'ai quelquefois entendu des intellectuels, de parti pris hostiles aux exercices de sport, déblatérer en particulier contre la chasse à courre, dont ils ne devaient, certes, connaître ni le charme ni l'utilité.

Pas plus hier qu'aujourd'hui, je ne m'efforcerai de les ramener à mes idées, sachant de longue date que je ne parviendrai jamais à les convaincre par mes propres raisons et que je n'arriverai même pas à les persuader par les leurs. Cette tâche ingrate, je l'abandonne donc à de plus combattifs que moi. Mais, en dehors de ces irréconciliables, d'autres, moins prévenus, désireux même de s'éclairer, voulaient bien prêter leur atten-

tion à la réfutation de théories lancées à la légère. Voici les trois points sur lesquels ils prétendaient surtout me réduire au silence : La chasse à courre, disaient-ils, est un plaisir frivole d'aristocrate et sans utilité. Frivole, ce sport si éminemment français, qui possède l'avantage de soustraire l'homme qui l'adopte aux regrets, aux déceptions et aux préoccupations de la vie ! N'est-ce pas déjà un résultat appréciable ? Et puis, qui donc pourrait nier que tout ce qui passionne est sérieux, que la valeur des choses s'établit par la somme des jouissances qu'elle peut procurer ? « Le bonheur des uns », ai-je lu quelque part, « consiste à émarger au Grand Livre, à empiler dans un tiroir ces papiers généralement malpropres qui sont des titres ; d'autres s'en soucient moins ; ils trouvent leur plus grande joie à peloter congrûment des perdreaux, à faire exécuter le manchon à un lièvre. Il ne manque pas de gens qui préfèrent culbuter une bécassine dans ses crochets à la gloire d'être appelé M. le conseiller de n'importe quoi, gloire pour laquelle tant de dignes citoyens renoncent à leur tranquillité et à d'autres choses encore. Je ne nierai point qu'il puisse y avoir un cer-

tain charme à conduire son ministère à son hallali ; mais lorsque, tenant les abois, ce

ministère est servi par un vote bien placé, le cœur des veneurs parlementaires ne bat ni plus fort ni plus agréablement que ne fait le nôtre, quand, après une menée laborieuse, émaillée de mille émotions poignantes, l'animal de la chasse tombe sous la balle d'une carabine, au milieu des chiens qui le couvrent, et que les sons éclatants de la trompe annoncent la victoire aux échos. »

Frivole, la chasse à courre ! Pourquoi le serait-elle plus que la passion de collection-

ner des faïences, des timbres-poste, des boutons de guêtres, des pots à tabac, que sais-je ? Non, cherchez un argument plus probant pour saper mes goûts de veneur. Alors de guerre lasse, on me sortait un grief qui semblait plus sérieux par le temps actuel. « Votre chasse à courre », me lançait-on, « n'est plus de mise aujourd'hui où la démocratie coule à plein bord », comme disait jadis Royer-Collard. « C'est plaisir d'aristocrate. » Halte-là ! l'objection vaut la peine que l'on s'y arrête.

J'admets que, avant la Révolution, la dureté des lois sur la chasse et le régime oppres-

sif des capitaineries aient pu soulever, dans les populations rurales, des ressentiments

contre les grands seigneurs, contre les classes privilégiées, seuls détenteurs d'équipages.

A cette époque lointaine, il y avait des subdivisions de lieutenances, de cantons et une hiérarchie d'officiers qui avaient chacun leur juridiction dans leur territoire. Sous le nom des princes, des courtisans impérieux, et sous les ordres de ceux-ci, des valets insolents commettaient une foule de vexations.

Dans l'étendue de ces capitaineries, les propriétaires n'avaient pas le droit d'établir des clôtures nouvelles qui eussent garanti leurs champs des atteintes d'une partie des bêtes nuisibles. L'enclos, le jardin des particuliers, dans lesquels ceux-ci ne pouvaient détruire aucun gibier, sous des peines graves, devaient être ouverts aux officiers de chasse, lorsqu'ils le requéraient, et, malheureusement, il faut en convenir, tous ces droits étaient exercés avec une sévérité, une dureté qui les rendaient odieux. On attachait à tout ce qui concernait les chasses une importance qui ne doit appartenir qu'aux choses les plus graves. Par une conséquence ordinaire à toutes les tyrannies (car, on doit le dire, c'en était une), une multitude d'actions, indifférentes par elles-mêmes, étaient devenues des délits qui

se punissaient souvent comme des crimes. L'enceinte des capitaineries était un sanctuaire dont la profanation était punie, non seulement par des amendes, mais même quelquefois par des peines réservées aux malfaiteurs.

Cet état de choses dura jusqu'au 11 août 1789, époque où le droit de chasse fut accordé à tous les citoyens. Aujourd'hui, tout le monde le sait, il n'est plus l'apanage de la noblesse. Source de jalousie perpétuelle autrefois, il est tombé dans le domaine public. Pourvu que l'on ait la bourse bien garnie, afin d'être à même d'acheter chiens et chevaux, que l'on puisse payer quelques piqueurs, les habiller, les nourrir et se rendre adjudicataire d'une forêt de l'État, voilà sacré, je ne dirai pas veneur, mais chasseur.

Si, d'autre part, vos moyens ne vous permettent pas ce luxe qui, je le reconnais, n'est pas à la portée de tous, rien ne vous empêche d'en restreindre le développement et de vous contenter de courir le cerf, le chevreuil et le lièvre, avec quelques chiens seulement.

A cet égard, on m'a raconté qu'un cer-

tain garde général de la forêt de Compiègne, grand amateur de chasse à courre et très bon veneur, s'était follement amusé pendant une saison avec deux chiens, que soignait l'un de ses sous-ordres. C'était après 1830. Le gouvernement avait décidé de détruire les animaux de toutes les forêts dépendant de la couronne, et la vénerie royale avait été démontée ; bien entendu, notre garde général se rendit acquéreur, le jour de la vente des équipages du Roi, des deux meilleurs chiens connus pour ne jamais tourner sur le change. Ainsi outillé de façon rudimentaire, il attaqua et chassa successivement tous les plus beaux cerfs de la forêt de Compiègne, sans en manquer un seul. Armé d'une carabine, dès qu'ils faisaient tête à « sa meute », il les mettait à bas. Il en prit ainsi un nombre considérable, ce qui prouve que, même avec un très modeste attirail de chasse, on peut forcer un cerf et qu'il n'est nullement besoin d'avoir un train et un appareil de grand seigneur pour se livrer à ce sport. Il me semble que rien n'était moins aristocratique que le plaisir de cet agent des forêts. Bien mieux, il serait plus juste de dire que la chasse à courre est démocratique, ainsi

que le ministre de l'Agriculture, en personne, l'a proclamé, lors de l'ouverture du premier congrès de la chasse qui eut lieu à Paris, en 1908. Oui, plaisir de tous, par conséquent, plaisir non réservé exclusivement aux riches, mais aux commerçants, aux industriels, aux simples ouvriers, tel était le sens des paroles de M. Ruau. Pour s'en convaincre, on n'a besoin que d'aller assister à une chasse à courre dans les environs de Paris, pendant une période de vacances, soit au jour de l'an, soit un lundi de Pâques où les magasins chôment, où les employés prennent un congé, où les hommes et les femmes ont déposé les uns la pioche, les autres l'aiguille. Vous y verrez le plus curieux assemblage de gens, que les maîtres d'équipage accueillent avec la meilleure grâce, heureux de l'occasion de procurer à cet intéressant petit monde une distraction saine et économique, un spectacle unique dans un cadre merveilleux, un délassement aux travaux journaliers et enfin un regain de santé dû à l'air vivifiant des bois. Ici, c'est le père et la mère emmenant avec eux leurs petits enfants déjeuner sous les ombrages des grands arbres, dans les environs du rendez-vous ou des

EN 1830...

étangs ; là, passe à belle allure une kyrielle de bicyclettes portant des ouvriers décidés à rivaliser d'entrain et de vitesse avec les cavaliers. Voici plus loin une carriole à deux roues, attelée d'un cheval, voire même d'un âne, et contenant plusieurs jeunes filles lançant dans l'air les éclats de rire de leurs vingt ans. Viennent enfin ceux auxquels les moyens de transport sont objets de mépris et qui, préférant l'exercice des jambes, se dirigent à longs pas vers le rendez-vous. Ceux-là, nous les retrouverons l'après-midi, courant comme des échevelés à travers les fourrés ou discutant gravement, aux carrefours, sur les péripéties de la journée. J'ai assisté, dans la forêt de Villefermoy, où mon équipage se rend en déplacement chaque année, à des hallalis de cerfs où l'on pouvait compter, au bas mot, plus de deux mille personnes accourues des environs, et que j'avais la plus grande joie à voir se divertir. Et l'on viendrait dire, après cela, que la chasse à courre n'est pas un plaisir démocratique ! Allons donc ! mais je n'en connais pas un qui le soit davantage, aucun qui soit plus accessible à tous et à si bon compte. Allez-vous aux courses de chevaux, il faut payer pour y assister. La

chasse à tir ? Mais elle est le monopole de quelques-uns seulement et elle coûte cher en permis et en cartouches. Il a fallu longtemps pour s'apercevoir de ces vérités. Aujourd'hui, elles finissent par s'accréditer dans le public, et l'on a entendu même un ministre de la République lancer ces paroles caractéristiques, que tout incrédule devrait méditer : « Si la chasse à courre n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Pourquoi M. Ruau a-t-il prononcé ces paroles mémorables ? Parce qu'il savait qu'elle est, pour la France, une source importante de produits et que toute parcelle de la richesse publique doit attirer l'attention des pouvoirs établis. Voilà son utilité, et je la prouve par des chiffres. Le relevé du mouvement d'argent occasionné chaque année, dans notre pays, par la chasse à courre fut minutieusement étudié par les soins de la société de vénerie et présenté, en 1908 après enquête poursuivie dans toutes les régions de nos provinces, au congrès dont je viens de parler.

Quel est-il ce chiffre ? Il est intéressant de le connaître, sans entrer dans les détails consignés à l'appui dans le rapport officiel : soixante-treize millions de francs en chiffres

ronds, et je passe sous silence l'élevage et le commerce des chiens, qui créent encore une source de revenus importants dans nombre de départements où se tiennent des foires spéciales.

Après cet exposé, l'on serait mal venu de prétendre que le gouvernement n'a pas le devoir impérieux et patriotique non seulement de favoriser, par tous les moyens dont il dispose, le maintien sur notre sol de ces équipages qui répandent à profusion dans le commerce et l'industrie les bienfaits de leur existence, mais encore de chercher à encourager la formation de nouveaux centres de chasse. Certaines grandes villes, telles que Pau et Biarritz, ont compris les avantages qu'elles tirent de la présence chez elles d'équipages de chiens courants, et leurs édiles intelligents n'hésitent pas à leur voter des subventions annuelles pour les conserver. Mais, hélas ! je suis obligé de convenir que, la plupart du temps, les corps élus n'envisagent pas de cette façon leur véritable intérêt, et les Conseils généraux, qui pourraient agir avec tant d'efficacité en cette matière, loin d'entrer dans cette voie, entravent même par des mesures inopportunes les bonnes volontés de nos

jeunes veneurs. Quelques-unes de nos assemblées départementales, soit à l'instigation d'esprits jaloux et bornés, soit par ignorance, soit par une fausse interprétation de l'égalité, n'ont-elles pas voté la fermeture de la chasse à courre du lièvre et du chevreuil en même temps que celle à tir ? On leur a dit, probablement, pour motiver pareille mesure, qu'il n'était pas juste que les uns eussent la jouissance de ces animaux, alors que les autres en étaient sevrés. Eh bien ! du moment qu'il s'agit d'égalité, que l'on veuille bien compter les jours où il est loisible au chasseur au fusil de sortir, depuis l'ouverture jusqu'à la

fermeture, et que l'on en fasse autant pour les veneurs. Tandis que les premiers peuvent arpenter les plaines et les bois, sans entrave et à leur

guise, cinq mois durant, c'est-à-dire 150 fois environ, les seconds, s'il ne survient pas de gelées empêchant les chevaux de marcher, si les étangs ne sont pas recouverts de glace, ne découplent leurs chiens que deux fois par semaine, pendant quatre mois au lieu de cinq, car les chaleurs du mois de septembre leur interdisent tout laisser-courre. C'est donc au total une trentaine de journées qu'il convient de mettre en regard des 150 précédentes. Vaut-on aussi, puisqu'il s'agit d'égalité, comparer le chiffre des animaux détruits, pendant le même laps de temps, par les chasseurs à tir et par ceux à courre ? Personne n'ignore que les veneurs ne cherchent jamais à tuer plus d'un animal, quand ils découplent leurs chiens, et encore, leur arrive-t-il de rentrer bredouilles. En revanche, nulle limite n'arrête le tireur qui peut occire à son gré tout gibier qu'il rencontre. Où donc est, là encore, cette fameuse égalité de traitement que l'on fait miroiter aux yeux des naïfs ? Que prétend-on aussi pour chercher à imposer le même régime aux deux intéressés ? Je cherche et je ne trouve plus rien, si ce n'est l'application du proverbe connu : « Quand on veut tuer son chien, on dit qu'il a la rage. »

Serait-ce le but que l'on se propose : dégoûter de leur sport favori, par des taquineries mesquines, les chasseurs à courre ? C'est possible, surtout si, à ces difficultés qu'on cherche à leur créer dans quelques départements, s'ajoutent les réclamations exagérées des cultivateurs, relatives aux dégâts que les animaux causent à leurs récoltes. Ils savent bien, cependant, que l'on fait toujours droit à leurs requêtes, lorsqu'elles sont fondées, et que les articles du code civil qui établissent la responsabilité du propriétaire d'un bois ou du locataire d'une chasse sauvegardent leurs intérêts. Ils n'ignorent pas qu'aux termes de ces articles « tout fait quelconque de l'homme qui cause à autrui un dommage oblige celui par la faute duquel il est arrivé à le réparer » et, en outre, que chacun est responsable du dommage qu'il a causé, non seulement par son fait, mais aussi par sa négligence et son imprudence.

Dans le voisinage des grandes forêts de l'État, la protection des récoltes jouit d'une garantie en plus. Le cahier des charges dressé en vue des locations réserve à l'administration forestière les droits les plus étendus en ce qui touche la destruction du gibier dont

la surabondance pourrait nuire aux propriétés riveraines. Lorsque ce cas se produit, le conservateur des forêts met en demeure le fermier de la chasse, par une sommation régulière, de détruire, dans un délai déterminé, les animaux dont le nombre et l'espèce lui seront indiqués. Si le fermier ne satisfait pas à cette mise en demeure, il est procédé d'office à la destruction par les soins du service forestier.

Il me semble que ce sont là des mesures suffisamment défensives pour donner entière satisfaction aux cultivateurs, d'autant plus que, lorsqu'il s'agit d'indemnités, les maîtres d'équipage ne lésinent pas sur la somme d'argent que l'on réclame de leur équité et paient toujours rubis sur l'ongle. Il arrive même que l'on abuse souvent de leur générosité et aussi de leur candeur. Un exemple en passant. Je reçus, il y a quelques années, une lettre anonyme m'invitant à me rendre sur la lisière de la forêt de Compiègne, en un endroit qui m'était désigné, « afin de contempler », me disait-on, « un spectacle qui me surprendrait ». Piqué par la curiosité, j'enfourchai un cheval et, d'un temps de galop, j'arrivai au lieu en question. Ce que je vis

là valait, en effet, la course. Qu'on en juge : un gros baudet, attaché par une corde à un pieu planté au beau milieu d'un champ recouvert de blé vert, y broutait tranquillement. Le plan, d'une simplicité élémentaire, consistait, après que maître Aliboron se fût acquitté de sa besogne en conscience dans toutes les parties de la pièce de terre et qu'une pluie abondante eût effacé toute trace de ses pas, à appeler mon expert pour lui faire constater le dégât attribué aux prétendus grands animaux. Qui ne connaît cette autre malice, pratiquée dans certaines contrées ? Le cultivateur se garde de mettre aucun engrais sur sa propriété, sauf sur deux mètres carrés qu'il a soin d'entourer d'un grillage élevé, à l'abri de la dent des cerfs ou des chevreuils. Naturellement, une magnifique végétation sort de terre dans le petit réduit, tandis qu'à côté la récolte est minable. « Vous voyez », dit notre homme, « ce que produirait mon champ au printemps, si ces maudites bêtes n'y avaient pas élu domicile. Ici, le blé a poussé en abondance, parce qu'ils n'ont pu y toucher, et là, il est perdu en totalité. » Et l'on a la naïveté de transiger pour conserver la paix. Qu'il s'agisse donc d'inégalité

FABRIQUE DE DÉLITS

de traitement entre les chasseurs à tir et ceux à courre, de dégâts causés aux récoltes par le passage de cavaliers ou par des animaux sauvages sur les terres ensemencées, les explications ci-dessus doivent éclairer tout homme de bonne foi et l'inciter à s'élever, en toute occasion, contre les tracasseries nuisibles à l'intérêt général. Autrement, l'extension de ces ennuis empêchera de nouveaux petits équipages de se fonder, qui répandraient chez les commerçants de leurs alentours la richesse et le bien-être, et même finira, si l'on n'y prend garde, par décourager les veneurs actuels, au point de les amener à liquider progressivement chiens et chevaux. Cette disparition, au point de vue local, aurait, de plus, une répercussion directe et sensible sur les finances des communes par la suppression des taxes sur les chiens, qui rapportent jusqu'à dix francs par tête à leur budget.

Enfin, qui donc, en France, peut aujourd'hui se désintéresser du sort de notre armée, sauvegarde de la patrie? Le cheval en est l'un des principaux éléments. Or, tout le monde est d'accord pour reconnaître que le type le meilleur est celui qui convient aussi bien à nos troupes qu'à la chasse à courre.

Léger, allant et vite, possédant beaucoup de fond, robuste de membres, résistant à la fatigue, il répond admirablement à ces deux services. On devine quels précieux auxiliaires de l'armée seront, au jour de la mobilisation, tous ces animaux employés à la vénerie. D'où cette conclusion qui s'impose : que plus les pouvoirs publics encourageront la formation d'équipages de chasse, plus les éleveurs se livreront au trafic qui profitera au recrutement des chevaux en temps de guerre. Combien nous sommes loin, à cet égard, de nos voisins d'Angleterre qui, en 1907, d'après les calculs recueillis par un grand journal sportif, *The Field* (numéro du 22 août 1908), en utilisaient, en chiffres ronds, pour la chasse et les services qui en dépendaient, deux cent mille. Je relève au passage, dans cet article, un détail intéressant : « Un maître dont l'équipage ne chasse que deux fois par semaine nous a dit avoir pris la peine de compter combien de chevaux étaient exclusivement employés pendant l'hiver avec son équipage, tant pour la chasse que pour venir au rendez-vous, et en avoir trouvé, en tout, de 450 à 500. »

Si l'on pense que dans la Grande-Bre-

LE CHEVAL DE GUERRE

tagne on comptait, en 1907, 369 équipages (1), il est aisé de comprendre que l'estimation de 200.000 chevaux n'est pas exagérée.

Quels services de tels contingents, s'ils existaient en France, rendraient à notre pays dans un moment critique où il faudrait faire appel à toutes les forces vitales dont il dispose ! Nous n'en sommes pas là, hélas ! et pourtant, le gouvernement a entre les mains le pouvoir d'atteindre ce résultat. Qu'il encourage les bonnes volontés qui ne demandent qu'à marcher, qu'il donne des ordres à ses préfets pour diriger les conseils généraux dans cette voie, en n'entravant plus l'exercice de la vénerie par des mesures vexatoires, et nous verrons éclore, comme par enchantement, cette pépinière de chevaux dont la nécessité n'est plus à démontrer, depuis que leur nombre diminue de jour en jour, ainsi qu'en témoigne une statistique émanant du ministère de la Guerre et publiée en juillet 1910.

Il n'est pas douteux, en effet, que la traction automobile est en train de tuer le cheval de trait léger. Elle règne en maîtresse

(1) En plus de ces 369 équipages, il y en avait 67 de harriers et de beagles menés à pied et 20 de chiens de loutre, donnant un total général de 456 meutes.

dans les villes, dans les grandes villes surtout ; elle en chasse peu à peu le cheval, qu'elle fait disparaître de notre sol. A Paris, le nombre des chevaux a baissé de moitié en ces dix dernières années. De 1909 à 1910, on constate une diminution de 47 pour 100 (91,261 en 1909 contre 75,463 en 1910), qui porte principalement sur les grandes entreprises de transport. Quelle peut donc être, alors, celle de la France entière ?

Le danger saute aux yeux, et tout le déficit porte précisément sur l'espèce d'animaux employés à la chasse à courre : chevaux de maître, de remise et de fiacre, rangés par l'armée dans ses catégories 1, 2, 3 et 4 (cuirassiers, dragons, chasseurs et artilleurs, trait léger).

Si l'on veut réagir contre ce véritable péril, il ne faut pas s'endormir plus longtemps. Il ne faut pas que les éleveurs aient complètement abandonné la partie ; la diminution des milliers de demi-sang depuis 1908 démontre assez clairement, je pense, qu'ils ont déjà commencé. Il faut leur réserver des acheteurs en protégeant la chasse à courre, et c'est le devoir des ministres de la Guerre et de l'Agriculture de prendre leurs mesures en conséquence.

ÉLEVAGE DE CHEVAUX DE CHASSE ET DE GUERRE

Pour me résumer, à moins d'être dépourvu de sens commun, on saisit maintenant sans peine la portée des paroles de M. Ruau, lors du Congrès de 1908 : « Si la chasse à courre n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Il ne reste plus au gouvernement qu'à mettre ses actes d'accord avec la pensée de l'ancien ministre, et tout sera parfait.

X

CONCLUSION

Le grand attrait que ressentent pour la chasse à courre ceux qui ont pratiqué ce beau sport provient de la multiplicité des jouissances qu'elle entraîne avec elle. Aimez-vous la nature ?

Vous êtes servi à souhait. Les admirables futaies de nos forêts sous lesquelles se faufilent les rayons mobiles du soleil, le paysage qui, tantôt verdoyant, tantôt teinté de rouge, se déroule sous vos yeux, les points de vue que l'on découvre du haut d'une colline et qui se perdent dans l'horizon brumeux des bois, les rubans argentés des rivières et des torrents serpentant dans des vallées riantes, toute cette richesse de splendides et rares tableaux dont votre sentiment artistique ne se lasse pas, vous les savourez au cours

d'une journée de chasse. « J'aime les forêts », écrit Messire Jean de Ligniville, « les lieux solitaires, les déserts ; c'est là où je suis en contemplation de l'art de la vénerie, c'est là où j'ai subject d'admirer les œuvres de Dieu ; là, rien ne m'oste la veüe de cette voûte azurée ; je voids au naturel les sources d'eau vive ; les torrents bruiants à val des rochers, les cavernes, les antres de la terre me sont manifestés. Vous faites des grottes, des rochers artificiels, des inventions d'eau, des dégoisements et chants d'oiseaux fort ingénieusement représentés dans les déserts. Je voids partout, tantost aux forts, plus loing aux fustayes, dans les vallées ; plus loing, je me trouve sur la cime d'une montagne, c'est alors que je considère à mon aise ce grand flambeau céleste, le soleil, qui sort de son orient ; je le veoids au midy, au couchant, septentrion, bref j'ay entière cognoissance de ces tours et contours. J'ay mil plaisirs à veoir toutes les sortes d'arbres, de plantes, de fleurs, bien qu'elles soient les unes au plus cœur des vallées, en my coste, sur la croupe des montagnes ; néantmoins tout cela tire au Zenith. »

Tandis que l'âme charmée s'exalte devant ces panoramas de la nature, les forces phy-

siques se développent et les hommes qui, d'habitude tremblant sur leurs membres, sont incapables d'endurer la moindre fatigue, deviennent par l'exercice de la chasse, vigoureux et susceptibles de supporter à cheval les randonnées les plus prolongées.

La santé, dans le monde, étant le premier bien,
Un homme de bon sens n'y doit ménager rien.

C'est Ronsard qui nous donne ce conseil.
Suivons-le ; il émane d'un sage.

Donc, chassons à courre pour éloigner de nous le spectre hideux des maladies éventuelles, et nous obtiendrons, en outre, l'avantage de détendre nos nerfs que crispent, trop souvent pour notre malheur, les soucis inévitables de l'existence.

Rien n'influe mieux sur le caractère d'un homme qu'une bonne journée d'activité au grand air, et, si Boileau avait été veneur, il eût écrit, au lieu du vers célèbre que nous connaissons :

La chasse, qui change tout, change aussi nos humeurs.

Mais elle ne s'en tient pas là, notre protectrice, et les passionnés d'équitation ne me contrediront pas, si je leur rappelle les mo-

ments délicieux qu'ils ont passés en galopant derrière les chiens, en franchissant arbres et fossés, en se sentant portés, à toute allure, à travers monts et ravins, sur un cheval solide, vite, léger, doué d'une bonne bouche sans être trop sensible, pourvu d'un fond à toute épreuve et enfin d'une grande sûreté de jambes.

Quant au maître d'équipage, aux avantages ci-dessus énoncés, plaisir des yeux, santé, équitation, s'ajoute pour lui le charme de diriger, de dresser, de perfectionner sa meute, de prévoir les épisodes variés qui se produisent au cours de la journée, de réparer les fautes commises, de saisir à l'improviste les décisions conformes aux événements, de faire acte d'autorité au moment opportun, toutes choses intéressantes au premier chef pour un veneur épris de la chasse à courre.

Je ne veux pas non plus oublier de classer parmi les attraits que comporte son rôle celui de recevoir ses amis, de constater le plaisir qu'il leur procure en les conviant à ses laisser-courre et de leur en faire les honneurs. Il ne peut non plus être indifférent à la joie qui se manifeste autour de lui dans ce monde de piétons accourus à la fête, et dont l'enthousiasme se traduira par un regain

MOMENTS DÉLICIEUX

de popularité en sa faveur et en celle de la chasse à courre du cerf, qui, en résumé, selon Le Verrier de la Conterrie, « l'emporte sur toutes les autres, parce qu'elle est constamment une science fondée sur des connaissances non équivoques, sans l'entière possession desquelles il est absolument impossible d'acquérir le titre de bon connaisseur et de bon piqueur ».

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
PRÉFACE	I
AVANT-PROPOS	XXI
I. — LE CHENIL ET LA NOURRITURE	
DES CHIENS	1
II. — LES CHIENS	13
III. — LES TÊTES	23
IV. — LA FAÇON DE JUGER UN CERF. .	53
V. — L'ART DE DÉTOURNER UN CERF.	63
VI. — LE RENDEZ-VOUS ET L'ATTAQUE .	99
VII. — LES RUSES DU CERF.	117
VIII. — LA CHASSE ET L'HALLALI	149
IX. — UTILITÉ DE LA CHASSE A COURRE.	189
X. — CONCLUSION	211

TABLE

DES ILLUSTRATIONS HORS TEXTE

	PAGES
LE CHENIL DU FRANC-PORT, en regard de	4
LA SOUPE DES CHIENS LES VEILLES DE CHASSE, en regard de	10
UN NOUVEL ÉQUIPAGE, en regard de	14
LE DUC D'AUMALE A CHANTILLY, en regard de	20
UNE CHASSE DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE, en regard de .	38
DANS LE THIERGARTEN DE LA LOBAU, en regard de . . .	40
UNE CHASSE DE L'ARCHIDUC HÉRITIER, en regard de . .	44
AUX RENSEIGNEMENTS, en regard de	58
CHARLES IX AU BOIS, en regard de	64
CERFS AU GAGNAGE, en regard de.	66
IL NE S'EST PAS TROMPÉ, en regard de.	78
VÉNUS ET DIANE, en regard de.	84
HOUPER TROIS FOIS..., en regard de.	92
LE RAPPORT, en regard de	100
OH! CES INVITÉS ! en regard de.	104
LA FANFARE DE L'ACCOMPAGNEMENT, en regard de. . .	110
LE DÉCOUPLER, en regard de	112
ILS SONT TROP! en regard de.	122
LE CHANGE, en regard de.	124

TABLE DES ILLUSTRATIONS 219

	PAGES
CHASSE DE L'AVENIR, en regard de	130
GESTE EXPRESSIF, en regard de.	134
VENTE PUBLIQUE, en regard de	136
BIEN-ALLER, en regard de	146
RUSE DE CERF, en regard de	148
LES AMATEURS, en regard de.	150
UN BAT-L'EAU MALHEUREUX, en regard de	152
LE DONNEUR DE RENSEIGNEMENTS, en regard de	154
NE PAS QUITTER LA VOIE, en regard de	162
LE QUIPROQUO, en regard de	164
FIN DU QUIPROQUO, en regard de.	166
LA CHASSE DU SANGLIER, en regard de	170
HALLALI DE CERF, en regard de	182
CARABINE OU COUTEAU? en regard de.	186
EN 1830..., en regard de	196
VERS L'ATTAQUE, en regard de.	198
FABRIQUE DE DÉLITS, en regard de.	204
LE CHEVAL DE GUERRE, en regard de.	206
ÉLEVAGE DE CHEVAUX DE CHASSE ET DE GUERRE, en regard de	208
J'AIME LES FORÊTS, en regard de.	212
MOMENTS DÉLICIEUX, en regard de.	214

LES
RÉFLEXIONS D'UN VIEUX VENEUR

SUR
LA CHASSE DU CERF

ont été imprimées

ET

LES PLANCHES EN ONT ÉTÉ GRAVÉES ET TIRÉES

PAR

MANZI, JOYANT & C^{ie}

A Asnières-sur-Seine

L'année MCMXIII

MARQUIS
DE L'AIGLE

RÉFLEXIONS

D'UN

VIEUX VENEUR

PARIS

MANZI, JOYANT & C^{ie}

ÉDITEURS-IMPRIMEURS